Le Complexe de Médée
ALAIN DELBE
NESTI VEQNEN Éditions
Peinture : Philippe Jozelon

Le Complexe de Médée

Suivi de nouvelles démoniaques

Alain Delbe

DU MEME AUTEUR AUX ÉDITIONS NESTIVEQNEN :

(voir le résumé en fin de volume)

• *Une nuit de terreur*, 2004

Trois des nouvelles qui suivent *Le Complexe de Médée* ont été publiées en anthologies ou en revues (*Œil du sphinx, Proxima, Phénix*…). Elles ont été revues et corrigées par l'auteur, souvent de façon importante, dans le cadre de la présente édition.

Collection Fractales/Fantastique dirigée par Fabrice Bourland

NESTIVEQNEN Éditions

67, cours Mirabeau

13100 AIX-EN-PROVENCE

www.nestiveqnen.com

© Alain Delbe, 2004

Tous droits réservés pour tous pays

LE COMPLEXE DE MÉDÉE

Voici le vol griffu des hippocampes
au lieu des cornes d'Ammon.
Alfred JARRY.

Prologue

Il fait si noir, si froid… C'est un froid qu'on ne peut imaginer, total et sans fin… Depuis combien de temps ?… Comment pourrais-je compter les jours ?… Si longtemps… Quand cela s'ouvrira-t-il ?… Je souffre… Mes membres sont brisés… J'ai mal. Même ici, la souffrance existe… Parce qu'Il est en moi. Il ne m'a pas quitté. Tant qu'Il sera là, je n'aurai pas de repos, rien n'effacera ma douleur. Quand cette tombe s'ouvrira-t-elle ? Quand partira-t-Il ? J'attends… Qu'Il s'en aille ! Qu'Il parte ! Qu'Il me laisse oublier… Il n'a plus rien à prendre en moi. Il a déjà tout pris, mon corps, mon âme. J'attends que ça finisse… qu'Il déploie Sa force dans la lumière du monde… J'attends…

Chapitre premier

— Midi ! lance-t-il d'un ton triomphal. Allez, j'ai faim, moi ! Plutôt que de chercher un nouveau tas de pierre dans ton guide, trouve-nous un bon restaurant.

— Daniel, dit-elle en prenant une voix faussement chagrinée, il n'est « que » midi. Tu peux bien attendre encore un moment. Pour une fois que nous sortons ensemble un dimanche, tu ne vas pas déjà nous enfermer dans un restaurant… Regarde, on arrive à Vince. Il y a une église romane. On va d'abord la voir et après, on ira manger.

— Des églises, des châteaux, ce sera la troisième ce matin.

— Nous habitons une région magnifique et nous avons à peine pris le temps de la découvrir. Maintenant que Julien devient grand, il faut lui montrer tous ces vestiges pour l'intéresser au passé, à l'histoire.

— Moi, ça m'embête pas, j'aime bien visiter, confirme une petite voix au fond de la banquette arrière.

— Oui, oui, toujours d'accord avec ta mère, toi. À deux contre un, que veux-tu que je dise ?

— Allez, Daniel, ne fais pas le bougon. Tu me connais, dès que je suis près d'un vieux monument, c'est plus fort que moi, je vibre, je craque, il faut que j'aille voir.

— Tu me fais regretter de ne pas avoir trente ans de plus, tiens, qu'est-ce que tu m'aimerais… Bon, nous sommes à Vince, voilà le centre du village. Où est-elle, ton église ?

— Il y en a une, là, sur la place, mais elle n'est pas romane.

— Je me disais aussi, ce serait trop beau. Je vais toujours me garer là… voilà. On va demander et y aller à pied, elle ne doit pas être loin.

La voiture gris-bleu glisse entre les lignes du parking comme un couteau dans son étui. Trois portières s'ouvrent, ils descendent. L'homme étire les bras et joue des jambes pour les détendre. La femme met les mains en visière et examine la place si lumineuse que des soleils semblent jaillir de toutes parts. L'enfant court déjà entre les voitures, excité comme un diablotin à ressort maintenu des siècles dans une boîte.

Lui, depuis peu responsable d'un service de chirurgie cardiaque dans un hôpital de Vichy. Ses journées débordent toujours tellement de travail que ce dimanche avec sa femme et son fils le laisse vaguement désemparé.

Elle, Catherine, la trentaine, blonde à souhait dans son sweat-shirt rouge vif, étourdie de la campagne et du grand air, heureuse de la réussite de cette journée. Le ciel clair, le soleil, la ravissent comme si la nature entière s'était mise à son service pour lui plaire.

Et l'enfant, neuf ans et demi, la blondeur de sa mère et les yeux gris, rieurs, de son père. Il a rejoint ce dernier, qu'il cherche à pourfendre d'une épée imaginaire, pareil au cavalier masqué dont les portraits décorent par dizaines sa chemise.

Une femme traverse la place, portant religieusement un carton à pâtisseries au ruban noué avec une virtuosité baroque. Catherine s'avance vers elle :

— Madame, s'il vous plaît, l'église Sainte-Croix ?

— C'est à l'écart du village. Vous prenez la rue là-bas, à l'angle de la place, la rue Sainte-Croix justement. Vous la suivez jusqu'au bout et vous verrez l'église à votre gauche, sur une colline.

— C'est une église romane, n'est-ce pas ?

— Oh oui ! c'est… une église, quoi. Très jolie, vous verrez.

Catherine remercie la femme et rejoint son mari.

— C'est par là, Daniel, sur une colline.

— Une colline ! Tu vas me tuer avec tes collines ! Écoute, je vois d'ici une terrasse bien tranquille avec des parasols « fin du vingtième » d'un goût exquis. Cela t'embête si je t'y attends ?

— Non, je n'ai rien contre le fait que tu préfères la compagnie d'un apéritif à celle de la femme de ta vie.

— Allez, ne joue pas à la victime de la brute alcoolique. Tu pourras visiter ton église à ton aise, sans être irritée par ton mari qui traîne les pieds derrière toi. Cinq minutes devant le beau tympan du douzième… oh ! les chapiteaux, ici les restes de fresques, et là, tu as vu cette lumière ?…

— Tu n'aurais pas été chirurgien, tu aurais fait un excellent imitateur.

— Oh ! mais je compte bien monter à Paris tenter ma chance, fait-il avec la voix et les mimiques de Belmondo. C'est à s'y méprendre.

— Julien, que fais-tu ? Tu restes pour applaudir papa en buvant quelque chose ou tu viens avec moi voir l'église ?

— Je vais voir l'église !

— Il choisit l'église sur la colline plutôt que le coca à l'ombre ! s'exclame Daniel. Il n'est pas normal, ce gosse, il faudra le faire voir à un psychologue.

— Le psychologue, il dira que je suis pas normal parce que c'est héréditaire à cause de mon père.

— Veux-tu respecter l'auteur de tes jours, garnement ! et il fait mine de le poursuivre.

Daniel regarde Catherine et Julien s'éloigner et lui adresser un signe avant de disparaître dans la rue Sainte-Croix. Puis, riant tout seul des réparties de son fils, il se dirige lentement vers les parasols aux couleurs de repos et de fraîcheur.

***

La rue Sainte-Croix n'est pas très longue et, au terme de cinq minutes de marche, Catherine et Julien parviennent au seuil de la campagne. Une colline s'étire à leur gauche. À son sommet, blottie dans son enceinte de pierres d'où dépassent quelques croix, une petite église semble une sentinelle ensommeillée.

— Est-ce que ce n'est pas ravissant, Julien ?

— Comme les photos dans tes livres, maman.

— On y va ? On grimpe ?

— Allez !

— Avant, mets-toi là, sur le sentier. Avec l'église derrière, ça fera une jolie photo. Mais ne fais pas cette grimace !

— J'ai le soleil en face !

— Essaie une minute… voilà, hop !

Catherine est enthousiasmée par la beauté du site mais, surtout, elle est heureuse que son fils partage à ce point son goût de l'histoire et des monuments anciens. Secrètement, et s'amusant elle-même de son orgueil de mère, elle le rêve futur historien présentant à la télévision la dernière biographie qui passionnera la France…

Le chemin serpente, caillouteux, et n'accepte qu'ici et là de se briser en marches pour aider l'ascension de la colline. De temps à autre, ils s'arrêtent et contemplent le paysage. Le village leur découvre ses toits de tuiles abritant, comme des couvercles sur des plats mijotés, les réunions familiales du dimanche. Ils atteignent l'enclos de pierres qui, autour de l'église, délimite un petit cimetière. L'endroit est désert et vibre sous le soleil. Parmi les photographies jaunies et les lettres dorées, des fleurs oscillent sur les tombes, poussées par une brise invisible.

— C'est paisible ici, dit Catherine. Même les morts doivent y être heureux.

— On peut être malheureux quand on est mort ?

— Non, Julien, j'ai dit une bêtise. Enfin, je ne sais pas, ça dépend si on est croyant… Je voulais dire que la mort doit faire moins peur quand on sait qu'on sera enterré dans un endroit aussi tranquille. Ce n'est pas comme le cimetière de mes parents. Les tombes à côté de la leur sont sales, abandonnées, jamais fleuries, ça me donne le cafard. Mais pardonne-moi, ce n'est pas un jour pour parler de ça.

— Ça ne fait rien. Il faut parler aux enfants comme à des grandes personnes.

— D'où tiens-tu cette phrase ?

— C'est ta copine, la philosophe, qui l'a dit.

— Odile ? Tu as une sacrée mémoire.

— Il faut toujours se souvenir de ce qui nous arrange. Ça, c'est papa qui le dit… 'Man ! Qu'est-ce que c'est ?

Un peu à l'écart derrière l'abside, près du mur d'enceinte, une des tombes a été saccagée. On a griffé la stèle, sans doute pour en effacer le nom pourtant encore visible :

Jean Grandin. Un pot de fleurs gît en éclats sur la dalle couverte de graffitis à la peinture rouge : « Charogne, sorcier, démon… »

Catherine s'approche, attirée malgré elle. Elle ne peut rien dire. C'est comme une blessure sur un beau visage, un gribouillis sacrilège sur le tableau d'un maître. C'est Julien qui, de l'allée où il est resté, brise le silence.

— Il n'a pas l'air si tranquille que ça, ton cimetière.

— Que veux-tu ? Il y a partout des règlements de compte et des gens qui ne respectent rien, pas même la mort… Allez, nous ne sommes pas venus pour voir ça, ne faisons pas attendre papa.

Ils laissent la tombe à son mystère et, par l'allée de graviers, contournent l'église pour retrouver le portail. Catherine admire les sculptures du tympan. À la gauche du Christ séparant les élus des damnés, un diable entraîne une femme qui hurle trop tard le remords de ses péchés. L'artiste a si bien traduit l'effroi de la malheureuse que Catherine en est impressionnée. Elle prend une photo du tympan en son entier, et de ce détail en particulier.

Elle pousse la lourde porte et, suivie de Julien, pénètre dans l'église. Une douce fraîcheur l'accueille. Avant toute chose, elle s'arrête pour s'imprégner de l'atmosphère de l'endroit. Elle en savoure la paix. Quelques cierges scintillent ici et là. Elle fait un signe de croix et murmure une courte prière, car elle est croyante et veille à ne jamais entrer dans une église comme dans un musée. Puis elle emprunte avec Julien un bas-côté et le parcourt lentement, attentive à chacun des chapiteaux. Elle en explique certains à son fils.

— Pourquoi il y avait autant de diables dans les sculptures ?

— Pour faire peur aux gens et les pousser à vivre en chrétien. C'est pour les mêmes raisons qu'on mettait les cimetières autour des églises : pour rappeler aux vivants que, la mort venue, ils seront présentés à Dieu et jugés…

Quand ils sortent de l'église, le soleil leur pique les yeux comme une pluie d'aiguilles.

— Quel contraste de lumière, hein ?

— Par où on va ?

— J'ai envie de faire une photo de l'abside. J'ai oublié d'en faire une tout à l'heure.

Ils empruntent de nouveau l'allée qui longe l'église. Face à l'abside, Catherine règle longuement son appareil, reculant parmi les tombes pour obtenir le meilleur angle. Julien la regarde faire, amusé de cette manie de sa mère de prendre des photos de tout, et surtout de lui.

— Je vais risquer comme ça. J'espère que ça ne sera pas surexpo…

— Bonjoûûr…

L'un et l'autre se figent et retiennent leur souffle. Personne autour d'eux. Qui a parlé de cette voix lugubre, haineuse ?

— C'est toi qui as dit bonjour comme ça ?

— Non, 'man, je croyais que c'était toi mais c'était pas ta v…

— Bonjoûûr…

Une onde de frissons les parcourt. Aux aguets, ils fouillent des yeux le cimetière. Quelle voix ! Si elle en doutait, Catherine pourrait, devant la pâleur de son fils, s'assurer que ce n'est pas une de ses farces. Elle revient vers lui, abandonnant toute idée de prendre une photo. Instinctivement, elle lui saisit la main et le rapproche d'elle. Elle écoute. Bien que tout soit redevenu silencieux, le charme de l'endroit est évanoui. Maintenant, quelque chose les menace…

— Il y a quelqu'un ? hasarde-t-elle.

— …

— Il y a quelqu'un ?

— Bonjoûûr ! Bôôn… joûûr…

Ils se retournent d'un bloc vers le mur d'enceinte qui, par-delà plusieurs rangées de tombes, se dresse à près de deux mètres. La voix a semblé venir de là. Mais il n'y a personne.

— Qui est là ? demande Catherine du ton le plus ferme dont elle est capable.

Leurs regards se posent sur la tombe saccagée, la terre répandue, « charogne, sorcier »…

— Bonjoûûr…

Comme jaillie de sous leurs pieds, la peur vrille l'air autour d'eux. La main de Julien se crispe dans celle de sa mère. Malgré la chaleur, une sueur froide glace le dos de Catherine. Elle sent qu'elle va se mettre à trembler, et seule la volonté que son fils ne la voie pas aussi facilement terrifiée lui fait surmonter sa peur.

— Y a-t-il quelqu'un ? crie-t-elle.

Le silence.

Alors elle laisse la colère l'envahir, une véritable colère. La colère contre elle-même, qui a toujours été si craintive. La colère contre cet imbécile qui, certainement caché derrière une tombe, s'amuse à terroriser les touristes. « Reste là », dit-elle à Julien, et elle se faufile entre les tombes jusqu'à celle qu'on a profanée. Sa fureur a chassé toute peur, et elle est prête à faire face à n'importe qui. Personne. Nulle part. Pourtant, tout près, vraiment tout près d'elle, la voix s'élève de nouveau :

— Bonjoûûr !…

Au tremblement soudain, incontrôlable, de ses genoux, Catherine comprend que ses jambes vont la trahir. Sa colère fond en un clin d'œil et cède la place à la terreur. Elle court vers Julien, le saisit par le bras et l'entraîne dans son pas. Elle le serre si fort qu'il en aurait mal s'il ne partageait la panique de sa mère. Catherine court, n'osant se retourner, chassant de son esprit l'idée abominable que la voix est venue de la tombe. L'allée aux graviers crissants s'étire devant elle, interminable. Le fils et la mère se soutiennent dans leur fuite et c'est comme si, sous l'éclatant soleil de midi, chaque mort se dressait hors de sa tombe pour darder sur eux une haine mûrie par des siècles d'enfer.

La peur est-elle nouée à ces lieux mêmes ? Sitôt franchi le portail du cimetière,

Catherine et Julien sentent que la menace se dissipe. Pourtant ils continuent de courir, pressés de fuir l'endroit sinistre. Sinistre malgré son calme, sa lumière et son silence. Sinistre malgré son église si jolie. Maintenant qu'elle reprend ses esprits, Catherine s'en veut d'avoir perdu son sang-froid. « Je suis trop impressionnable, se reproche-t-elle. Qu'est-ce que Julien va penser de moi ? Tout ça à cause d'un crétin qui doit bien rire de nous ! »

Ils descendent la colline à toute allure sans même trébucher et, tandis que les maisons de la rue Sainte-Croix referment sur eux leurs façades familières, ils se jettent dans les bras l'un de l'autre et rient nerveusement, rageant contre eux-mêmes comme s'ils s'étaient laissé prendre aux effets grossiers d'un mauvais film d'épouvante.

***

Julien court vers son père qui se prélasse, le nez dans un journal et le verre à la main. Lorsque Catherine les rejoint essoufflée, ils l'accueillent d'un air moqueur.

— Alors, s'enquiert Daniel, ça valait toutes ces peines ?

— Très beau… magnifique, fait-elle en se laissant tomber sur une chaise. Mais je t'en prie, commande-moi quelque chose de frais, je n'ai plus la force de le faire moi-même.

Daniel appelle le garçon et lui passe la commande. Catherine bondit sur son verre dès qu'on lui apporte et en vide la moitié d'un trait. Puis elle pousse un soupir à fendre l'âme.

— Eh ben, dis donc ! fait Daniel pour tout commentaire.

— Dis-moi, Daniel.

— Hum ?

— Par hasard, tu ne nous aurais pas suivis là-haut pour nous faire une farce ?

Il la regarde par-dessus ses lunettes de soleil.

— Tu rigoles ou quoi ?

Évidemment, sa question est idiote, elle le sait. Comment Daniel aurait-il pu les suivre, revenir avant eux au village et s'installer tranquillement à la terrasse sans même paraître essoufflé ? Mais elle n'a pas trouvé d'autre moyen pour parler de ce qui vient de se passer. Elle pensait que Julien raconterait aussitôt tout à son père ; curieusement, lui d'habitude si bavard n'en a dit mot.

— Bien sûr, je suis bête, ça ne peut être toi… Quelqu'un s'est amusé là-haut à nous faire peur.

— Quoi ! Qui ça ?

— Je ne sais pas, un idiot, un plaisantin.

— On l'a pas vu, intervient Julien. Maman dit qu'il parlait de derrière le mur.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Alors, aussi excités l'un que l'autre et se coupant mutuellement la parole, ils racontent tout : le cimetière, la tombe profanée, la voix, en oubliant seulement de dire à quel point ils

ont eu peur.

— Effectivement, conclut Daniel, c'est de bien mauvais goût. Si je tenais celui qui s'amuse à ça…

— Allez, fait Catherine, laissons tomber. Nous sommes là, tout va bien. Ne nous laissons pas gâcher ce dimanche par un malade mental.

— Oui, mais quand même !

— Écoute, partons, je préfère ne pas rester ici.

— Ah ! bien volontiers ! Moi non plus, je n'ai pas envie de passer ma journée dans ce trou. J'ai vu dans ton guide, il y a un bon restaurant sur la route de…

— Ça ira très bien, allons-y !

Ils rejoignent la voiture. Daniel met le contact.

— Et cet après-midi ? demande-t-il. Qu'y a-t-il au programme ? Quel château, quelle église ?

— Non, non ! s'empresse Catherine. Plus d'églises, plus de châteaux, ça suffit pour aujourd'hui !

— Pas possible, se réjouit Daniel. Tu as perdu ta touristomanie ? Si c'est le maboul de là-haut qui t'a guérie, je devrais peut-être aller lui dire merci.

— Daniel, tu plaisantes avec tout.

— Bon, une balade en forêt, alors ?

— Oui, c'est une bonne idée. Du grand air ! Du grand air !

Catherine regarde sans la voir la route qui s'engouffre sous l'avant de la voiture. Ses pensées l'absorbent. « Oui, c'est ça, il devait être derrière le mur. Quel imbécile ! Faire de telles peurs… Avec un enfant !… Derrière le mur, il était derrière le mur. Sinon, d'où serait venue la voix ? » Rassurée, elle s'enfonce dans son siège et s'adresse un sourire d'indulgence dans le petit miroir du pare-soleil. « Quelle gamine tu fais, Catherine ! se dit-elle. Quelle gamine tu fais !… »

Chapitre II

Le mardi, la sonnette retentit chez Daniel et Catherine Wilfart. C'est l'après-midi, et seule Catherine est là. Elle ouvre. Sur le seuil, entre de grandes lunettes de soleil et un foulard rouge à pois blancs, un sourire resplendissant l'attend.

— Odile ! Quelle bonne idée !

— J'ai terminé mes cours à trois heures. Je me suis dit : si j'allais voir ma vieille copine ?

— Tu as bien fait. J'ai justement une heure avant d'aller chercher Julien à l'école.

— Comment va-t-il ?

— Très bien, je suis contente, il est bon élève.

— C'était quand même prévisible, avec des parents aussi doués.

— Allez, ne commence pas tes taquineries. Et toi ? Comment sont tes élèves cette année ? Ça leur plaît, la philo ?

— Je ne me plains pas. Mon cours a l'air de les intéresser, ça ne chahute pas trop.

Odile et Catherine sont des amies de longue date. Elles ont fait ensemble à Vichy une partie des classes de l'école primaire puis toutes celles du lycée. Après le baccalauréat, les parents de Catherine ont déménagé à Paris où leur fille a suivi des études d'histoire. À l'université, elle a rencontré Daniel, étudiant en médecine. Pendant tout ce temps, les deux amies n'ont jamais cessé de correspondre, ni de se voir à l'occasion des vacances.

Revenir habiter à Vichy a toujours été le désir de Catherine. Paris est une ville trop grande pour elle, trop bruyante surtout, et elle ne s'y est jamais sentie à l'aise. Enfant, sa nature rêveuse la poussait déjà à fuir toute agitation dans la lecture et l'étude du passé. Peut-être sa ville natale a-t-elle imprimé à son caractère la même passion de la nostalgie qui émane de ses parcs et de ses kiosques ? Toute vie, même la plus heureuse, lui aurait paru incomplète hors de Vichy dont chaque place, chaque rue, chaque jardin, lui parle de son enfance. Par chance, Daniel était tombé amoureux lui aussi de cette ville et avait récemment obtenu d'être nommé dans un de ses hôpitaux.

C'est ainsi que les deux femmes sont redevenues les meilleures amies du monde. Elles ne passent pas de semaine sans se voir, et rien ne les fait plus rire que d'échanger leurs souvenirs de classe et de premiers flirts. Odile est aujourd'hui professeur de philosophie mais elle a su garder ses façons d'être et de penser, toujours anticonformistes. Et si, entre Catherine, timide et réservée, et Odile, originale et bavarde, l'amitié est si forte, c'est en vertu de la loi mille fois vérifiée de la complémentarité des contraires.

Leur conversation a usé déjà bien des sujets, les uns aussi peu sérieux que les autres, quand Catherine en vient à parler de son dimanche à la campagne avec Julien et Daniel. Tout excitée, elle raconte l'incident du cimetière de Vince.

— Ça n'a rien d'étonnant, conclut Odile. Dans ces coins-là, les mentalités n'en sont parfois même pas à l'ère des tracteurs. Quant aux imbéciles, il y en a partout.

— Rien ne t'étonne jamais, fait Catherine déçue.

— Oh si ! Heureusement ! Mais, tu sais, la sorcellerie n'appartient pas qu'au Moyen Âge. J'ai lu un livre passionnant sur ce sujet, dans le bocage normand, de nos jours. C'est extraordinaire de voir à quel point ces histoires de sorts et de mauvais œil expliquent encore pour ces gens tous les malheurs de la vie. Du délire prêt-à-porter. Mais il n'y a pas qu'à la campagne qu'on est sensible à ce genre de raisonnement. Regarde les petites annonces de Vichy ou de Paris, tu trouveras plus facilement à te faire désenvoûter qu'un logement à un prix honnête.

— Tu n'y crois pas ?

— Je n'en sais rien. Peut-être y a-t-il une part de vérité derrière cette masse de niaiseries. La magie, avant de dégénérer en sorcellerie, était partie intégrante de toutes les grandes traditions spirituelles. Mais elle en constituait un domaine inférieur, bassement pratique, destiné au maniement des forces subtiles et à l'obtention de certains pouvoirs. Ceux qui s'y arrêtaient étaient rejetés par les maîtres spirituels. Comme aujourd'hui encore, les fakirs de l'Inde sont méprisés par les vrais gourous. Ça me fait penser à un beau livre, les mémoires de Milarépa, un mystique du Tibet, qui a pratiqué la magie, qui commandait aux éléments et qui…

— Odile, je suis sûre qu'un jour tu te réincarneras en bibliothèque.

— Ah ! ah ! Excuse-moi, Catherine. Tu me connais, quand on me lance sur ces sujets…

— C'est dommage que le crétin de Vince n'ait pas le Q.I. suffisant pour te comprendre, je te l'aurais envoyé en consultation. Tu te rends compte ? Faut-il qu'il y ait des pauvres types sur terre ! N'avoir rien d'autre à faire de son dimanche que d'attendre derrière un mur la venue de touristes pour leur dire « bonjoûûr ! bonjoûûr ! »…

Odile sursaute dans son fauteuil.

— Catherine ! Qu'est-ce que tu as ? Reprends-toi !…

Si Catherine a voulu faire rire son amie avec son imitation, l'effet est manqué. Le visage d'Odile semble décomposé. C'est tout juste si elle n'a pas laissé tomber sa tasse de thé.

— Quoi ? Qu'y a-t-il ? fait Catherine étonnée.

— Oh !… Je ne sais pas ce qui s'est passé, tu m'as fait vraiment peur, je t'assure… Tu n'as pas vu la tête que tu avais en disant ça !

— Mais… quoi ?

— En imitant ce type ! En faisant son « bonjoûûr ! » Oh ! cette méchanceté ! Je

comprends que tu lui en veuilles, mais je n'aurais jamais cru que tu puisses avoir une expression aussi haineuse !… La bouche, les yeux… J'en ai encore le frisson !

— Je suis désolée… Je ne sais pas quoi te dire, je ne m'en suis pas rendu compte…

— Ce n'est rien, c'est moi qui te demande pardon, ma réaction a été excessive… Peut-être parce qu'on parlait de sorcellerie ? Je dois être impressionnable, encore plus que toi.

D'excuse en excuse, les deux amies ne tardent pas à oublier l'incident. Pourtant, lorsque Catherine, à l'heure de sortir chercher Julien à l'école, prend congé d'Odile, la conversation n'a pas retrouvé, malgré leurs efforts mutuels, le ton enjoué qu'elle a eu jusque-là. Que s'est-il donc vraiment passé ?

***

C'est en revenant de l'école, tandis qu'elle donne la main à son fils, que Catherine ressent pour la première fois dans le poignet gauche une douleur si vive et si soudaine qu'elle ne peut retenir un cri.

— Qu'est-ce qui t'arrive, 'man ?

— Je ne sais pas, une douleur au poignet. Qu'est-ce que j'ai ? Regarde, je suis obligée de garder ma main comme ça, sinon ça me fait mal !

La main de Catherine, comme tétanisée, reste fléchie sur l'avant-bras. Quand elle cherche à la remettre dans le prolongement du bras, elle ressent une souffrance intolérable et doit aussitôt fléchir le poignet. Au terme d'une minute, la crispation et la douleur s'estompent, tout redevient normal. Quoique n'y étant pas sujette, Catherine croit qu'il s'est agi d'une crampe et n'y pense plus.

Quelque temps plus tard, elle attend à un passage clouté que le bonhomme rouge immobile se transforme en bonhomme vert marchant d'un pas décidé.

— Tu parleras de ton poignet à papa, dit Julien. C'est son métier. Il t'opérera et tu seras guérie.

C'est une heure de circulation intense, les voitures roulent à toute allure sur l'avenue.

— Comme tu y vas, Julien ! On n'opère pas pour une crampe. Et puis, tu sais, pour que papa s'intéresse à ce point à ma santé… Tout ce que je peux avoir, pour lui, ce sont des bobos, des bricoles pour me faire plaindre. On le dit bien, ce sont les cordonniers qui sont les plus mal…

« Tue-le ! Ton gosse ! Fous-le sous une voiture ! Vas-y, tue-le ! »

Julien ne s'en aperçoit pas, le visage de sa mère est subitement devenu livide. À la pensée qui vient de la traverser, Catherine s'est raidie de tout son corps. Affolée, elle regarde autour d'elle. Seule une femme avec des enfants, un vieil homme, se tiennent à ses côtés, attendant que le feu passe au rouge. Personne qui aurait pu lui chuchoter à l'oreille ces paroles odieuses. Et puis, elle le sait bien, ce n'est pas une voix extérieure, c'est dans sa tête que les mots ont résonné.

— Qu'est-ce qu'y a, 'man ? T'as encore mal ? Pourquoi tu finis pas tes phrases ?

— Non, ce n'est rien, Julien…

Pétrifiée, Catherine voit défiler sous ses yeux les pare-chocs des voitures lancées à pleine vitesse. Telles des idoles païennes exigeant un sacrifice, elles lui crient : « À moi ! Donne-le-moi ! » Leurs gueules chromées frôlent la bordure du trottoir, comme si elles voulaient happer Julien au passage. Instinctivement, Catherine recule et tire Julien à elle. Mais des images roulent en son esprit… Julien poussé, tombant sur la chaussée, écrasé, traîné… ! Le sang ! Son petit corps disloqué ! L'horreur ! À cause d'elle, sa mère ! Comment a-t-elle pu avoir une idée pareille ? Elle qui donnerait sa vie pour son fils ! Heureusement, c'est fini. La pensée s'éloigne, mais elle laisse derrière elle un sillage qui la glace d'effroi.

— Alors, qu'est-ce que tu voulais dire avec tes cordonniers ? reprend tranquillement Julien.

— Je… que… que les cordonniers sont souvent les plus mal chaussés. C'est un proverbe. Ça veut dire… ça veut dire…

— Ça veut dire quoi ?

— Que… viens vite, c'est rouge.

— Y a pas de quoi courir comme ça !

En effet, Catherine court. Elle veut mettre Julien au plus vite à l'abri.

— C'est vrai, excuse-moi, je ne sais pas ce que j'ai, je suis un peu nerveuse.

— Alors, tes cordonniers ?

— Ça veut dire que, lorsque quelqu'un exerce un métier, ce ne sont pas forcément sa famille ou lui-même qui en profitent le plus. Voilà !

— Ben, fallait le dire tout de suite.

Julien a remarqué la nervosité de sa mère. Il la voit perdue dans ses pensées, préoccupée. Il en ignore la raison mais, jugeant que c'est la meilleure attitude à adopter, il renonce à la questionner. En même temps, il se félicite d'avoir justement sur lui ce qu'il faut pour lui remonter le moral.

Aussitôt rentré, Julien monte dans sa chambre. Il sort des cahiers et quelques objets de son cartable. En bas, sa mère s'affaire à la cuisine.

— Que veux-tu goûter ? lui crie-t-elle.

— Un sandwich !

— Tu ne préfères pas une brioche avec du chocolat ?

— Non, un sandwich au fromage, ça ira.

— Ah bon, tu n'es pas gourmand aujourd'hui.

Elle installe sur la table le pain, le beurre, un morceau de gruyère et une bouteille de jus de raisin. Julien vient la rejoindre. La poche de son pantalon fait une grosse boule mais sa mère n'y prête pas attention.

— Je veux pas de beurre avec le fromage. Je veux de la moutarde.

— De la moutarde ? En voilà une idée !

— Éric a ramené un sandwich fromage-moutarde à l'école. Il m'a fait goûter, c'est très bon.

— Comme tu veux, je vais la chercher.

— Bouge pas, je la prends.

— Elle est au frigo.

— Je sais.

Julien ouvre le réfrigérateur, prend le pot de moutarde et le pose sur la table. Sa mère en dévisse le couvercle.

— Aaaahhh !… Aaahhh !…

— Ah ! ah ! ah ! Je t'ai eue ! Je t'ai eue !

La main sur le cœur, blanche comme un linge, Catherine tient entre ses doigts crispés le faux pot de moutarde d'où un diablotin louchant et tirant la langue pendouille maintenant au bout de son ressort.

— Julien ! Mais il ne faut pas… Oh ! que tu m'as fait peur !…

— Ah ! ah ! Je savais que ça te plairait. C'est Éric qui me l'a passé, il a déjà fait le coup à ses parents.

— Ne me refais plus un tour comme ça, je ne m'en remettrai pas ! dit-elle en s'efforçant de rire. Et, pour cacher le tremblement de ses mains, elle entreprend de couper une tranche de pain. La lame glisse.

— Aïe ! ça y est, je me suis coupée… Tu vois, avec toutes ces émotions, je ne sais plus me servir d'un couteau. Mince, ça saigne !

— Va te mettre un pansement. Je saurai bien me faire mon sandwich moi-même. D'ailleurs, sans moutarde, il sera tout aussi bon.

Serrant dans sa main son doigt blessé, Catherine file à la salle de bains, prenant garde à ne pas laisser goutter le sang sur la moquette. Quand elle tourne le robinet, le lavabo se mouchette de petites étoiles rouges, entraînées aussitôt par le filet d'eau. La fraîcheur de l'eau lui fait du bien, malgré les fourmis qui lui semblent courir autour de la plaie. Puis elle se sèche le doigt par de légères pressions de sa serviette, et se redresse pour ouvrir, au-dessus du lavabo, l'armoire à pharmacie.

C'est alors qu'elle le voit.

La surprise est si soudaine qu'elle sursaute, le souffle coupé. Sur le bord de la baignoire derrière elle, reflété dans le miroir de l'armoire à pharmacie, se tient assis un nain hideux, nu, au gros corps grisâtre. Son faciès bestial rappelle les diables des chapiteaux romans. Pas de cornes mais des oreilles de chat, dressées, trouées comme une dentelle sale. Un sourire méchant découvre ses dents pointues. Il a croisé une jambe sur l'autre et observe Catherine à son aise. Les yeux exorbités, elle ne peut arracher son regard de l'apparition. Alors elle voit la bouche du monstre se déformer en un rictus pour articuler « Bonjoûûr… » lentement, lentement, comme s'il savourait tout le mal dont ces syllabes étaient porteuses.

Elle se retourne d'un bond. Rien. Plus rien !… Le bord de la baignoire est vide. Lisse. Pas de trace de la créature. Elle s'effondre sur un tabouret, claquant des dents. « Qu'est-ce que j'ai ? J'hallucine ? Qu'est-ce que c'était ? Qu'est-ce que c'était !… »

Elle explore la pièce, craignant d'y retrouver le monstre. Mais non, rien. Cela n'a-t-il été, le temps d'un regard dans le miroir, juste quelques secondes, qu'une simple illusion ? Une simple vision. Une vision épouvantable, inoubliable.

— Qu'est-ce que tu fais, 'man ?

Elle reprend ses esprits. Est-ce la peur, sa blessure lui est à présent indolore. Dans un sursaut d'énergie, elle s'empare de l'alcool, des pansements, et court rejoindre Julien à la cuisine.

Elle a la plus grande peine à ne rien laisser paraître du choc qu'elle a reçu. Par chance, Julien s'occupe seul longtemps dans sa chambre, riant par moments de sa farce si réussie du pot de moutarde. Daniel rentre tard, fatigué, l'esprit absorbé par des soucis professionnels qu'il raconte avec abondance, sans remarquer l'inquiétude de sa femme. Il la plaisante sur sa maladresse sans chercher à vérifier l'importance de la coupure sous le gros sparadrap. Elle n'ose rien lui dire.

Vers onze heures du soir, elle regarde seule à la télévision une émission stupide à laquelle elle ne prête aucune attention. Daniel est allé dormir après le dîner. « Qu'est-ce que j'ai ? se répète-t-elle. Que s'est-il passé aujourd'hui ? Cette idée de faire écraser Julien par une voiture et cette vision, ce cauchemar… Est-ce que je deviens folle ? Le cimetière de Vince dimanche dernier, le type derrière son mur, cela m'a-t-il impressionnée plus que je ne le pensais ? Peut-être que ça va s'arranger, que je ne dois pas m'inquiéter… C'est toujours ce qu'on dit… Attendre, attendre… Pourvu que ça aille mieux tout seul, mon Dieu, pourvu que ça aille mieux tout seul… »

Elle se traite d'idiote, d'influençable, et se force à réagir. Elle éteint la télévision et monte se coucher. Si elle est fatiguée, plus tôt elle dormira, mieux elle se portera. En passant devant la chambre de Julien, elle veut vérifier comme chaque soir s'il dort bien et s'il ne s'est pas découvert. Elle entre. La veilleuse répand sa lumière violette. Elle a bien fait de venir voir. Évidemment, la couverture lui est descendue jusque sur les reins, il remue tellement dans son sommeil. Un nerveux, comme sa mère, pense-t-elle en souriant. Elle remonte la couverture et s'applique à en glisser doucement les bords sous le matelas.

Elle observe son enfant, s'attendrissant sur la profondeur de son sommeil. Un vrai petit ange, se dit-elle. Soudain, c'est comme si le monde s'écroulait autour d'elle. Son poignet se crispe en une torsion brutale, douloureuse. La pensée jaillit en son esprit : « Tue-le ! Étrangle-le ! Étrangle-le ! » Et déjà, obéissant à une autre volonté, son autre main se lève, s'approche, s'approche…

D'un brusque mouvement des reins, elle s'arrache du lit de Julien. La pensée s'évanouit aussitôt, comme elle est venue. Bouleversée, sidérée, seule face à Julien par bonheur toujours endormi, elle reste sur place, debout, sans savoir que faire, se passant les mains sur le visage, dans les cheveux, comme pour fouiller son crâne et en extirper la folie. « Mais qu'est-ce que j'ai, gémit-elle. Qu'est-ce que j'ai ?… Mon Dieu, qu'est-ce qui m'arrive ?… »

Chapitre III

Le vendredi matin, Catherine glisse dans le grille-pain des tartines pour le petit déjeuner de Julien. Elle l'entend, dans sa chambre, se préparer à descendre. Elle-même a déjà pris son petit déjeuner avec Daniel, qui est parti pour l'hôpital. Le soleil déverse maintenant sa lumière dans la cuisine. Elle se sent bien. Aucune pensée ni vision ne l'a de nouveau tourmentée depuis ce sinistre mardi qu'elle veut effacer de sa mémoire.

La bouche étirée par un pitoyable bâillement, Julien fait son apparition.

— B'jour, 'man.

— Bonjour, Julien, tu as bien dormi ?

— Mmouais.

Occupée à surveiller la surface frémissante du lait dans la casserole, elle tend une joue distraite au baiser de son fils. Le liquide blanc se lance dans une ascension précipitée. Elle éteint le gaz.

— Mets le chocolat dans ton bol, le lait est bouillant.

— J'l'ai déjà fait.

Elle s'approche pour verser le lait. La petite cascade blanche envahit le bol en bulles fumantes mêlées de cacao.

« Verse ! Sur lui ! Sur sa tête ! Verse ! Verse ! »

Brutalement, la pensée terrible, la pensée de faire du mal à Julien est revenue. Et, en même temps que les mots en son cerveau, la douleur a jailli dans son poignet, son poignet qui se tord, déviant déjà la chute du liquide brûlant ! En un sursaut de révolte, Catherine saisit le manche de l'autre main. Pas assez vite cependant pour éviter qu'il ne s'en répande sur la table.

Hébétée, elle voit courir sur la nappe les tentacules blancs qui vont atteindre le bord de la table. D'un bond, Julien quitte sa chaise. Les gouttes brûlantes mordent son siège.

— Fais attention, 'man ! Tu m'en aurais mis sur les jambes !

Catherine ne trouve que dire. Les pensées se sont enfuies, la douleur a disparu, mais elle ne peut plus en douter : tout est pareil, elle n'est pas guérie. Le regard de son fils, mêlé de colère et d'étonnement, est pour elle un supplice de plus. Et encore, il ignore ce qu'elle a pensé ! Elle a envie de courir se réfugier dans sa chambre.

— Pardonne-moi, Julien… C'est ma crampe qui m'a reprise quand je versais… Oh ! tu n'as rien, dis ? Pardonne-moi, je ne sais pas où j'ai la tête en ce moment…

— Non, c'est rien, ça va. Mais c'est vrai que tu es bizarre, ces derniers temps.

— Écoute, je crois que je vais rester me reposer à la maison ce matin. Est-ce que cela

t'ennuie d'aller tout seul à l'école pour une fois ?

— Mais non, ça ne m'ennuie pas. Au contraire, je suis assez grand pour le faire. La moitié de mes copains le font déjà.

— Tu feras bien attention ? Les voitures, les feux rouges…

— T'inquiète pas !

Il en coûte à Catherine, qui a toujours surprotégé Julien, de le laisser aller seul à l'école. Toujours elle s'est exagéré les dangers de la rue, la distraction de son fils, pour rester le plus longtemps possible avec lui. C'est elle qui a du mal à s'en séparer. Mais cette fois, ce qui la consterne n'est pas que l'idée de brûler son fils lui soit venue. Non, c'est que cette pensée a été une véritable impulsion, une envie irrésistible à deux doigts de se réaliser, et contre laquelle elle n'est pas sûre de pouvoir lutter si elle survient de nouveau. C'est cela qui la plonge dans l'horreur d'elle-même et la force à s'avouer cette chose terrible pour une mère : « Peut-être, peut-être sera-t-il plus en sécurité… si je ne suis pas avec lui… »

Sur le seuil, elle suit Julien du regard et lui adresse des signes auxquels il ne répond pas à chaque fois, ne se retournant pas aussi souvent qu'elle l'aurait souhaité.

Puis elle rentre.

C'est la première fois qu'elle se retrouve aussi brusquement seule dans la maison. D'habitude, après avoir conduit Julien à l'école, elle fait quelques courses. L'animation de la ville est une transition. Ici, la maison lui semble vide. Et Julien a accepté si facilement d'aller seul ! Il grandit. Neuf ans seulement, mais neuf ans déjà, bientôt dix. Peu à peu, il prendra son indépendance. Une page se tourne. Elle le sait, il faut qu'il en soit ainsi, c'est même bien que cela arrive, mais elle ne peut s'empêcher d'en éprouver du regret, de trouver que c'est trop tôt.

Elle s'étonne de penser à cela, à cet aspect un peu triste mais si normal de la vie entre une mère et son enfant, après ce qui vient de se passer. Après ce qui lui est arrivé mardi. « Y a-t-il un rapport ? se demande-t-elle. Est-ce parce que je sens Julien s'éloigner de moi que, inconsciemment, je souhaite qu'il souffre ? Comment serait-ce possible ? Il est ce que j'ai de plus cher au monde. Plus que Daniel et, surtout, plus que moi-même ! Qu'est-ce qui m'arrive ? Est-ce que cela commence ainsi, la folie ? Tout allait si bien, nous étions si heureux tous les trois… »

Elle tourne en rond dans la cuisine, n'osant débarrasser la table où demeurent les traces de son drame intérieur, un drame qui a failli devenir une épouvantable réalité. Elle se sent comme un criminel qui n'a pas le courage de se dénoncer, mais multiplie les indices pour qu'on l'arrête, pour qu'on l'empêche de recommencer.

Un bruit à l'étage la fait sursauter. Elle se fige, retient sa respiration. Non… plus rien, le silence. Peut-être un craquement, comme dans toute maison. Toujours le silence. Elle est trop nerveuse… Mais elle ne parvient pas à se rassurer totalement. Pire, elle ne peut s'ôter de la tête, comme si un sixième sens lui en imposait la perception, que quelque chose descend lentement l'escalier… Une entité, une substance… Ça glisse au long des murs, ça vient occuper l'espace face à elle. Elle se sent observée par une présence hostile.

L'idée est absurde, effrayante, et elle s'efforce de la chasser. Elle n'ose toujours pas respirer, attendant elle ne sait quoi, impuissante devant l'angoisse qui se lève en sa poitrine. Il lui revient la vision du gnome sur la baignoire, les pensées ignobles… Ne se trompe-t-elle pas en ne pensant qu'à la folie ? Et si c'était autre chose ?…

Les nerfs à vif, elle reste immobile, à l'écoute. Une, deux minutes passent dans un silence absolu, qui lui paraissent une éternité. Elle soupire. « Non, se dit-elle à voix haute, ça ne va plus. Si je dois trembler maintenant au moindre bruit dans ma maison et imaginer n'importe quoi… Il faut réagir. Je vais sortir, m'égayer, voir des gens… J'avais des amis à Paris. Ici, mon mari et mon fils, Odile de temps en temps, des livres et des disques, voilà tout mon univers. Pas étonnant que je perde la tête… »

Elle s'habille, décidée à secouer la chape de solitude et de rumination qui pèse sur son esprit. Mais où aller ? Quel but se donner ? A-t-elle une course à faire ? Soudain l'idée lui vient : « Les photos ! Chercher les photos du week-end ! »

Catherine rentre chez elle une heure plus tard. Avant de s'asseoir, elle se met un disque de Vivaldi. La gaieté du Vénitien lui a toujours paru communicative. Tandis que les violons de l'*Estro Armonico* lancent leur danse lumineuse, elle s'installe dans un fauteuil, allume une cigarette et sort les photographies de leur pochette. Dès les premières, elle ne peut s'empêcher de sourire. Sur le papier glacé, Julien fait des acrobaties, des grimaces. Là, il fait avec deux doigts des oreilles de lapin à son père assis devant lui. Quel chenapan ! se dit-elle amusée. Quand les photos de la colline de Vince, du tympan de l'église Sainte-Croix, viennent devant ses yeux, elle les glisse d'une main ferme sous les autres, résolue à ne pas s'y attarder. Sur les suivantes, Julien joue les Monsieur Muscle, un pied sur un arbre abattu. Il est impayable, s'exclame-t-elle en riant. Son rire se coupe net. Des flammes mordent l'image de Julien. La photo ! La photo brûle ! Et Catherine voit que, dans sa main où naît une douleur trop connue, elle tient, couronné d'une petite flamme bleue, le joli briquet d'argent de Daniel. C'est avec lui qu'elle a allumé sa cigarette et, sans s'en rendre compte, mis le feu à la photo de Julien. Puis, malgré l'horreur dont l'emplissent déjà ces gestes accomplis en dépit de sa volonté, comme si quelqu'un usurpait la commande de sa bouche, elle sent ses lèvres s'entrouvrir, sa langue racler son palais pour articuler : « Crève ! Crève, salopard ! » Ce n'est qu'un murmure qu'elle entend impuissante, mais qui, dans son cœur de mère, retentit comme un cri. Elle se dresse d'un bond. La photo en flammes tombe à ses pieds, telle une petite comète. Elle la piétine sur le tapis. « Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je dit ? » répète-t-elle, atterrée. Elle doit l'admettre, rien n'est fini, sa promenade en ville n'a réussi qu'à la distraire un moment. Le mal est toujours là. Alors elle pleure, consciente qu'avec ses larmes s'enfuient, mêlées à la fumée glissant ses volutes parmi les violons de Vivaldi, des années de vie heureuse.

Catherine passe dans le plus grand désarroi le reste de la journée. Quelque chose est venu l'arracher à tout ce qu'elle aime. Tantôt elle pense devenir folle et se désespère, car elle ne connaît pas de cas de folie qui ait guéri. On lui a si souvent parlé de psychiatres qui n'étaient que des charlatans. Écrire des livres, enfermer les gens et les assommer de médicaments, cela oui, ils savent le faire ; mais guérir, vraiment guérir ?… Le psychiatre aussi fou que ses patients n'est-il pas un cliché des histoires drôles ? Si elle est folle, elle

échouera entre les murs d'un asile où les visites de plus en plus espacées de son mari, de son fils, ponctueront des journées emplies d'ennui, de terreur, d'hallucinations et de sommeil neuroleptique. Tantôt elle se croit envoûtée. Parce que tout a commencé près d'une tombe de sorcier. Bien sûr, sa culture, sa raison, se rebellent contre cette idée. Mais on ne commande pas ses pensées. Odile elle-même, sans croire à toutes les âneries sur le sujet, dit que certains phénomènes de sorcellerie peuvent avoir des bases réelles. Parfois, les sorts ne sont pas de simples croyances de vieilles femmes…

Elle ne se reconnaît plus. Jamais elle n'aurait imaginé en venir un jour à suivre de tels raisonnements. Mais, aussi ridicule qu'elle puisse la juger, l'idée de l'envoûtement la rassure parce qu'elle écarte celle de la folie. La folie, c'est dans l'esprit depuis toujours, pareille à une graine enfouie au plus profond. Et puis un jour, cela éclot, et il est trop tard, on ne peut rien faire, les racines ont déjà tout envahi comme un cancer de l'âme. Tandis que le sort, l'envoûtement, cela se désenvoûte. Si elle est victime d'un sorcier, rien n'est de sa faute, elle n'est pas responsable. Et elle peut se défendre. Ce qui a été ajouté à son esprit, elle peut l'en retirer. Tout espoir n'est pas perdu. C'est ce qui compte pour Catherine. Elle ne s'embarrasse pas de savoir si un envoûtement peut prendre la forme d'hallucinations ou d'obsessions, ni encore qui, et pourquoi, a pu lui jeter un sort. Le fou de Vince ? Ou, par-delà la tombe, le mort ? Non, cela l'effraye trop d'y penser, cette question viendra plus tard. Pour l'instant, elle veut seulement se cramponner à l'idée de l'envoûtement. Elle veut y croire de toutes ses forces parce que cela éloigne le vertige de la folie et atténue la honte d'avoir pensé tuer Julien. Elle se jette sur le journal. Dans les petites annonces, une colonne entière donne les noms de voyants étonnants, médiums confirmés, grands spirites. Avenir, désenvoûtement, retour de l'être aimé, gains aux jeux… Toutes font toc. Elle est déroutée. Elle voudrait consulter quelqu'un dans le secret, quelqu'un à qui elle pourrait faire confiance. Quelqu'un qui, même s'il échoue à l'en délivrer, la confortera dans son idée de l'envoûtement et lui confirmera qu'elle n'est pas folle. N'y a-t-il personne pour l'aider ? Mais, à force de fuir le gouffre de la folie, Catherine voit s'ouvrir un autre abîme… Ses pensées, lancées sur la voie de l'irrationnel, glissent et l'entraînent dans un univers dont la seule éventualité, même déniée avec la dernière énergie, lui noue le ventre de terreur. Si elle n'est pas folle, si elle n'est pas envoûtée, est-elle… possédée ? Est-elle la victime, non pas d'un sorcier de quatre sous des campagnes, mais de lui ! Lui, le diable, le démon ! Après tout, sa vision pourrait être celle d'un diable. Il lui a même fait penser à ceux qu'on voit sculptés dans les églises romanes. Elle croit en Dieu, elle doit donc croire en l'existence de Son ennemi… Des scènes de romans, de films d'épouvante, lui reviennent : *L'Exorciste, Rosemary's Baby*… Si lui, le principe du mal, le diable, a posé son regard sur elle, est venu vers elle !… Non ! Pas ça ! Ce n'est pas possible ! Ce n'est pas possible !… Elle court jusqu'à une commode, en ouvre un tiroir. Fébrilement, elle y prend un coffret qu'elle renverse dans sa hâte. Ah ! elle est encore là, elle l'a trouvée ! C'est comme si les jours ensoleillés de son adolescence revenaient la réconforter. Avec d'infinies précautions, elle déroule la petite chaîne où pend la croix d'or qui lui a si souvent porté bonheur. Elle se signe, embrasse la croix et, tel un chevalier revêtant sa dernière armure, elle se passe la chaîne autour du cou.

Elle ne sait où elle trouve le courage de préparer le repas du soir avec Daniel. Ni comment

elle parvient à ne rien dire. « Quoi qu'il en soit de ce qui m'arrive, a-t-elle résolu, je dois me taire. S'ils savaient quels actes j'ai failli commettre, pourraient-ils m'aimer encore ? » Elle exerce sur elle-même un contrôle épuisant, surveillant ses gestes, guettant dans son esprit le surgissement des pensées redoutées. Elle évite de tenir en ses mains des objets dangereux, tout ce qui peut piquer, brûler ou couper. Tant que cela lui est possible, elle reste éloignée de Julien. Daniel ne peut cependant s'empêcher de remarquer :

— Quelque chose ne va pas ? Tu es peu bavarde ce soir.

— La fatigue, seulement la fatigue, dit-elle en s'efforçant de sourire. Je ne sais pas de quoi, mais je suis fatiguée. Peut-être que je ne dors pas assez bien. Et puis, c'est bizarre, je voulais t'en parler… Ça m'est arrivé plusieurs fois, une crampe dans le poignet, qui m'oblige à tordre la main. Ça dure juste quelques secondes…

— Ah bon ? Je te rapporterai demain des vitamines et du magnésium, tu dois en manquer. Tu veux un somnifère pour cette nuit ?

Craignant de relâcher sa vigilance vis-à-vis d'elle-même, elle refuse et prétexte vouloir retrouver son sommeil naturellement. Daniel n'insiste pas.

En fin de soirée, seule dans le salon, elle a refermé sur ses genoux le livre auquel elle a vainement tenté de s'intéresser. Julien dort depuis longtemps et Daniel vient de monter se coucher. Elle presse la main sur sa poitrine pour sentir le contact de la petite croix contre sa peau. L'idée de la possession a dans son esprit écarté celle du simple envoûtement, et elle balance maintenant entre ces deux extrêmes : folle ou possédée ? Avec ceci de certain que, si elle est vraiment possédée, elle ne voit pas comment elle ne deviendra pas folle également. Elle n'en peut plus. C'est trop grave, il lui faut trancher. Quoi qu'il lui en coûte, elle doit en avoir le cœur net. Alors, ce qu'elle fait ce soir-là, elle le fait volontairement dans le but de s'éprouver. Elle monte à l'étage et entre doucement dans la chambre de Julien, cette même pièce où, quelques nuits auparavant, tyrannisée par une méchanceté étrangère, elle a manqué étrangler son enfant. Elle veut savoir si, de nouveau, jailliront les ignobles impulsions. L'épreuve est terrible mais elle se sent plus forte parce que, cette fois, elle ne sera pas prise au dépourvu. La voix qui ordonne le mal, la douleur au poignet, la force qui s'empare de sa main, tout cela, elle l'attend.

Julien dort profondément, la couverture comme d'habitude descendue sur les reins. Elle s'approche, surveille aussi froidement qu'il lui est possible les moindres mouvements de son corps. Tuer Julien ? Lui faire mal ? Oui, l'idée est là, comme on envisage une impossibilité totale, une hypothèse absurde. Elle attend. Rien ne se passe, tout va bien. Elle en ressent une bouffée de soulagement mais, refusant de se réjouir trop vite, elle s'oblige à rester. Dans la douce lumière de la veilleuse, elle observe, aux aguets. Non, rien, tout est normal dans la chambre et, surtout, en elle-même. Rassurée, elle remonte la couverture sur les épaules de son fils et, dans un élan de tendresse, se penche pour l'embrasser.

C'est en se redressant qu'elle le voit.

Il est là, juste de l'autre côté du lit, face à elle, accoudé sur la couverture, tout proche, le visage entre les poings, lui souriant d'un ignoble sourire. Elle se bâillonne la bouche d'une main pour ne pas hurler. Par une sorte de courage désespéré, face à l'horreur, elle veut tenir, tenir, pour savoir si elle a devant elle un être réel ou une hallucination. Tenir, pour

voir ce qu'elle trouvera au bout de l'épouvante. Et pour le voir, lui qui hante son esprit depuis sa première apparition. Le voir, avec ces yeux rouges, ce visage gonflé, ridé, au gros nez retroussé, ces oreilles d'animal bizarre ! Surmontant sa terreur, elle soutient cette vision pendant des secondes qui lui semblent ne plus finir, observant le monstre avec une précision insupportable. Puis elle voit le gnome désigner Julien d'un index nonchalant. Et d'une voix traînante, ridiculement doucereuse, comme s'il demandait l'indulgence pour un caprice, il lui dit : « Tue-le, dis, s'il te plaît. Tu veux pas faire ça pour moi ? »

C'est trop. Elle hurle, de toute la force de ses poumons.

Comment elle trouve les mots pour expliquer, à Julien réveillé en sursaut, à Daniel accouru en trombe dans la chambre, qu'elle a manqué tomber, elle ne s'en souvient pas. Cela n'a aucune importance. La seule chose qui compte, c'est que son cri a fait s'évanouir l'effroyable apparition.

— Qu'est-ce que tu as ? lui dit Daniel quand ils sont seuls dans leur chambre. Tu ne vas pas me faire croire à moi que tu as poussé un pareil hurlement parce que tu t'es pris les pieds dans la descente de lit de Julien ! J'ai cru qu'on t'égorgeait !

Alors Catherine se réfugie dans ses bras et éclate en sanglots. Ses nerfs lâchent, elle ne peut plus se taire. Il lui faut se confier, partager son écrasant fardeau. Et elle raconte, à Daniel abasourdi, combien la visite de Vince l'a ébranlée. Elle parle de ses visions, de la créature de cauchemar, deux fois, dans la salle de bains et puis là, juste à l'instant, dans la chambre de Julien. Elle parle de la crampe accompagnant les idées abominables. Lesquelles ? Un instant, elle manque avouer mais se retient. Comment dire au père de Julien que d'irrésistibles pulsions à tuer son enfant s'emparent d'elle ? On ne pardonne cela à personne, même au nom de la folie. Il lui faut pourtant dire ces soudaines dépossessions de sa volonté, parler du cœur même de sa torture. Alors elle parle, oui, mais elle invente, elle masque la vérité. Elle parle d'impulsions suicidaires. C'est elle-même qu'elle veut soudain tuer ou blesser. C'est elle-même qu'elle a brutalement eu envie de jeter sous une voiture un jour de retour de l'école. C'est sa main qu'elle a été tentée d'ébouillanter un matin au petit déjeuner. C'est sa propre mort que vient de demander, au chevet de Julien, l'affreuse créature.

— Oh ! Daniel ! C'est comme si quelque chose d'étranger était entré en moi ! Dans ces moments-là, je ne suis plus la même, je me fais peur. Tu crois… tu crois que je suis possédée ? Dis, tu crois que c'est le diable ?

— Allons, Catherine ! s'exclame Daniel, encore plus stupéfait par cette idée que par ce qu'il vient d'entendre. Ne dis pas de bêtises !

— Tu l'aurais vu comme moi… deux fois !

— Ce que tu as eu là, c'est une hallucination ! Il n'y avait rien de réel, voyons ! Tu as cru voir quelque chose, mais il n'y avait rien. Et pourquoi veux-tu que ce soit le diable ? Comme tu me l'as décrit, ce pourrait aussi bien être un gnome de conte de fées.

— J'aimerais tant que tu dises vrai ! Pour toi, c'est simple, tu ne crois pas en Dieu.

— Mais si, peut-être que Dieu existe, je n'en sais rien…

— Je veux dire, ça n'a pas beaucoup d'importance pour toi. Moi, je suis croyante.

— Si croire en Dieu ne sert qu'à te mettre dans cet état, il vaudrait mieux ne pas y croire. Enfin ! Réfléchis une seconde. Même si le diable existe, pourquoi s'acharnerait-il sur une mère de famille de Vichy ? Alors qu'il lui suffit de mettre de mauvaise humeur le moindre dictateur pour causer mille fois plus de souffrance et de mal ! Le Bon Dieu et le diable n'ont rien à voir dans ton problème. Des hallucinations, des pensées suicidaires, ça tient à des raisons psychologiques, et c'est tout.

— Tu es sûr ? implore-t-elle.

— C'est évident. Même ta crampe doit n'être qu'un symptôme psychosomatique.

— Je… C'est aussi ce que je pensais au début, mais je n'arrive plus à me convaincre d'être seulement folle.

— Catherine ! Tu n'es pas « folle » ! Tu fais une dépression, tu as des idées noires, voilà tout. Même si tu as eu deux fois une hallucination, il en faut bien plus pour être fou. La peur que t'a faite le type de Vince t'a bouleversée plus que l'on croyait, c'est d'accord, mais tu ne peux pas appeler ça de la folie.

— Tu te souviens du film *L'Exorciste ?*… Ça peut quand même arriver, ces choses-là…

— Catherine ! Tu raisonnes comme une enfant. Un film sur la possession ne prouve pas l'existence de la possession ! *L'Exorciste,* c'est une histoire inventée ! Si tu veux, demande l'avis d'un prêtre, tu verras.

— Tu penses que je dois le faire ?

— Je pense que c'est inutile. Il te répétera ce que je viens de dire. Mais tu seras rassurée, ce sera déjà un point. Il te conseillera de voir un psychiatre ou un psychanalyste avec qui tu feras le tour de ton problème. Et dans deux ou trois mois, ce ne sera plus qu'un mauvais souvenir.

— Je préférerais en parler d'abord à un prêtre. À l'abbé Delabre ?

— Pourquoi pas ? Tu le connais de longue date et il me semble sensé. Va le voir.

— En confession ?

— Pourquoi ? Si tu es malade, ce n'est pas un péché. Tu n'as pas à en demander pardon.

— Oh ! Daniel ! Tu crois que cela va finir ?

— Certain.

— Je suis contente de t'avoir parlé. Je me sens déjà un peu soulagée…

— Il ne fallait pas attendre si longtemps. Tu sais bien que tu peux tout me dire, que je suis là pour t'aider. Sinon, à quoi serviraient les petits maris, hein ? Dire que j'étais là à côté de toi et que j'ignorais que tu vivais des choses pareilles…

D'une caresse sur sa joue, il parvient à obtenir un sourire chagriné. Elle se force à sourire davantage, mais une bouffée de sanglots lui fait cacher son visage dans l'épaule de son mari. Il la prend tendrement dans ses bras.

— Tu vois, dit-il d'une voix douce, c'est de parler que tu as besoin. Quand tu auras parlé à des gens qui savent y faire, dont c'est le métier de soigner les petites dépressions comme ça, tout ira mieux. Et très vite, j'en suis sûr. Très vite.

Chapitre IV

Au centre de la vieille ville, l'église Saint-Blaise, indécise entre Moyen Âge et modernité, entoure Catherine de sa pénombre. Du fond d'une chapelle, un Christ au cœur rayonnant lui offre son sourire où elle puise quelques forces. Elle se dirige vers la petite pièce vitrée élevée à l'entrée du transept, surmontée de la pancarte « Accueil ». Un prêtre, âgé mais corpulent et solide, y lit son journal, assis derrière un bureau. Elle se réjouit de le voir seul car sa décision de lui parler n'aurait peut-être pas résisté à une attente.

L'abbé Delabre lève la tête quand elle pousse la porte de verre. Son visage s'illumine instantanément et ses bras s'ouvrent comme des ailes. Aussi loin que remontent les souvenirs de Catherine, il fait toujours ainsi quand il la voit. Et Catherine, quelles que soient ses peines, se sent aussitôt plus légère, comme si se transfusait en elle une part de la joie simple, si gentiment excessive, avec laquelle le brave homme l'accueille.

L'abbé Delabre a reçu ses confessions d'enfant, lui a fait faire sa communion. Avant cela, c'est lui qui l'a baptisée, après avoir marié ses parents. Le temps a tissé entre eux des liens que rien ne pourrait remplacer, et il semble à Catherine que cet homme l'aime comme s'il voyait en elle les années de sa jeunesse. Malgré son plaisir à voir Catherine, l'abbé comprend d'instinct qu'elle souhaite cette fois l'entretenir de choses graves. Il lui présente un siège et s'installe pour l'écouter.

Alors Catherine raconte tout. Elle lui avoue même ce qu'elle n'a pas osé confier à son mari : que ses impulsions à tuer, à blesser, visent son fils Julien. Elle lui rapporte les visions, les douleurs, les angoisses qui se sont emparées d'elle depuis sa visite de Vince. Phrase après phrase, elle dévoile devant le prêtre sa tragédie de mère. Il l'écoute sans l'interrompre. À aucun moment son visage ne trahit l'horreur ni la réprobation. Toujours son sourire bienveillant l'encourage à poursuivre. Enfin, ayant tout dit, elle se tait.

— C'est une grande épreuve qui vous accable, commence-t-il d'une voix douce. Mais ne vous abandonnez pas au désespoir. Le désespoir est peut-être le péché le plus grave parce qu'il est le refus de Dieu. Ne désespérez jamais.

— Si vous saviez à quel point je me fais horreur, sanglote-t-elle en se tordant les mains.

— Catherine, c'est justement dans cette répulsion que vous vous inspirez que vous devez voir le signe de votre dignité, la preuve que vous rejetez cette part de vous qui crie la haine. Votre croix est bien lourde à porter mais vous êtes croyante, et c'est dans de tels moments que se mesure la foi. Votre foi va-t-elle être balayée par cette épreuve, ou s'en trouver fortifiée ? Il est facile de croire au Bon Dieu quand tout va bien, quand il n'est que de dire merci à la vie. Bien sûr, c'est déjà important de nous souvenir que nos joies, et même notre petit confort quotidien, nous sont donnés par Dieu. Mais Dieu veut que nous soyons tellement plus proches de Lui. Et il faut hélas, parfois, ces moments où soudain tout

nous paraît fragile et vulnérable pour comprendre qu'Il reste notre ultime secours.

— Il n'y a que de la laideur dans ce qui m'arrive, mon père ! proteste-t-elle. Ai-je besoin de cela pour penser à Dieu ? Je sais ce que les chrétiens disent de la souffrance qui purifie, qui fait ouvrir les yeux sur la vanité du monde. Mais jamais je ne me sentirais purifiée de vouloir tuer mon fils !

— Bien sûr, Catherine. Le mal est un mystère déjà si difficile à appréhender quand on y réfléchit tranquillement, comment celui qui souffre pourrait-il discerner lucidement les desseins de Dieu ? La souffrance est un mystère lié à la Passion du Christ, aux douleurs de Marie. Comment, nous qui sommes si petits, pourrions-nous prétendre connaître une vie sans souffrance, alors qu'eux, si grands, si parfaits, en ont tant éprouvé ? Mais si nous crions à l'injustice dès qu'il nous arrive un malheur, nous ne nous conduisons pas en croyants sincères. Éviter de faire le mal n'est pas une raison suffisante pour être dispensé de souffrir. Seuls les saints pourraient prétendre à ne pas souffrir, mais, justement, la souffrance se révèle à leurs yeux si différemment qu'ils ne demandent pas qu'elle leur soit épargnée.

— Tout allait si bien, j'étais heureuse…

— Ce qui vous arrive là, Catherine, cette épreuve, c'est comme… comment dire ?… un accident psychique. Une blessure de votre esprit. Tout allait bien, comme vous dites, et voici que tout s'effondre. Dieu exige de vous plus que vous n'auriez souffert d'un simple accident ou d'une maladie corporelle. La souffrance de l'esprit est pire que celle du corps. On ne peut s'en distraire, elle blesse le centre même de l'être. On l'oublie, mais les saints n'ont cherché, je crois, à ne mortifier que leur corps. Même s'ils acceptaient les souffrances de l'esprit quand elles leur advenaient — les deuils, les chagrins, les risques de folie — ils n'ont pas tenté de les provoquer.

— Pourquoi lutter si Dieu veut que je souffre ?

— Je ne dis pas que vous ne devez pas lutter, que vous ne devez pas chercher à ne plus souffrir. Car nous ne savons jamais jusqu'à quel point, pendant combien de temps, Dieu permet que nous souffrions.

— Mais si je deviens folle ?

— Allons ! La folie, n'est-ce pas le naufrage total de l'esprit ? Ce n'est pas votre cas. Par bonheur, la plus grande partie de vous-même reste saine et se révolte contre les volontés de l'autre. C'est une blessure qui guérira. Un douloureux déséquilibre, c'est certain, mais pas la folie, loin de là !

— J'aime tellement Julien ! Je suis sa mère… dit Catherine sans pouvoir retenir ses larmes.

— Si cela peut vous aider à vous sentir moins seule, je peux vous confier que, dans le confessionnal, bien des fidèles m'avouent avec mille peines, pleins d'horreur pour eux-mêmes, nourrir ainsi des pensées de haine envers ceux qui les entourent et qu'ils aiment pourtant de tout leur cœur.

— Vous êtes sûr que le diable n'a rien à voir là-dedans ? implore-t-elle.

— Non, Catherine, voyons ! Et c'est un prêtre qui vous le dit. Le diable avec ses cornes et ses pieds fourchus n'est plus qu'affaire de films et de romans de mauvais goût.

Ne vous exclamez pas : « Comment ! Même les prêtres ne croient plus au diable ! » Le diable, Catherine, est le symbole, l'image que notre civilisation a voulu donner du mal. Le mal, lui, existe, mais en nous. Il n'est pas incarné dans un être, une entité à part. Il est le poids de nos désirs mauvais, de notre orgueil, de nos faiblesses. Notre pente naturelle, en quelque sorte, contre laquelle nous devons lutter à chaque instant. Le mal est le poids du péché, la force qui s'oppose aux liens de l'amour, il est les forces de dissolution, c'est de là d'ailleurs que vient le terme de « diable ».

— Pourtant je l'ai vu !

— Votre vision n'est due qu'aux éléments à l'origine du choc que vous avez reçu : un cimetière, l'inscription « sorcier », la peur que vous a faite ce mauvais plaisant. La figure du diable n'est qu'un élément du décor que des pensées, des conflits refoulés en vous ont trouvé cette occasion pour s'exprimer. Ce dont vous avez besoin, ce n'est pas d'un exorciste, Catherine, c'est d'un psychanalyste. Vous savez, l'homme n'est pas aussi simple qu'on l'imagine. Le couple amour-haine est présent en chacun de nos sentiments. Quand nous aimons quelqu'un, c'est aussi parce que nous acceptons de réprimer en nous la haine que nous pourrions lui porter. Cette haine peut resurgir d'ailleurs dès qu'une déception, une colère, une crise de jalousie, font faiblir l'amour. Ça ne veut pas dire que nous sommes hypocrites quand nous aimons, mais voilà, l'homme est ainsi fait. Vous savez, j'ai beaucoup réfléchi, j'ai beaucoup lu. Faites-moi confiance, c'est un psychanalyste qui pourra vous aider.

— Je ne connais personne…

— Si vous voulez, je peux vous conseiller quelqu'un de sérieux. Allez le consulter. Expliquez-lui votre cas et, si lui ne parvient pas à vous convaincre que tout ce qui vous arrive n'est dû qu'à des causes psychologiques, alors, revenez me voir…

Il se tait. Il a parlé de façon un peu détournée, abstraite, comme à son habitude, mais ce sont les mots qui, il le sait, peuvent toucher Catherine. Elle l'a écouté tel un malade découvrant son sort dans les paroles du médecin.

— Vous avez raison, soupire-t-elle après un silence. Oui, je sens que vous avez raison. Donnez-moi l'adresse de cette personne, j'irai la voir.

L'abbé Delabre sourit. Et de ses gros doigts, il écrit sur un papier l'adresse du D^{r} Louvin.

Chapitre V

La pièce est claire, aérée, agréable, et le soleil s'y déverse par les larges fenêtres. Pourtant ce cabinet semble à Catherine un îlot de mystère dans la ville, bruissant des confidences des patients et du savoir étrange de la psychanalyse. Comme l'abbé Delabre quelques jours auparavant, le D[r] Louvin l'a laissée dérouler le fil de son histoire. Mais si, devant l'abbé, elle a pu parler sans s'interrompre, ici les mots lui ont souvent manqué. Jamais cependant l'homme n'a profité d'un de ses silences pour prendre la parole à son tour, même pour l'encourager d'une question. Seulement, de temps en temps, un simple « oui ?… » ou un geste de la main.

Maintenant il sait tout. Ce qu'elle deviendra repose désormais sur l'expérience, les connaissances de cet homme. S'il dit : « Je regrette, ce n'est pas pour moi », qu'est-ce que cela signifiera ? Quelle autre solution restera-t-il ? Il est assis face à elle derrière son bureau, tranquillement enfoncé dans un fauteuil, calme, un doigt songeur sur les lèvres. Jeune, blond, avec sa chemise bariolée à manches courtes, il ressemble plus à un personnage de feuilleton américain qu'à l'image habituelle du psychanalyste. Il n'a montré aucun étonnement à ce qu'elle a rapporté. C'est à peine s'il a pris quelques notes. Elle sent son regard posé sur elle. Le silence grandissant la gêne, tandis que lui ne semble pas le remarquer. Pour cacher son malaise, elle observe ce qui l'entoure : la bibliothèque très fournie, un tableau vaguement surréaliste, une photographie d'une statue égyptienne… Et là, le long du mur, sous une sorte de peinture indienne, le divan avec quelques coussins. « Si l'on m'avait dit que j'y viendrais un jour », songe-t-elle. Puis elle ne sait plus que penser. Elle se rend compte qu'elle tremble.

La voix de l'homme, douce et attentionnée, rompt le silence :

— Votre mari est-il fidèle ?

Elle croit avoir mal entendu.

— Pardon ?

— Je vous demande, reprend-il, si votre mari vous est fidèle.

Elle ne s'est pas trompée. Après l'histoire dramatique qu'elle vient de lui avouer, c'est tout ce qu'il trouve à lui demander. « Mon Dieu, pense-t-elle, sur qui suis-je tombée ? Il va ne voir en moi qu'une libido insatisfaite et ça expliquera tout. » Elle a envie de partir, tout de suite, sans un mot et en claquant la porte. Mais elle reste clouée sur sa chaise.

— Fidèle ? En voilà une question…

Et, dans le temps même où elle prononce ces mots, elle se sent affreusement niaise de réagir avec si peu de colère.

— Connaissez-vous le mythe de Médée ? fait l'homme comme s'il se désintéressait de sa première question.

— Oui…

— Médée, furieuse de l'infidélité de son époux Jason qu'elle a aidé par ses pouvoirs magiques à conquérir la Toison d'Or, immola les enfants qu'elle avait eus de lui. Elle est en quelque sorte l'image mythique de la mère infanticide.

— Ah ! C'est pour ça que vous me demandiez si mon mari m'est fidèle ! Je vous rassure tout de suite : Daniel ne m'a jamais trompée. Et même si c'était le cas, comment pourrais-je me venger en tuant Julien que j'adore ? Ce serait m'infliger un chagrin bien pire que celui que j'aurais devant une aventure de mon mari.

— Oui, bien sûr, mais tout cela, c'est ce que vous dites, c'est votre raisonnement conscient. Pourtant… Comment vous expliquer ?… Savez-vous ce que les psychanalystes désignent sous le nom d'inconscient ?

— Un peu, comme tout le monde aujourd'hui.

— Ça suffira. L'inconscient, c'est, si vous voulez, une partie de l'esprit qui échappe totalement au contrôle du conscient, d'où son nom. Mais l'inconscient, ce n'est pas n'importe quoi, ça fonctionne selon des lois précises et, en particulier, ça cherche constamment à faire irruption dans la conscience. Ce peut être sous des formes tout à fait normales, comme le rêve par exemple, ou sous des formes anormales, en tout cas plus dérangeantes. Ce sont les symptômes. Des symptômes, il en existe une grande variété. Ça peut être des peurs, des impulsions soudaines, des hallucinations, et même des troubles qu'on croirait seulement physiques, comme les crampes. Et c'est ce qui vous arrive.

— Vous pouvez m'aider alors ? C'est bien d'une maladie mentale que je souffre ?

— Je suis sûr de pouvoir vous aider. Mais je n'aime pas beaucoup ce mot de maladie mentale. Ce dont vous souffrez en ce moment, c'est d'une névrose obsessionnelle. Quelque chose de très classique. Et le traitement psychanalytique est absolument adapté à ce genre, disons, d'affection.

— Que j'aie l'idée de tuer mon fils ne vous choque pas ?

— Non. D'une part, parce que vous n'êtes pas responsable de cette impulsion. C'est votre inconscient qui s'exprime. D'autre part, cette idée n'est pas la véritable idée en cause. Votre pensée « Je veux tuer Julien » est un compromis entre une pensée inconsciente et une censure de votre conscience. Le but du traitement va justement être de trouver quelle pensée ou, plus exactement, quel groupe de pensées, se cache derrière celle-ci. Que masque-t-elle ? C'est également ainsi qu'il faut considérer vos hallucinations : quels souvenirs mettent-elles en scène, qu'est-ce qu'elles veulent vous montrer derrière cette figure de monstre ? Et pareil pour votre douleur au poignet. Quand vous aurez trouvé le sens de tout cela, vos symptômes s'évanouiront d'eux-mêmes.

— Je crains de ne pas bien comprendre. Vous croyez que l'idée derrière tout ça, c'est ma peur d'être trompée par mon mari ?

— Ah ! ah ! Oui et non, peut-être, je n'en sais rien. Ce que je souhaite pour l'instant, c'est que vous cessiez de vous horrifier des pensées qui vous assaillent. En vous parlant d'infidélité conjugale, je voulais vous montrer comment fonctionne l'inconscient. Mais une pensée comme celle-là, même si elle est vraie, ne peut suffire à provoquer vos symptômes. Il faut pour cela qu'elle réveille d'autres pensées inconscientes, refoulées

depuis votre enfance. Ce sont ces pensées-là qu'il s'agit de retrouver par l'analyse. Vous les avez oubliées, refoulées, parce qu'elles vous effraieraient peut-être davantage que l'idée de tuer Julien.

— Quelle pensée plus affreuse pourrais-je avoir ?

— Quand vous vous posez cette question, vous réfléchissez en mère adulte que rien n'épouvanterait plus que de tuer son fils. Mais, dans votre enfance, vous avez refoulé d'autres idées qui vous paraissaient pires au nom de craintes, de hontes qui sembleraient stupides ou dérisoires à l'adulte que vous êtes aujourd'hui. Non seulement vous avez refoulé alors des pensées qui vous offusquaient, mais vous avez également oublié les raisons pour lesquelles elles vous choquaient. Il faut remettre tout ça au grand jour car c'est cela qui s'est réveillé dernièrement à l'occasion de votre visite à Vince et a abouti à la formation de vos obsessions et hallucinations. Ce que vous allez faire ici avec moi, c'est un travail d'association d'idées, qui va rétablir le sens véritable de ces symptômes en reconstituant les chaînes de pensées inconscientes qui ont été sautées. Votre inconscient en quelque sorte a pensé tout seul et ne vous a fait connaître que le résultat final de son raisonnement : c'est l'idée qui vous obsède. Et parce qu'elle surgit isolée, elle vous semble absurde, atroce, incompréhensible.

— J'ai du mal à vous suivre…

— Reprenons, si vous le voulez bien, le thème de l'infidélité conjugale. Peut-être, de façon inconsciente, avez-vous craint que votre mari ne vous trompe. Alors, toujours sans vous en rendre compte, votre inconscient a pensé à Médée qui, dans la même situation, a tué ses enfants. Donc, s'il vous faisait ça, s'il vous trompait, vous tueriez Julien. Mais seul le dernier terme de ce raisonnement est parvenu à votre conscience. Tout le reste est refoulé.

— Vous y tenez mais encore une fois, Daniel ne m'est pas infidèle. Et, même s'il l'était, je ne tuerais certainement pas Julien.

— Peut-être, peut-être. Je vous l'ai dit, ce n'est qu'une hypothèse. Mais si je l'ai formulée, c'est que vous m'y avez quand même amené.

— Comment ça ?

— Par la façon dont vous m'avez raconté le premier surgissement de l'impulsion à tuer votre fils. Pouvez-vous me répéter comment ça s'est passé ?

— J'étais allée chercher Julien à l'école et nous rentrions à la maison. Nous attendions à un feu rouge quand la pensée m'est soudain venue de le pousser sur la chaussée pour qu'il se fasse écraser.

— Voilà le mot important : la chaussée !

— Excusez-moi, fait Catherine ahurie, je dois être complètement idiote, je ne comprends rien.

— Non, vous n'êtes pas idiote. Et c'est justement pour ça que les gens ne comprennent pas l'inconscient quand il parle : parce qu'ils sont trop intelligents. Or, l'inconscient, ça s'amuse. Même si les gens en rient jaune. L'inconscient, ça joue avec les mots. Quand vous avez raconté cet épisode, vous avez toujours employé le mot « chaussée ». Pas route, ni avenue, ni macadam. Et vous m'avez dit également que c'est au moment même où vous

expliquiez à votre fils le proverbe « les cordonniers sont les plus mal chaussés », que l'impulsion à le tuer s'est formée en vous.

— Oui, mais c'était un hasard.

— Non, parce que vous utilisiez justement ce proverbe pour dire à Julien que votre mari ne s'occupait pas assez de votre santé, qu'il vous négligeait. Vous voyez comment, autour de ce simple mot de « chaussée », votre inconscient a pu construire toutes ces pensées : « Mon mari me délaisse. Je suis mal "chaussée". Comme Médée qui a tué ses enfants, j'enverrai le sien sur la chaussée. »

— Ah ! ah ! Je ne m'attendais pas à ça !

Depuis longtemps Catherine n'a pas ri aussi franchement. Elle s'en rend compte avec stupeur.

— Eh ! Allez, riez, ça fait du bien. Et, vous savez, le rire, en psychanalyse, prouve souvent qu'on a trouvé juste. La plaisanterie est un des moyens d'expression de l'inconscient, tous les humoristes savent cela. Avant, les gens qui réfléchissaient sur l'esprit étaient trop sérieux, et il a fallu attendre Freud pour que les blagues soient reconnues comme voies d'accès aux mystères du psychisme. Mais revenons à vous, il y a autre chose qui me pousse dans cette idée de l'infidélité. Je crois que vous avez parlé à votre mari de vos hallucinations, de votre poignet douloureux, mais pas de vos impulsions. C'est bien ça ?

— Je lui ai dit que, dans ces moments-là, c'est moi-même que je voulais tuer.

— D'une certaine manière, à ce propos, vous lui cachez la vérité.

— Oui.

— L'inconscient s'exprime souvent en inversant les choses pour les rendre méconnaissables. Mais il suffit alors de les inverser à nouveau pour retrouver le sens premier. À mon avis, le fait que vous cachiez à votre mari le véritable contenu de vos impulsions signifie exactement l'inverse : l'idée que c'est lui qui vous cacherait quelque chose !

— Présenté comme ça…

— Et puis encore ceci…

Maintenant, il semble à Catherine que l'homme ne peut plus s'arrêter de parler.

— Vous m'avez dit que, en la présence de votre mari, vos impulsions ne venaient jamais vous tourmenter.

— C'est vrai.

— Parce qu'à ce moment-là, il est avec vous, vous n'avez pas à craindre qu'il ne soit avec une autre.

— Vous pensez donc que toute ma folie de ces derniers temps se résume à cela ?

— Non, non, n'allons pas trop vite. Je vous le répète, ce ne sont pour l'instant que des hypothèses. Je veux seulement vous prouver par là que ce n'est pas sur le contenu de vos obsessions que vous devez porter votre attention, mais sur ce qu'il y a derrière. Il faut chercher pourquoi vous en êtes venue à souffrir de ce problème, de ce « complexe de

Médée », pourrait-on dire. Je précise d'ailleurs que votre mari n'est pas en cause. Il vous est certainement très fidèle. Ce n'est pas la réalité des choses qui importe ici, mais la réalité des idées. Car il suffit que vous craigniez l'infidélité de votre mari pour que tout le processus soit mis en mouvement. L'idée suffit, surtout si elle est nourrie par des souvenirs, des conflits remontant à l'enfance. Quant à la cause ultime derrière tout ça, ce seront vos associations à vous, et non les miennes, qui vous y conduiront. La connaissance de votre inconscient n'appartient qu'à vous. Je peux seulement vous aider à l'explorer, vous donner des pistes pour examiner votre passé. Car, voyez-vous, pour former des symptômes, il faut le présent et le passé. Le présent, c'est votre week-end à la campagne. Une tombe, un cimetière, c'est la mort. La mort de qui ? Celle de votre fils est venue vous obséder. Peut-être, malgré toute l'horreur qu'elle vous inspire, la craignez-vous moins que celle d'un autre ?… Le mot « sorcier » écrit sur la tombe, a déjà pu vous évoquer inconsciemment le mythe de Médée la sorcière, la magicienne. Dans quelles conditions avez-vous entendu parler de cette histoire ? Voilà ce qu'il faudra trouver… Avez-vous toujours vos parents ?

— Non, ils sont morts il y a quelques années.

— De quoi ?

— Mon père, d'un cancer du poumon. C'était un gros fumeur. Et ma mère peu après lui, on n'a jamais bien su de quoi. Elle a toujours eu une santé fragile et, à la mort de mon père, elle ne voulait plus lutter.

— Comment étaient-ils ? Ils s'entendaient bien ?

— Avec des hauts et des bas.

— Avez-vous des souvenirs de vos parents qu'il vous semble pouvoir relier à vos problèmes d'aujourd'hui ?

— J'étais petite quand ma mère a fait une dépression. Je m'en souviens bien. On me l'a caché, mais je crois qu'elle a cherché à se tuer.

— Ah ! Cacher… tuer…

— Oui… Et, avec le recul, je pense que la cause en était que mon père lui était infidèle…

— Ah ?

— … Et comme mes parents se disputaient parfois à mon sujet, j'en suis venue vers treize, quatorze ans à ruminer l'idée que si je mourrais, si je me tuais, ils auraient plus de chance de mieux s'entendre, mon père aimerait ma mère comme avant. C'était une idée idiote d'adolescente, qui n'a pas duré, et heureusement je ne suis jamais passée à l'acte.

— Et nous y voilà ! conclut l'homme, triomphant. La mort de l'enfant est le prix à payer pour que la mère se trouve moins « mal chaussée » ! Vous voyez que ce n'était pas une idée aussi absurde ! Allez, restons-en là pour aujourd'hui. Êtes-vous d'accord pour entamer une analyse ?

— J'avoue que ce que vous m'avez dit là, c'était complètement inattendu. Ça me bouleverse mais ça me redonne de l'espoir…

— Tout ira bien, vous verrez.

Ils se mettent d'accord sur la fréquence des séances et leur prix. Quand Catherine prend congé de lui, elle a l'impression qu'elle pourrait rester encore des heures et des heures à parler. Oui, déjà elle le sent, ce D[r] Louvin a deviné en elle des choses qu'elle ne soupçonnait pas, et une envie irrésistible de se confier, d'explorer son passé avec lui s'empare d'elle. Il lui semble qu'au terme de cette analyse, elle sera non seulement guérie, mais encore mieux qu'auparavant.

Au moment de partir, elle lui demande encore :

— Excusez-moi, je voudrais savoir… Êtes-vous sûr que je ne suis pas dangereuse pour mon fils, qu'il ne risque rien avec moi ?

— N'ayez pas peur. Les obsessionnels peuvent avoir des impulsions terribles, ils ont aussi en eux la force de ne pas céder. Soyez tranquille, pensez que tout va se résoudre en parlant ici, avec moi.

Chapitre VI

Ayant quitté le cabinet du Dr Louvin, Catherine flâne dans les magasins pour attendre la sortie de l'école. Elle s'achète des vêtements et des cadeaux sans nécessité, dans l'unique but de concrétiser le soulagement qu'elle éprouve. Ainsi cette folie sur le point de gâcher sa vie de mère, d'épouse, ne va peut-être durer que quelques mois ! Est-ce possible ? De toutes ses forces, elle veut y croire. Par la seule magie des mots, ne vient-elle pas de passer de la nuit à l'espoir ?

Quand vient l'heure, elle se rend devant la grille de l'école. Les enfants sortent en rang. Dès la cour, Julien lui adresse un grand signe auquel elle répond. Elle rit. Elle est heureuse, les nuages appartiendront bientôt au passé. Elle fait encore quelques courses avec Julien qui, fier de sa force, l'aide à porter des paquets. Ils mangent des glaces, assis devant le casino sur ces chaises blanches qui sont l'âme de Vichy.

Puis ils rentrent. Julien monte dans sa chambre terminer ses devoirs. Catherine commence à préparer le repas pour eux deux seuls. Daniel a prévenu, il travaillera jusque très tard dans la nuit. Elle trouve du bonheur dans le moindre de ses gestes, la plus banale de ses occupations. Elle se sent comme un exilé de retour au pays, qui pleure de joie devant des objets insignifiants simplement parce qu'il n'espérait plus les revoir. Maintenant, elle en a la certitude, sa folie s'expliquera par son enfance, son inconscient, puis s'évanouira pour ne plus rester qu'un mauvais souvenir. Heureusement qu'elle n'a pas gardé tout ce poids pour elle ! Heureusement qu'elle s'est confiée à Daniel, qu'il l'a écoutée, qu'il ne l'a pas dissuadée, lui pourtant si peu croyant, d'en parler à l'abbé Delabre ! Heureusement que ce bon prêtre a pu lui conseiller le Dr Louvin ! Sinon, que se serait-il passé ? Serait-elle devenue totalement folle ? Se serait-elle tuée pour ne pas nuire à Julien, ou simplement parce qu'elle se serait prise elle-même en horreur ? Devant cette paix retrouvée, Catherine remercie le ciel. Et prie, la main sur sa poitrine pour sentir la petite croix d'or. Elle prie pour elle-même et pour ceux qui, dans des circonstances semblables, n'ont pas la même chance. La chance d'être entouré, de pouvoir se soigner… « Les malheurs nous donnent la mesure de notre bonheur », se dit-elle, sûre que la banalité de cette pensée ne lui ôte aucune part de sa vérité.

À dix heures, elle éteint la lumière de sa chambre et se pelotonne dans son lit. Julien dort déjà, elle s'en est assurée en allant le border, ce qu'elle a fait sans appréhension, confiante. Et effectivement, rien ne s'est produit, ni à ce moment-là, ni de toute la soirée avec lui. Ni impulsion meurtrière, ni hallucination.

Elle pense au Dr Louvin, stupéfaite que ses seules explications aient suffi à relier entre eux des moments isolés de sa vie, et à dissiper ainsi son angoisse, sa folie. Elle se rappelle un roman où une guérison presque semblable s'est produite dès le premier entretien avec un psychanalyste. Que c'est étrange ! songe-t-elle. En écoutant le docteur parler de Médée, de chaussée, d'infidélité, elle s'était demandé si tout cela était bien

sérieux. Mais ses doutes ne l'avaient pas empêché d'éprouver dans le même temps la sensation d'un nœud délié en elle, comme une articulation soudain remise en place. Un sursaut de l'esprit, un peu comme lorsqu'on trouve brusquement la solution d'une énigme. Et maintenant, elle doit le reconnaître, ce n'avait pas été qu'une impression. Ces propos d'apparence absurde, tirés par les cheveux, font leur effet. Ils ont touché juste. Elle va déjà mieux.

Elle passe la main sur l'oreiller vide de son mari. Où est-il ? Dans les bras d'une autre ? se demande-t-elle, et cette idée la fait sourire de bon cœur. Même si Daniel la trompait, payer d'une jalousie l'effacement de sa folie serait un prix bien léger.

Elle se sent si bien qu'elle s'endort sans s'en rendre compte.

***

Elle dort à poings fermés quand une sensation de fraîcheur vient la tirer de ses rêves. Dans son demi-sommeil, elle comprend que la couverture a glissé et que ses épaules sont découvertes. Machinalement elle la remonte puis se rendort.

La même impression de froid la réveille de nouveau. Pour la deuxième fois, elle remonte la couverture. Mais elle ne se rendort pas. Sans pouvoir s'expliquer pourquoi, elle se sent inquiète. Il y a quelque chose d'anormal. Soudain la couverture et le drap, tout seuls, lui descendent sur les reins ! Et, dans son sillage, ce glissement déchaîne au long du dos de Catherine une onde de terreur.

Pourquoi, dans certains moments, en une défense ultime et dérisoire, s'efforce-t-on d'agir à l'encontre de toute évidence, comme si l'on n'avait rien perçu, comme si l'on n'avait rien compris ? Catherine, les nerfs pourtant déjà à vif, le cœur pourtant déjà empli d'effroi, remonte pour la troisième fois la couverture d'un geste sec. Rien ne se passe… pendant un temps. Puis de nouveau, doucement, toute seule, la couverture glisse.

D'un bond, elle s'assied et allume la lampe de chevet.

Il est là, à ses pieds, au bout du lit, la main pinçant encore la couverture.

Il lui sourit de ses ignobles dents jaunâtres.

Les poumons de Catherine se dilatent soudain, comme étirés par des ressorts. L'air s'y engouffre avec un son rauque. L'inverse d'un cri. Et si faible, si faible… Le monstre lâche la couverture, pose son coude sur le lit, et vient lentement appuyer sur son poing sa tête terrifiante.

Alors il prend une expression gentiment boudeuse qui rend encore plus repoussants les traits de son visage. D'un doigt boudiné à l'ongle long, sale, il désigne la chambre de Julien et chuchote doucement : « Tue-le. Tue-le. Dis, s'il te plaît… » et il retourne son index vers sa poitrine… « Fais-le pour moi… »

Catherine hurle comme si la violence de son cri pouvait effacer l'apparition. Elle se couvre le visage de son drap, repliant sur elle ses genoux, les poings sur les yeux, refusant d'en voir plus. Son corps entier est pris de tremblements frénétiques. Elle demeure ainsi pendant un temps qui lui paraît infini, tendue à se rompre dans l'attente apeurée de

quelque chose, n'importe quoi, une autre parole, un contact, sûre que, si cette chose se produit, elle sombrera dans la crise de nerfs. Du fond de son épouvante, elle implore le ciel que tout s'arrête là.

Rien ne se passe, elle rassemble son courage pour baisser le drap et regarder. Rien, il n'y a plus rien. Il n'est plus là.

Son corps retombe comme une masse sur le lit. Sa tête roule dans les oreillers, la bouche ouverte cherchant l'air… « Mon Dieu, prie-t-elle à voix haute, ne me laissez pas devenir folle ! Pour moi, pour Julien ! Par pitié, guérissez-moi, ne me laissez pas devenir folle ! Si c'est le diable, chassez-le, je vous en supplie !… » Soudain, elle se tait. N'a-t-elle pas entendu un bruit ? Elle essuie de son drap la sueur mêlée de larmes qui l'aveugle… Non, elle ne s'est pas trompée… Là-bas, derrière la porte, des pas. Dans le couloir… ça marche !… Elle tente en vain de se lever, le regard fixe, les yeux démesurés… Ses dents claquent… Les pas approchent… Elle n'est plus que terreur… « Non !… Mon Dieu… Non ! Aidez-moi !… Non… »

Au sautillement presque imperceptible de la poignée, Catherine comprend qu'une main s'est posée dessus. Elle veut crier, mais seule une plainte lasse, un gémissement pitoyable, franchit ses lèvres. Déjà la clenche s'incline, elle décrit un petit arc de cercle, s'immobilise. Et lentement la porte commence à s'ouvrir. Lentement, comme si la créature derrière jouait avec sa peur, elle s'ouvre sur le noir… Le noir où vient bientôt se dessiner une tête.

C'est trop pour Catherine. L'épreuve est au-dessus de ses forces. Elle ne veut plus, ne peut plus le voir. Elle enfouit son visage sous le drap et pleure, gémit.

Alors s'élève une voix angoissée :

— Mais enfin, 'man ! Qu'est-ce que t'as ?

Hébétée, perdue, tel un rêveur en pleine chute soudain réveillé, Catherine repousse le drap.

Julien se tient là, hésitant, effrayé, devant la porte qu'il a refermée.

Elle voudrait courir vers lui, mais elle sait que ses jambes ne la porteront pas. Comme le désespoir devant l'espoir, elle lui tend les bras.

— Viens, Julien ! Oh ! Viens !…

Il court se blottir dans sa mère.

— Qu'est-ce que t'as, 'man ? T'as crié, t'es toute trempée !

— Oui, oui, ce n'est rien, maman a fait un cauchemar. Ce n'est rien, Julien, ça va aller mieux… Rien qu'un vilain cauchemar…

— Comme moi des fois ?

— Oui, tu sais, ça arrive à tout le monde, pas seulement aux enfants.

— C'était quoi, ton cauchemar ?

— Oh ! soupire-t-elle en frémissant au souvenir de la créature, maman ne sait plus. On voulait me faire du mal, c'est tout.

— Moi aussi, c'est pareil. Des fois je me réveille en ayant peur mais je me souviens

pas toujours de quoi. C'est peut-être parce que papa n'est pas là. Tu t'es sentie toute seule.

Naïvement, il essaye de consoler sa mère.

— Ce n'est rien, Julien, je t'assure. Serre-moi seulement bien fort, aussi fort que je t'aime, aussi fort que…

Sa voix s'est coupée net.

Bouche bée, elle regarde maintenant le haut de l'armoire où, assis, balançant ses jambes comme un enfant sur une chaise trop haute, le monstre est là, qui l'observe en riant.

Convulsivement, pour empêcher Julien de le voir, elle lui maintient la tête dans son épaule. Le gnome, du haut de son armoire, lui adresse signes et clins d'œil comme un ami surpris et ravi. Puis il désigne Julien, se passe le doigt sous la gorge en un geste évocateur, et joint les mains avec une mimique suppliante.

Malgré elle, Catherine laisse échapper un gémissement. Elle serre Julien à lui faire mal pour qu'il ne se retourne pas, pour qu'il ne le voie pas… Mais l'enfant comprend qu'il se passe quelque chose d'anormal. Il se dégage et se tourne vers l'armoire, là où il voit sa mère fixer un point d'un regard exorbité. Il n'y a rien d'autre à voir que l'armoire.

— 'Man ! crie-t-il en la secouant. Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que t'as vu ? Y'a rien du tout !

Ahurie, Catherine regarde son fils sans comprendre. Elle, elle le voit toujours, hideux, narquois, assis sur l'armoire. Soudain, il disparaît comme un reflet sur une bulle crevée. Le haut de l'armoire reste vide.

Toute force la quitte. Elle retombe dans ses oreillers. Julien lui caresse le visage, lui secoue les épaules, ne sachant plus quoi faire pour l'aider. Mais bientôt lui-même tressaille et se jette contre sa mère. Un grand fracas fait trembler la maison, un pas lourd emplit le couloir. La porte s'ouvre à toute volée. Catherine pousse un cri.

— Papa ! lance Julien.

Catherine, elle, ne peut dire un mot. Au moment où la porte s'est ouverte, s'attendant à voir surgir la pire des horreurs, elle s'est évanouie.

Chapitre VII

Dans le cabinet silencieux, Catherine perçoit derrière elle la respiration du D[r] Louvin. Allongée, elle laisse son regard errer sur le plafond comme sur l'écran vide d'un cinéma. Elle a raconté dans les détails sa nuit d'épouvante. « C'est à lui de parler maintenant », pense-t-elle. À lui d'expliquer cette horreur. À lui de lui rendre l'espoir, s'il le peut, comme lors de leur premier entretien. Un espoir balayé en une nuit. Il lui a déjà fallu du courage pour y croire encore et revenir s'étendre sur le divan. Sans l'insistance de Daniel, peut-être ne serait-elle jamais revenue.

La respiration régulière de l'homme la déroute. « Ça n'a pas l'air de l'inquiéter plus que ça, se dit-elle. Est-ce qu'il s'en fiche ? » Elle cherche à deviner ce qu'il pense d'elle, à se représenter l'image qu'il a d'elle, assis comme il l'est dans le fauteuil : son corps pris de frissons, ses doigts enserrant son mouchoir, les sanglots stupides qu'elle ne peut retenir. La voix du docteur la fait sursauter :

— Pouvez-vous me décrire le plus précisément possible le monstre qui vous est apparu cette nuit ?

— Si vous voulez… Je l'ai vu au pied de mon lit. C'était un gnome affreux à regarder. Un gros corps, un cou mince, un visage bouffi, des yeux rouges, un front ridé, rugueux et crispé. Quelle horreur !

— Continuez, je vous prie.

— … Des narines larges, un nez épaté, des lèvres épaisses, proéminentes, presque pas de menton. Des oreilles effilées pareilles à celles d'un chat, trouées comme une dentelle… Quelques touffes de cheveux, hérissés en broussaille, un crâne pointu… Chaque fois je l'ai vu de face, mais il se tenait comme s'il était bossu.

Derrière Catherine, le docteur garde le silence, mais elle entend sa plume griffer son bloc-notes avec frénésie.

— Pouvez-vous m'excuser une minute ? fait-il soudain.

— Bien sûr…

Il se lève, traverse le cabinet et se rend dans une pièce voisine. Il revient au bout de quelques minutes, un gros livre sous le bras, et se rassied dans son fauteuil.

— Voilà. Dites-moi, madame Wilfart, Raoul Glaber, ce nom vous dit quelque chose ?

— Rien du tout. Pourquoi ?

— Vous allez comprendre. D'abord, laissez-moi vous relire votre description du monstre, comme vous dites, qui vous est apparu cette nuit. Écoutez bien.

En soulignant chaque terme, chaque expression particulière, tel un professeur lisant une dictée, il répète mot pour mot les paroles de Catherine.

— C'est bien ce que vous m'avez dit, n'est-ce pas ?

— Oui…

— Bon, maintenant, écoutez ceci : « Je l'ai vu surgir au pied de mon lit ; une espèce de petit homme horrible à voir, semble-t-il de médiocre stature, avec un cou grêle, un visage émacié, des yeux très noirs, le front rugueux et crispé, les narines pincées, la bouche proéminente, les lèvres épaisses, le menton fuyant et étroit, une barbe de bouc, les oreilles pointues et effilées, le crâne en pointe, la poitrine enflée, une bosse sur le dos… » Cela vous rappelle quelque chose ?

— Mais… c'est la description d'une créature comme celle que j'ai vue.

— Ce que je vous ai lu est extrait d'un livre de l'historien Georges Duby, *Le Moyen Âge*, tome I, page 74, pour être exact. Plus précisément, c'est une citation par Duby du texte d'un moine clunisien du XI^e^ siècle, Raoul Glaber. Ce moine a résidé entre autres endroits à Auxerre, et il est célèbre pour avoir écrit des *Histoires* qui sont une source infiniment précieuse pour l'étude du XI^e^ siècle et de l'an mil. Il est connu également pour avoir rencontré le diable — c'était relativement fréquent à l'époque, dans l'air du temps —, et c'est le récit qu'il a fait de cette rencontre que je viens de vous lire.

— Je ne comprends pas. Enfin, je comprends mais qu'est-ce que ça veut dire ?

— Vous, qu'en concluez-vous ?

— Ce moine a eu des hallucinations comme les miennes. Non, je suis possédée du même diable que lui, c'est ça ?

— Pour ma part, je n'irai ni aussi loin ni aussi vite. Ce que je veux vous faire remarquer, c'est la similitude entre vos deux descriptions. Vos diables ne sont pas rigoureusement pareils. Celui de Glaber était maigre, le vôtre corpulent. Le sien avait des yeux noirs, le vôtre des rouges. Puis, ici et là, quand même beaucoup de traits semblables. Mais ce qui me paraît curieux, c'est la manière absolument identique avec laquelle ce moine et vous-même décrivez votre personnage. Vous commencez de la même façon : « Je l'ai vu… — "Surgir", ajoute Glaber —… au pied de mon lit ». Vous : « C'était un gnome affreux à regarder ». Lui : « une espèce de petit homme horrible à voir ». Vous : « un gros corps ». Lui : « semble-t-il de stature médiocre ». Puis on passe au cou. Vous : « un cou mince ». Glaber : « un cou grêle ». Ensuite, l'un et l'autre, vous décrivez le visage, puis les yeux, puis le front que tous deux vous qualifiez de « rugueux et crispé ». C'est quand même étonnant, non ? Est-ce la peine de continuer ? Vous avez compris où je voulais en venir : la description du diable qui vous est apparu et que vous venez de me faire se développe en suivant un ordre point par point parallèle à celui observé par un moine il y a neuf siècles pour décrire sa propre vision. Parfois l'adjectif ou la formulation diffèrent, mais l'ordre des parties du corps reste le même d'un bout à l'autre. Très souvent vos expressions sont identiques, tellement souvent que cela élimine la possibilité d'un hasard : le front « rugueux et crispé », les lèvres « proéminentes », « épaisses », les oreilles « effilées »…

— Alors ?

— Alors ? Eh bien, pour moi cela signifie ceci : si vous aviez voulu raconter une apparition du diable en vous inspirant du texte de Glaber, en en changeant juste un peu les termes pour que votre source ne soit pas trop facilement identifiable… eh bien, vous ne vous y seriez pas prise autrement !

Catherine se sent soulevée par un sentiment d'indignation. Elle s'assied sur le divan et couvre l'homme d'un regard qui lance des éclairs.

— Dites plutôt que vous me prenez pour une menteuse ! Que j'ai inventé tout ça pour me rendre intéressante !

— Allons, allons, fait le docteur sans paraître troublé par la colère de sa patiente, je n'ai pas dit ça. Et pour une bonne raison : je ne le pense pas. Mais veuillez rester étendue sur le divan, je vous prie. Ne pas pouvoir observer son analyste fait partie des conditions d'efficacité du traitement.

De mauvais gré, Catherine se rallonge et ramène son regard sur le plafond.

— Je me suis mal fait comprendre, poursuit-il. En aucun cas je ne vous soupçonne d'avoir plagié Glaber pour faire croire que vous aviez vu un diable. Tout simplement parce que cela aurait été inutilement compliqué. N'importe qui a assez d'imagination pour inventer une image du diable qui lui soit propre. Pas besoin pour ça des moines du XI^{e} siècle. Par ailleurs — et je dis cela pour vous rassurer — si l'on voulait s'attarder à l'hypothèse complètement improbable que Glaber et vous, vous ayez vu la même créature, pour quelle raison votre description aurait-elle suivi l'ordre, la syntaxe, le vocabulaire, de celle du moine ? Non, il doit exister une autre explication… Vous m'avez dit avoir fait des études d'histoire, n'est-ce pas ?

— J'ai une maîtrise d'histoire, je l'ai passée à Paris.

— Et vous connaissez Duby.

— Bien sûr.

— Avez-vous lu ce livre dont nous parlons ? Le titre complet du premier tome, dans l'édition Skira Flammarion, est *Adolescence de la Chrétienté occidentale*.

— J'avais emprunté tout *Le Moyen Âge* à la bibliothèque de la fac. J'étais étudiante. Il y a si longtemps que je l'ai lu, je ne m'en souviens plus.

— Vous savez, une des hypothèses de la psychanalyse est que tout ce qui a été perçu, enregistré par le cerveau, ne s'efface jamais. Même les choses les plus anodines, les détails les plus insignifiants. Bien entendu, ces souvenirs ne demeurent pas dans le champ de la conscience, qui serait vite surchargée, mais, quelque part, il en reste des traces qui, à telle ou telle occasion, peuvent être utilisées par l'inconscient pour produire des rêves ou des symptômes.

— Selon vous, j'ai lu ce texte il y a plusieurs années, je l'ai oublié mais c'est resté dans mon inconscient et ça s'exprime maintenant dans mes hallucinations.

— Exactement. C'est revenu un peu déformé, tantôt pareil, tantôt sous une forme inversée, pour ce qui concerne les détails de votre vision. Mais votre inconscient a gardé de façon extraordinaire le souvenir du texte de Glaber, et notamment de l'ordre et des expressions de sa description. Vous êtes croyante, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et déjà, lors de vos études, vous l'étiez ?

— Depuis mon enfance, je n'ai jamais cessé de l'être.

— Donc, lorsque vous avez lu le livre de Duby, cette description du diable avait de bonnes raisons de vous frapper. Il faut d'ailleurs reconnaître qu'elle est impressionnante, d'autant qu'elle vient d'un moine cultivé, d'un érudit de son temps, et non d'un rustre superstitieux. De plus, il affirme avoir rencontré son diable à trois reprises. Bon, c'est assez pour aujourd'hui. Nous reparlerons de tout ça la prochaine fois.

Catherine se lève, frustrée sans oser l'exprimer qu'eu égard au caractère exceptionnel de son cas le D^r^ Louvin ne lui accorde pas une séance plus longue que prévue.

— Vous voyez, dit-il en la raccompagnant à la porte d'entrée, ce dont nous avons parlé aujourd'hui prouve encore, si c'était nécessaire, que vos visions ne sont que des productions de votre inconscient. Soyez tranquille, votre analyse démarre bien.

Toutefois, en introduisant le client suivant, il continue à penser pour lui-même : « C'est curieux, ces hallucinations qui prennent le pas sur les impulsions. Je n'aime pas ça. Il ne faudrait pas négliger la possibilité de quelque chose de plus grave. »

Maintenant dans les rues, Catherine réfléchit à sa séance. Le rapprochement établi par le D^r^ Louvin entre ses visions et celles du moine Glaber la laisse abasourdie. En hâte, elle se dirige vers le parc des Sources. Elle veut prendre un peu de répit, remettre de l'ordre dans ses idées. Elle se cherche un banc à l'écart des curistes dont les conversations futiles l'agacent. Des enfants jouent. Elle les regarde avec attendrissement. « Comment ai-je pu, se dit-elle, vouloir tuer l'un d'eux ? Le mien ! »

« Tenir, tenir, je dois tenir », se répète-t-elle. Le temps que l'analyse produise ses effets. Les vagues folles, haineuses, de son inconscient, ne l'engloutiront pas. Louvin l'aidera, elle lui fait confiance. Elle est stupéfaite de son intelligence. Repérer un texte du Moyen Âge sous les paroles d'un patient ! Quelle culture ! Et qui d'autre, devant une telle coïncidence, ne l'aurait pas aussitôt accusée de mensonge et de mystification ?

Elle est fascinée autant par les mécanismes insoupçonnés de son esprit que par les qualités de son psychanalyste. Il faut le reconnaître, elle s'est la veille trop vite crue guérie. Elle doit se faire à l'idée de guérir progressivement, séance après séance.

Par-dessus les arbres, son regard effleure une croix lointaine au sommet d'un clocher. Elle se recueille. C'est du ciel que, à travers ceux qui l'entourent, lui viendra l'aide. « Seigneur, murmure-t-elle, ne jouez pas avec moi. Ne me faites pas perdre demain l'espoir que vous me donnez aujourd'hui. Mon Dieu, guérissez-moi. Si vous me donnez l'épreuve, donnez-moi la force de la surmonter. Moi seule, je ne peux rien, rien du tout. Un tel fardeau, c'est trop lourd. »

Apaisée, elle doit se faire violence pour quitter le parc. Se promenant par des rues tranquilles, elle se surprend à sourire à son reflet dans les vitrines. Des magasins, des vêtements, des produits de beauté, la vie normale… Une librairie. Depuis toujours, elle adore les librairies, leur ambiance feutrée, leur qualité particulière de silence, un silence sensuel comme le contact du papier. Si elle achète volontiers des romans, elle regrette de ne plus avoir la motivation de lire des ouvrages plus difficiles, des essais. Même en histoire, elle se contente trop souvent de biographies. Elle se reproche d'être devenue paresseuse. Elle entre.

Dans le rayon « Philosophie et Religion », son œil est attiré par des titres traitant du diable. Craignant d'ouvrir la porte à de nouvelles angoisses, elle ne s'attarde pas. Elle feuillette distraitement une nouveauté sur une table : *Le Mal chez Bernanos et Dostoïevski*. De Dostoïevski, elle a lu deux ou trois romans qu'elle a beaucoup aimés. Rien de Bernanos. Elle devrait, elle le sait. On lui a dit que ce n'était pas très gai, même si un de ses livres s'appelle *La Joie*. Alors, de toute façon, ce sera pour plus tard, car c'est de lectures divertissantes qu'elle a besoin. Et puis, pour réfléchir sur le mal, elle n'a pas à se plonger dans des livres, il lui suffit de s'observer elle-même…

Elle cherche le rayon « Histoire ». Il est là, dans l'édition que lui a montrée le D^r^ Louvin, plus luxueuse que celle qu'elle a consultée à l'université. Trois tomes en un superbe coffret. Elle en caresse le dos lustré. Délicatement, comme un médecin tire au jour un nouveau-né, elle sort du coffret le premier tome. *980-1140 : Adolescence de la Chrétienté occidentale*. Elle reconnaît sur la couverture la belle main du Christ de Vézelay, tendue pour le pardon et le secours. Elle l'ouvre à la page qui l'intéresse, la page soixante-quatorze. Le nom de Raoul Glaber lui saute aux yeux :

« *À trois reprises Raoul Glaber a vu le diable, l'être hideux dont la tête s'environne d'une gerbe de flammes hirsutes, celui que décrivent la Psychomachie et l'Apocalypse. Au monastère de Saint-Léger, dans la pénombre de l'aube, il le vit surgir à ses côtés tandis qu'il priait dans la solitude de sa cellule. "C'était une créature comme un porc, écrit-il, au poil court et noirci, qui se tenait debout et tirait à lui le bas de ma bure, cherchant à me distraire de ma prière. Sa bouche laissait poindre des dents pointues et son groin retroussé envoyait une haleine dont l'odeur me leva le cœur. Aux cornes qui ornaient son front, je le reconnus. Aussi, loin d'abandonner ma prière, je cherchai malgré ma frayeur à en redoubler la ferveur. Au terme du second Pater Noster, il disparut grognant de rage."* »

Catherine relève les yeux, regardant sans les voir les dos bariolés des livres devant elle. Elle ne comprend pas. Que se passe-t-il ? Elle relit le paragraphe. Aucun doute, elle ne s'est pas trompée. Elle vérifie le numéro de page, la couverture. Pas d'erreur, c'est bien le livre de Louvin. Alors ?… Qu'est-ce qu'il lui a raconté ? Ce texte du moine n'a rien à voir, absolument rien, avec la créature qui lui est apparue. Son diable n'a pas surgi au pied de son lit, il n'a pas d'oreilles effilées, de cheveux hérissés en broussailles… Rien de commun avec la description qu'elle a faite. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Elle se sent soudain bizarre. Les livres tournent devant elle en un tourbillon de couleurs et de lettres. Son poignet commence à fléchir vers son avant-bras, mais c'est à peine si elle y prête attention. Ses oreilles bourdonnent. En quelques secondes, un brouillard tombe sur son esprit, l'engourdissant et la livrant à des pensées qui s'enchaînent seules comme si elles venaient d'ailleurs : « Alors, tu vois bien, il t'a menti. Ton cher D^r^ Louvin t'a menti. Tu parles d'un sauveur ! Il te raconte n'importe quoi. Il ne veut pas t'aider. Il te veut du mal. Il veut que tu deviennes folle, c'est ça la vérité. Il ne veut pas te guérir, il fait semblant. Ne te laisse pas faire… Tue-le ! Tue-le ! Montre-lui à qui il a affaire !… »

Elle ferme sèchement le livre, le pose sur la table sans le remettre dans son coffret et se dirige vers la sortie. Son crâne ne résonne plus que de ces seuls mots : « Tue-le… tue-le… » Plus rien en elle, ni crainte, ni logique, ni conscience, ne se révolte à cette idée.

« Tue-le… Tue-le… » Elle doit obéir. Oui, elle va le tuer…

Le libraire lui demande si elle a trouvé ce qu'elle cherche. Elle ne l'entend pas. Elle ne s'appartient plus, et ce qui n'est pas Sa volonté ne peut plus la toucher. Maintenant, et jusqu'à ce qu'Il la rende à elle-même, elle fera ce qu'Il voudra. Sa volonté. Elle ignore que, quand Il le veut, comme Il le veut, Il s'empare de votre cerveau, de vos yeux, de vos oreilles. Il vous empêche de voir, d'entendre, ce qui est là pourtant devant vous. À la place, Il met ce qu'Il veut. Ainsi, vous croyez lire un texte mais c'est un autre que vous lisez sans vous en rendre compte, seulement celui qu'Il veut que vous lisiez. Il s'empare de vos sens comme de votre volonté…

Elle marche, le cerveau vide, tout son être tendu par l'unique volonté de Lui obéir. Il lui dira au fur et à mesure ce qu'elle doit faire. Et elle le fera, comme un docile automate. D'abord, il lui faut se procurer une voiture. Quand on a de l'argent, quoi de plus facile dans une ville ? Elle va en louer une. N'importe où, sans donner son nom. Si on lui demande une pièce d'identité, elle ira ailleurs. Elle retire de l'argent à un distributeur pour ne pas avoir à laisser de chèque. Avec un comportement aussi adapté, qui devinerait la vérité ? Elle entre dans la première agence de location sur son chemin. Juste un peu d'attente, deux personnes avant elle. Qu'importe, elle n'est pas pressée, puisque Lui ne l'est pas. Elle s'assied tranquillement, satisfaite de voir que les clients remplissent eux-mêmes les formulaires. C'est parfait. Quand vient son tour, elle demande à louer une Corsa, juste pour la fin de l'après-midi. Sur le formulaire, elle s'invente le nom d'Annie Verdier et écrit un faux numéro de permis. Elle paye en liquide et passe dans le garage jouxtant le bureau. On lui remet la voiture. Elle part. Enfantin.

Aussitôt elle se rend sur le boulevard où se trouve le cabinet du D^r^ Louvin et se gare de façon à pouvoir surveiller l'immeuble. Les fenêtres du docteur, au quatrième étage, lancent des reflets de ciel et de nuages. Elle coupe le contact. Et attend.

Quatre heures et quart. Quatre heures et demie. Cinq heures… Le regard fixé sur la porte de l'immeuble, Catherine demeure figée comme une statue. Pas une seule fois elle ne jette un coup d'œil à sa montre. Le temps n'existe plus pour elle. Cinq heures et demie. Six heures. Toujours l'attente, les mains sur le volant. Aucun sentiment, aucune pensée. Sauf celle qui, lancinante, tourne en son cerveau : « Tue-le… Tue-le… »

Six heures vingt. Le D^r^ Louvin sort. Elle met ses lunettes de soleil et démarre, le suivant à distance. Il va d'un pas rapide. Sa veste claire lui donne une silhouette élégante. Il semble pressé, cela tombe bien. De rue en rue, Catherine s'approche de lui. Une vingtaine de mètres les séparent quand il s'arrête à un passage pour piétons. Telle une conductrice courtoise, Catherine freine doucement afin de lui laisser le temps de traverser. Une main sur la bouche lui cache le bas de son visage. Avec un sourire et un geste de remerciement, le docteur s'engage… En une fraction de seconde, Catherine embraye, enfonce l'accélérateur. La voiture se rue en avant… C'est par un bond désespéré qu'il parvient à l'éviter. L'aile gauche lui frôle une jambe. Catherine entend le petit cri nerveux qui lui échappe, et qui ne devient un vrai cri, de peur et de douleur, que dans un deuxième temps, quand le rétroviseur lui percute la hanche et l'envoie cogner contre les voitures en stationnement. « Ah ! Saloperie ! » rage Catherine, poursuivant sa route à toute allure. Les cris et les appels des passants lui parviennent lointains, comme filtrés. Elle devine dans son rétroviseur l'attroupement autour du piéton malmené. Ça lui est égal, elle est hors

d'atteinte.

Hormis la colère, elle n'éprouve aucune émotion. « Idiote, répète-t-elle entre ses dents. Tu aurais pu le crever, l'écrabouiller, ce grand con, et tu l'as loupé… » Elle roule encore pour s'assurer qu'on ne la suit pas, puis se gare dans une rue déserte. Elle coupe le contact. Du temps s'écoule, qu'elle ne mesure pas. Alors, peu à peu, seulement peu à peu, ses esprits lui reviennent.

Elle regarde autour d'elle, incrédule. Que fait-elle dans cette rue ? Dans cette voiture ? « Sept heures moins le quart ! s'exclame-t-elle. Julien ! Il va trouver la porte fermée ! Mais qu'est-ce qui m'est arrivé ? » Elle ne trouve un début d'apaisement qu'au souvenir qu'une fois déjà, à l'occasion d'un retard imprévu, Julien l'a attendue chez une voisine. « Qu'est-ce que j'ai fait pendant tout ce temps ! » se répète-t-elle au bord des larmes. Affolée, elle essaye de reconstituer son après-midi. La dernière chose dont elle se rappelle est d'être entrée dans une librairie. Elle se voit encore, feuilletant des livres. Lesquels ? Elle ne sait plus. Elle a quitté le D^r^ Louvin vers trois heures. Elle s'est assise au parc des Sources, pas plus d'une vingtaine de minutes, puis elle s'est promenée. Il devait donc être quatre heures moins le quart au plus tard quand elle est entrée dans la librairie. Et après ?… Le trou noir. Le trou noir ! Elle a beau forcer sa mémoire, chaque fois elle bute devant le même mur. Un papier dépasse de la boîte à gant. Elle s'en saisit. C'est le double d'un formulaire de location de voiture, pour une Corsa prise le jour même à 16 heures. Le nom d'Annie Verdier qui y figure ne lui dit rien mais elle reconnaît son écriture. « Pour quoi faire ? s'exclame-t-elle. Bon sang, pourquoi ai-je loué cette voiture ? » Dans l'entête du formulaire, sous le nom de l'agence est indiquée l'heure de fermeture : 19 heures. Il lui reste dix minutes pour rapporter la voiture. Il lui faut prendre une décision. De toute façon, rendre la voiture la rapprochera de son domicile. Elle démarre… Trois heures sans un souvenir ! Trois heures ! Elle essaye de réfléchir à ce qu'elle dira à l'agence : « Vous ai-je dit pourquoi je voulais cette voiture ? Est-ce que je vous ai paru normale ? » Non, surtout pas. Mieux vaut se taire. Elle verra bien si eux lui parlent de quelque chose. Si elle n'a rien fait de mal, c'est inutile de provoquer des soupçons. Et dans le cas contraire, ce n'est pas une agence de location de voitures que cela regarde.

Il est sept heures moins cinq quand elle entre dans le garage de l'agence. Elle se rend au bureau. L'employé range des documents, prêt à partir.

— Voilà, je rapporte la voiture, dit-elle de l'air le plus détaché qu'il lui est possible en tendant le formulaire, et elle le lâche sur le bureau pour que l'homme ne remarque pas son tremblement. Elle l'observe avec attention, cherchant à discerner ce qu'il pense d'elle, s'il l'a trouvée bizarre. Mais il lui parle d'un ton cordial, jovial même, bien éloigné de celui qu'on emploie avec les fous.

— Eh bien ! fait-il, c'est du tout juste, dites donc ! Ce sont des locations de vingt-quatre heures, vous pouviez la garder demain matin.

— Je sais, mais ça m'arrange comme ça. Je vous dois combien ?

— Attendez, je vais noter le kilométrage.

L'homme sort rejoindre la voiture au garage, se penche sur le compteur, revient. Il rit.

— Trois kilomètres ! Ce n'était pas une grande promenade.

— Non, juste pour transporter un objet lourd.

— Bon, eh bien je vous fais cadeau de l'essence et des kilomètres, dit-il avec un geste royal. Voilà, tout est en règle, je vous souhaite une bonne soirée.

Elle court jusque chez elle. Un mot sur la porte l'y attend : « Je suis chez Mme Boutonnier. » « Quelle chance qu'il soit dégourdi », soupire-t-elle. Chez Mme Boutonnier, Julien, tranquille devant la télé, avale l'un après l'autre les biscuits dont la voisine, grand-mère attendrie, a gâté le « petit jeune homme ». Catherine invente pour s'excuser une histoire confuse d'amie qu'elle est allée voir, qui réside loin, et de bus manqué pour le retour. C'est à peine si Julien l'écoute. « Quand même, s'étonne-t-elle, il aurait pu m'arriver quelque chose, il n'a pas l'air de s'être inquiété ». Mais Julien se sent fier d'avoir su se débrouiller et ne se gêne pas pour tirer parti de l'incident :

— Écoute, dit-il à sa mère, donne-moi un double des clefs de la maison. Comme ça, tu ne seras plus obligée d'aller me chercher et tu pourras voir tes copines sans te faire de la bile pour moi.

— Oui, c'est sûrement mieux…, admet-elle tout en pensant : « Il grandit, vraiment, il grandit, mon petit Julien ». C'est comme un chagrin qu'elle veut pourtant s'interdire. « Je suis bête, se dit-elle, c'est bien qu'il veuille devenir grand, c'est lui qui a raison. Avec une mère comme moi… » Cette dernière pensée la ramène d'un bloc à son après-midi vide : « Mais pourquoi ai-je loué une voiture ? Qu'est-ce que j'ai fait pendant ces trois heures ?… » Ce trou dans son emploi du temps la panique. Jusqu'ici, même dans les instants les plus critiques de sa folie, elle est restée consciente, lucide sur la défaite de sa raison. À chaque fois un sursaut de volonté a évité le pire, et toujours le souvenir de ces épisodes est demeuré — ô combien — gravé en sa mémoire. Mais si la part d'ombre en elle est maintenant puissante au point de lui ôter tout contrôle sur elle-même, que va-t-il advenir ?…

Cette idée lui est si insupportable que, malgré la torture qu'elle en éprouve, elle n'avoue rien à son mari. Le seul espoir qu'elle veut encore se permettre, le dernier, est sa séance du lendemain avec le D[r] Louvin. Il faut qu'il lui explique ce qui s'est passé. Et surtout qu'il empêche que ça se reproduise. Et il doit le faire demain. Ce sera un jeudi, elle ne le verra plus avant le mardi. Quatre jours seule face à ce gouffre, comment pourra-t-elle tenir ?

Chapitre VIII

La fenêtre entrouverte laisse monter les bruits de la rue. Ils vibrent dans la pièce et s'étouffent contre les murs comme des cailloux dans le sable. Catherine pense au boulevard en bas, à la vie qui continue son cours imperturbable.

L'impatience de lui parler du trou noir de la veille l'a rongée toute la matinée mais, curieusement, depuis un quart d'heure qu'elle est allongée sur le divan, elle n'en a encore rien dit. Pas un mot. Pour quelles raisons mystérieuses ses pensées préfèrent-elles filer sur d'autres voies ?… « À quoi pense-t-il ? Que pense-t-il de moi ? Quand il vient me chercher dans la salle d'attente, il affiche toujours un grand sourire, comme s'il était content de me voir. A-t-il le même sourire pour ses autres patients ? Sont-ils aussi fous que moi ? Est-ce qu'il me trouve folle ? Il a beau ne pas aimer ce mot, c'est quand même bien de ça qu'il s'agit. Peut-être qu'il me juge incurable et qu'il me voit seulement pour l'argent ? Allons, je dis des bêtises, les séances m'ont toujours fait du bien, même si ça n'a pas duré… Non, il se paye ta tête, il ne s'intéresse qu'à tes sous. Tu lui rapportes pas mal, non ? Tu as fait le calcul ? Tu as compté ce que ça fera au bout de trois mois, six mois, une année ? Qu'est-ce qu'il s'en fiche que tu souffres, que tu tues Julien !… Mais enfin, qu'est-ce que je raconte ? Je n'ai rien à lui reprocher. À chaque fois, il a compris, il a trouvé, il a su m'expliquer… Tu es trop bonne, et trop conne. Tu lui cherches des qualités quand il ne veut que te plumer. Il te fait croire que tu n'as qu'une banale névrose parce que, comme ça, il y gagne. S'il te disait : "Vous êtes dingue, chère madame, je ne peux rien pour vous", ce serait la vérité mais on devrait alors t'enfermer à l'asile, et pas un radis pour lui ! Tu peux tuer ton fils, ton mari, ta belle-mère et tout le quartier, il s'en tape ! Du moment que tu l'épargnes, lui. Tu sais quoi ? C'est lui qui mériterait d'être buté. Et pourquoi tu ne le ferais pas, hein ? Allez, vas-y, fais-lui la peau. Tiens, menace-le seulement pour lui faire peur, tu verras s'il veut toujours de toi… Mon Dieu ! Mon Dieu ! Quelles pensées j'ai encore là ! Qu'est-ce qui me prend de vouloir tuer tout le monde ? Il a toujours été humain, attentionné, soucieux de moi. Sans lui, où serais-je ? Quels actes n'aurais-je pas commis ? S'il ne pouvait rien pour moi, l'abbé Delabre ne me l'aurait pas conseillé… Parlons-en de ton abbé Delabre, un vieux gâteux qui mélange tout, tout juste capable de radoter son catéchisme sur… »

— Je vous signale, dit le D^r^ Louvin, que cela fait dix minutes que vous n'avez pas prononcé un mot. Et je vous rappelle que la règle de l'analyse, ce qui fait son efficacité, c'est de dire ce qui vient à l'esprit au moment où ça vient. C'est à cette condition que vous pourrez avancer. À quoi pensiez-vous donc pendant ces dix minutes ?

— Je… Je n'ose pas le dire.

— Ça, c'est une résistance. Tant mieux, ça signifie que cela concerne un point important. Mais vous êtes ici pour tout dire de ce qui vous passe par la tête, même et surtout si ça ne vous paraît ni convenable ni intelligent. Vous n'avez pas à vous soucier

de ce que je pourrais en penser. Je ne me vexe ni ne me fâche de rien. Alors, à quoi pensiez-vous ?

— Je pensais à vous tuer, lâche Catherine en un souffle.

— Bon.

— Comment ça, « bon » ?

— Oui : bon.

— C'est tout ce que ça vous fait ?

— Un des symptômes qui vous ont conduit à me consulter est une impulsion à tuer votre fils, n'est-ce pas ? Avez-vous eu cette impulsion ces derniers temps ?

— Non.

— Par contre, elle revient maintenant, mais dirigée contre moi.

— Oui.

— C'est très bien. Le déplacement des symptômes dans l'espace des séances et sur la personne du psychanalyste est un signe de progrès. C'est ce qu'on appelle le transfert. Dites-moi bien tout ce qui vous vient à l'idée. Pourquoi vouliez-vous me tuer ?

— Je me disais : il ne s'intéresse qu'à mon argent, ça lui est égal si je souffre.

— Y a-t-il d'autres raisons ?

— Je pensais : il ne veut pas reconnaître que je suis folle parce que ce ne serait plus alors du ressort de la psychanalyse. Je serais bonne pour l'asile.

— Selon vous, je ne veux pas admettre votre folie. Mais qu'est-ce que ça cache, pour vous, cette idée d'être folle ? Cette angoisse de la folie n'appartient qu'à vous. Qui vous dit que je ne vous verrais plus, même si vous étiez folle ?

— J'ai tellement peur de ne pas m'en sortir ! lâche-t-elle prête à sangloter.

De nouveau, elle s'enferme dans le silence.

— Allons, du courage, dites ce à quoi vous pensez.

— Je n'y arrive pas.

— Peut-être puis-je vous aider ? La raison profonde de votre crainte que je vous trouve folle et que je renonce à vous soigner réside-t-elle dans l'idée qu'en ce cas je vous abandonnerais et cesserais de vous aimer ?

Catherine accuse le coup. La peur qu'il ne l'aime plus ? En voilà un prétentieux ! Mais tandis qu'elle cherche une répartie cinglante, elle sent que quelque chose en elle a été touché et que, si elle veut être honnête avec elle-même, elle doit admettre qu'il a vu juste. Elle en éprouve un élan de confiance qui la pousse à ne plus rien cacher.

— Je dois vous dire…

— Je vous écoute.

— Depuis hier soir, je mourrais d'impatience de vous revoir pour vous parler de quelque chose qui m'est arrivé. Mais, je ne sais pas pourquoi, j'en ai perdu toute envie dès mon entrée dans cette pièce. Peut-être qu'effectivement je crains votre réaction…

— Je vous le répète, quoi que vous disiez, vous repartirez d'ici avec un nouveau rendez-vous. De quoi s'agit-il ?

— Voilà… ça s'est passé hier après la séance. Je suis allée m'asseoir au parc des Sources. Puis je me suis promenée, je suis entrée dans une librairie et, à partir de ce moment, je n'ai plus aucun souvenir de mon après-midi. Rien, le trou noir. J'ignore ce que j'ai fait pendant presque trois heures… Vous comprenez, c'est déjà terrible d'avoir des envies de faire le mal, jusque-là j'étais toujours restée lucide et capable de les réprimer. Si maintenant je ne peux plus contrôler ce que je fais, que va-t-il arriver ?

— Cette peur de perdre votre contrôle, c'est peut-être seulement celle de laisser s'exprimer ici vos désirs refoulés. Après ce trou noir, comme vous dites, que s'est-il passé ?

— Il était plus de six heures et demie. J'étais assise au volant d'une voiture, dans une rue où je n'avais que faire. Une Corsa, une rouge, que j'avais louée. J'ai reconnu mon écriture sur le formulaire de location, malgré le faux nom qui y était indiqué. J'ai passé trois heures dans un état d'inconscience totale, et tout ce que je peux savoir, c'est que j'ai loué une voiture dont je n'ai aucun besoin ! J'ai eu juste le temps de la rapporter à l'agence. L'employé s'est comporté de façon normale. Je suppose que je ne devais pas avoir l'air trop bizarre quand je lui ai loué la voiture dans l'après-midi. Lorsque je suis rentrée chez moi, Julien était chez une voisine parce que, bien sûr, la porte de la maison était fermée. Je n'ai osé en parler à personne. Une voiture ! Mais pour quoi faire, mon Dieu ? Le compteur ne marquait que trois kilomètres, le type de l'agence l'a vérifié. Qu'est-ce que j'ai bien pu faire pendant ces trois heures ?…

Si Catherine se retournait à cet instant, elle verrait que le D^r^ Louvin a tout perdu de sa décontraction habituelle. Bouche bée, il cherche lui-même à ordonner ses pensées et son bloc-notes semble prêt à lui tomber des mains.

— Docteur ?

— Hum ?…

— C'est vous qui ne dites plus rien à présent. À quoi pensez-vous ?

— Je… Je ne parle que lorsque cela est utile à votre traitement. Une analyse n'est pas une conversation. Vous pouvez me poser toutes les questions que vous voulez, je n'y répondrai que lorsque cela sera nécessaire. Euh… Pensez-vous être sujette au somnambulisme ?

— Pas du tout, ça ne m'est jamais arrivé. Et mon dernier souvenir remonte à cette librairie. J'y étais debout et je ne dormais pas.

— Essayez de vous rappeler ce que vous y faisiez.

Comme elle l'a tenté maintes fois depuis la veille, elle s'efforce de fouiller sa mémoire. En vain. Elle se heurte toujours au même mur infranchissable.

— Non, docteur, rien ne me vient.

— Je vous ai moi-même hier parlé d'un livre, vous vous souvenez ? Ce moine cité par Duby.

— Bien sûr, je me rappelle. Vous croyez que c'était pour retrouver ce livre ? J'ai beau

faire, je ne me souviens pas.

— Écoutez, il faudra que nous reprenions tout ça mardi. La séance est finie pour aujourd'hui.

— Quoi ! Vous me laissez partir comme ça ? Et si ça recommence ?

— Observez bien ce que vous êtes en train de faire. Votre problème, c'est votre angoisse d'agir de façon incontrôlée, et vous vous comportez comme si vous vouliez qu'à mon tour je m'angoisse et que je quitte ma place de psychanalyste pour agir. Mon rôle n'est que de vous écouter, et de vous amener à réfléchir sur les influences de votre passé dans vos difficultés actuelles. Par exemple, ne pensez-vous pas qu'en la circonstance présente vous rejouez des événements vécus dans votre enfance ? Je ne sais pas, peut-être avez-vous été confrontée à quelqu'un dont les actes vous faisaient peur, parce que vous ne les compreniez pas, et qu'ainsi vous ne pouviez pas les « contrôler », justement, en les prévoyant ? Réfléchissez à ça. Pour l'instant, nous nous sommes mis d'accord pour trois séances d'une demi-heure par semaine, il faut nous y tenir. Ça ne vous rendrait aucun service si, au nom de votre angoisse, nous ne respections plus ce contrat. Si vos symptômes vous donnaient droit à une relation privilégiée avec moi, ou à des séances plus longues que convenu, il n'y aurait pas de meilleur moyen de les faire durer.

Malgré ces arguments serrés, Catherine ne peut se résoudre à partir, tant elle se sent au bord du gouffre. Elle essaye même de refuser de payer sa séance, mais le D^r^ Louvin est inflexible. Il doit presque la pousser dehors.

***

Le patient suivant, un homme corpulent au crâne dégarni, portant d'épaisses lunettes de myope, s'est à son tour étendu sur le divan. De lui-même, en vieil habitué, il a commencé à dérouler d'une voix monotone le fil de ses pensées. Âgé d'une cinquantaine d'années, en analyse depuis dix ans, il a consulté pour diverses phobies qui vont tantôt mieux, tantôt moins bien, selon qu'il craint que leur disparition entraîne la fin de son analyse. Il a un grand attachement pour le D^r^ Louvin et se flatte d'être son client le plus ancien, un de ses tout premiers.

Si ce jour-là le docteur ne prête pas une oreille attentive aux propos de son patient, c'est qu'il ne peut empêcher ses pensées de revenir sur Catherine. « Ainsi c'était elle ! se répète-t-il tandis que les mots du gros homme s'écoulent avec une régularité de sablier. C'était elle. Tout concorde. L'heure, la voiture, aucun doute. Il s'en est fallu de peu qu'elle ne me tue ! Comment a-t-elle pu rester dans un pareil état second aussi longtemps et parvenir à louer une voiture pour assassiner quelqu'un ? Ce n'est plus de la névrose obsessionnelle, ça ! Ça ne cadre avec aucune pathologie habituelle. Que faire ? Si je lui révèle qu'elle a failli me tuer, j'aggrave son angoisse inutilement puisque ça ne lui apporte aucune solution. Mais en ne disant rien, je laisse le champ libre à d'autres épisodes semblables. Peut-être est-elle réellement dangereuse pour son fils ou son mari ? À mon avis, il y a maintenant trop de risques à la laisser dans sa famille, c'est devenu une indication d'hospitalisation. Je vais demander au D^r^ Thibault de la prendre dans sa clinique. Surveillée, avec un traitement adapté, elle n'aura plus à se craindre elle-même. J'irai la voir sur place pour continuer les

séances. Dans ces conditions d'apaisement, le travail sera plus facile. Oui, c'est ce que je vais faire : passer un coup de fil à Thibault et, après, je l'appellerai pour qu'on se revoie demain afin de parler de ce séjour en clinique… »

Perdu dans ses pensées, le Dr Louvin ne s'est pas rendu compte de deux choses pourtant importantes. D'une part, insensiblement, comme poussée par un discret courant d'air, la fenêtre s'est ouverte toute grande de ses deux battants. D'autre part, son patient sur le divan s'est tu.

Depuis quand dure ce silence lorsqu'il s'en aperçoit ? C'est la première fois en dix ans que l'homme se tait. Il s'oblige à lui ramener son attention.

— Vous ne dites plus rien. Que se passe-t-il ?

— Je… Quelque chose de bizarre.

— Oui, dites comme ça vous vient.

— Je… Je n'ose pas.

— Ces moments de silence sont des temps essentiels dans une analyse, pendant lesquels le patient projette sur son analyste ses propres résistances, ses hontes, sa morale, pour ne pas avoir à exprimer ses pensées. C'est en prenant conscience de ces projections que vous pourrez avancer. L'obstacle n'est qu'en vous, pas en moi. N'hésitez donc pas à parler.

— Je… L'idée m'est venue, comme ça, je ne sais pas pourquoi… Je vous aime bien, vous le savez, je vous respecte et je vous apprécie comme analyste… mais l'idée m'est venue de… de vous tuer !… Oh ! J'ai honte de vous dire ça… Que j'ai honte !…

Le Dr Louvin a serré les poings. « Eh bien, se dit-il, c'est la journée ! Qu'est-ce qu'ils ont tous aujourd'hui ? »

— Bon… Bien… Et pourquoi voulez-vous me tuer ?

— Ça vous embête, hein ? Je sens bien que ça vous embête. Vous n'imaginiez pas ça de moi, hein, vous êtes déçu ?

— Non, non, pas du tout.

— Si, si, je le sens bien.

— Mais non ! fait le docteur d'un ton qu'il a du mal à ne pas laisser paraître agacé. Plutôt que de chercher à connaître mes sentiments, ce qui ne vous aidera en rien, voyez à analyser les vôtres. Alors, pourquoi vouliez-vous me tuer ?

— Mais je n'en sais rien ! C'est une idée qui m'est venue comme ça, brusquement, et qui n'arrive plus à sortir de ma tête !

— Avez-vous déjà eu cette idée, peut-être dans votre enfance ?

— Jamais.

— Réfléchissez.

— Je ne vois pas.

— Ce n'est pas possible. Vous refoulez trop votre agressivité. Les phobies, les

inhibitions, sont toujours liées à une agressivité réprimée exagérément. Il est normal qu'un enfant éprouve de l'agressivité, vous avez bien dû vivre de tels moments.

— Je vous assure, je fais mon possible pour me souvenir, mais il ne me vient rien qui confirmerait ce que vous dites.

— Peut-être est-ce alors l'expression inversée d'une peur ? Avez-vous craint, étant petit, que quelqu'un veuille vous tuer ? Peut-être craignez-vous en ce moment que je puisse vous tuer ? Pour quelle raison pensez-vous que je pourrais avoir cette envie ?

— Non, non, rien de tout ça…. Oh ! je me sens mal tout à coup… C'est tout bizarre dans ma tête.

— Ce qui vous trouble, n'est-ce pas ce que je viens de vous dire, une vérité que vous refusez d'accepter ?

— Je me sens mal… Je vous en prie… La fenêtre… Ce bruit qui monte de la rue, il me fait mal, il résonne dans ma tête… Et il fait froid soudain, je me sens glacé…

— Il n'y a pas plus de bruit maintenant que tout à l'heure, et ça ne vous gênait pas. Pareil pour la température. Vos impressions sont totalement subjectives. Peut-être sont-elles liées à des craintes ou des envies anciennes de tuer ? Réfléchissez : le bruit, le froid…

— Non… Oh ! je vous en supplie… Je frissonne, je claque des dents… J'ai mal à la tête… Fermez la fenêtre, je vous en prie… Je me sens mal…

— Bon, bon, si ça peut vous soulager.

Le D[r] Louvin se dirige vers la fenêtre pour la refermer.

***

On pourrait L'appeler le Maître des Sens, tant Il fait ce qu'Il veut des perceptions de l'être humain. Vous croyez voir, vous croyez sentir, vous croyez entendre, alors qu'il n'y a rien. Il peut vous faire ressentir un froid glacial quand un thermomètre indiquerait une vingtaine de degrés. Ou un simple bruit, le bruit de la rue par exemple, peut être amplifié par Lui au point de torturer un cerveau fragile avant, juste avant de S'emparer entièrement de sa conscience, de sa volonté.

À l'inverse, Il peut faire que des sons qui, s'Il ne S'en mêlait pas, seraient parfaitement audibles, ne parviennent pas à vos oreilles. Comme, par exemple, des bruits de pas, lourds, pressés, derrière vous.

C'est sans doute ce qui arrive au D[r] Louvin. Il avance vers la fenêtre, pensant : « C'est curieux, les deux battants sont grand ouverts, je croyais en avoir entrouvert qu'un seul. » Il n'entend pas les pas du gros homme qui, avec une agilité surprenante pour son poids, une agilité qu'il ne connaîtra plus jamais, s'est levé et accourt derrière lui.

Quand il ressent la formidable poussée de deux mains dans son dos, il est trop tard. Il est projeté en avant, ses genoux heurtent brutalement le rebord de la fenêtre et il bascule dans le vide sans pouvoir se retenir à quoi que ce soit.

Son cri dure ce que dure sa chute. Une chute de quatre étages.

Chapitre IX

Son déjeuner terminé, l'abbé Delabre se verse une dernière tasse de café et déplie son journal avec délectation. « Ce n'est pas parce qu'on est au service de l'Éternel, se plaît-il à dire, qu'on ne doit pas être de son temps. » Et non seulement il ne juge pas l'amour du ciel incompatible avec la curiosité pour l'actualité, mais rien ne le ravit autant que de prendre connaissance des nouvelles régionales. C'est ainsi qu'il apprend ce jour-là la mort du D[r] Louvin.

« *Le meurtre d'un médecin.* » Il a parcouru le titre sans réagir et — c'est curieux comme le corps perçoit parfois les choses avant l'esprit — c'est en ressentant un frisson dans le dos qu'il a soudain l'intuition que ce fait divers le concerne. La photo jointe à l'article est si mauvaise qu'il ne reconnaît pas tout de suite le visage. Mais la légende « *Le D[r] Louvin, assassiné hier* » lui arrache une exclamation. Il se jette sur l'article : « *Hier vers 17 heures, le D[r] Louvin, psychanalyste à Vichy, a été défenestré par un patient qu'il recevait dans son cabinet, boulevard…* » Des paroles du patient dont on décrit l'état pitoyable sont rapportées : « *Je ne comprends pas… Je n'ai jamais voulu faire ça… Ça m'a pris, je n'ai rien pu faire contre… Je ne comprends pas…* »

Abasourdi, l'abbé laisse tomber le journal sur ses genoux. Il pense immédiatement à Catherine. A-t-elle consulté Louvin ? Si oui, cela va lui causer un choc. Il doit lui parler. Il regarde sa montre : deux heures et demie. Il a peut-être une chance de la joindre au téléphone. Il cherche son numéro dans l'annuaire, qu'il compose aussitôt.

La sonnerie retentit dans le salon de Catherine. Elle se trouve bien chez elle, seule, dans la cuisine, se forçant à s'occuper du ménage afin de ne penser à rien d'autre. Pour au moins se donner les apparences de la gaieté, elle a mis la radio et chantonne sur un air de jazz. Le téléphone sonne longuement, bien plus fort que la radio, et les portes entre le séjour et la cuisine sont ouvertes. Normalement, elle devrait l'entendre. Alors, comment se fait-il que le son strident ne franchit pas ses tympans et que seule lui parvient la musique perlée du piano ?

L'abbé repose le combiné, fait quelques pas pour réfléchir. Catherine lui a avoué des hallucinations, des impulsions. Pour lui, cela traduisait un déséquilibre chez une personne jusque-là trop sensible, certes, mais sans vrais troubles psychologiques. Il se souvient bien de leur entretien. Catherine tenait à lui parler parce qu'elle voulait savoir si elle était folle ou possédée. Et jamais il n'a douté que, ni folle ni possédée, elle souffrait seulement de symptômes qui, pourvu qu'ils soient bien traités, resteraient passagers. Il pensait l'en avoir convaincue et l'affaire était dès lors entre les mains du spécialiste qui la suivrait. Il n'a pas écarté l'aide morale, le soutien qu'il peut lui apporter en tant que prêtre et ami mais, s'il a souvent pensé depuis à aller la voir, il s'est laissé déborder — il se le reproche maintenant — par d'autres obligations.

Il regarde de nouveau l'article, la photo… Quelque chose le met mal à l'aise. La mort d'une connaissance entraîne toujours une émotion, mais c'est autre chose qu'il éprouve, une sorte d'inquiétude. « Ai-je commis une erreur ? » se demande-t-il. C'est la seule façon dont il peut formuler son trouble, sans pour autant savoir justifier cette idée. Car enfin, rien ne lui démontre qu'il s'est trompé sur Catherine, et seul le fait de lui avoir conseillé de le consulter une semaine auparavant établit un lien entre elle et le Dr Louvin. Peut-être ne l'a-t-elle pas vu. Peut-être a-t-elle consulté quelqu'un d'autre, ou même encore personne. Peut-être… Mais ces arguments ne parviennent pas à le rassurer. Plus il y pense, plus il s'étonne de ne pas avoir cherché à revoir Catherine, d'avoir seulement attendu qu'elle revienne lui parler d'elle-même, si besoin était. Quand même, il la connaît bien, elle est pour lui plus qu'une simple paroissienne, et ce qu'elle lui a confié est loin d'être banal. Agir ainsi ne lui ressemble guère. Qu'est-ce qui l'a donc poussé à cette négligence qu'il juge maintenant impardonnable ? Qu'est-ce qui s'est passé en lui ? Il ne comprend pas, et ce qui l'inquiète est le sentiment d'avoir sous-estimé quelque chose. Quoi ? Sa réflexion ne peut le mener plus loin. « C'est sûr, se dit-il, la mort de Louvin est un événement grave mais qui ne concerne Catherine qu'indirectement et peut-être pas du tout. Pourtant, je n'arrive pas à me défaire de l'idée que cette mort et Catherine ont un rapport. Lequel ? » Y verra-t-il plus clair s'il en apprend davantage sur la mort du docteur ? Ce dernier ne dépend pas de sa paroisse mais il ira assurer sa famille de sa sympathie, c'est la moindre des choses. Il connaît un peu sa femme, peut-être saura-t-elle des détails ignorés du journal. Il prend sa veste qu'il enfile, se dirige vers la porte, s'arrête. Une main sur le front, il réfléchit… Non, ce n'est pas ainsi qu'il doit procéder. Le problème de Catherine a commencé à Vince. Vince, ça lui dit quelque chose, ce village… Une vieille histoire… De quelle sorte ?… Catherine lui a parlé d'une tombe… « Sorcier »… Effectivement, une histoire de sorcellerie, de superstition, qui a défrayé la chronique en son temps. Pourquoi cela ne lui revient-il que maintenant ? Pas un instant il n'y a pensé depuis que Catherine lui a parlé. En tout cas, c'est par là qu'il faut chercher. Ce n'est qu'une intuition mais, plus il y pense, plus il se sent dans le vrai : si un rapport existe entre la mort de Louvin et Catherine, c'est par là qu'il apparaîtra. Et il lui est facile de savoir ce qui s'est passé à Vince…

Il revient s'asseoir dans son fauteuil, à côté du téléphone, prend un répertoire des prêtres de la région… Vince… Au moment de saisir le combiné, sa main s'immobilise. Comme s'il se rendait compte que sa décision d'appeler l'abbé de Vince implique qu'il n'exclut plus certaines hypothèses… Il hausse les épaules, s'irritant de ses hésitations, et compose le numéro.

La tonalité retentit longuement. Il s'apprête à raccrocher quand une voix timide, surprise d'être dérangée, se fait entendre :

— Allô ?

— Bonjour, je suis l'abbé Delabre, de Saint-Blaise à Vichy. Je me permets de vous appeler pour avoir des renseignements sur une certaine affaire…

— De quoi s'agit-il ?

— Une de mes paroissiennes, qui est aussi une de mes amies, est allée récemment à Vince. Un peu de tourisme en famille. Elle a visité votre église Sainte-Croix, le cimetière qui l'entoure… et quelque chose l'a beaucoup troublée.

— Ah ?

— Une tombe profanée, où on avait écrit des insultes et des mots comme « sorcier ». D'autant que, d'après ce qu'elle m'a dit, un imbécile se serait amusé à l'effrayer en l'appelant sans se montrer.

— En quoi puis-je vous être utile ?

— La tombe, ce mauvais plaisant, vous pouvez m'en dire quelque chose ?

— Pour celui qui a fait peur à votre amie, je ne vois pas qui cela peut être. Pour la tombe, ça s'est passé effectivement il y a une quinzaine de jours. Je m'en suis moi-même aperçu le dimanche soir et j'ai tout remis en ordre.

— Pourquoi s'en est-on pris à cette tombe ?

— Cela remonte à quatre ou cinq ans. Une histoire bien lamentable. Il y avait un homme, un nommé Jean Grandin, celui dont on a saccagé la tombe, qui vivait à l'écart du village, moitié berger, moitié clochard. Un marginal. Les gens ne l'aimaient pas, ils le croyaient plus ou moins sorcier. Lui, ça ne le gênait pas, ça lui plaisait d'être craint et il en rajoutait même… Vous savez, ici c'est la campagne, les mentalités sont différentes.

— Que s'est-il passé ?

— Il est mort. Tué par des hommes du village, un lynchage. Une fillette de treize ans avait été violée, du moins c'est ce qu'elle a dit. Car elle avait un petit ami et il n'est pas impossible qu'elle ait inventé cela pour excuser un début de grossesse. Elle était un peu simple d'esprit et se croyait enceinte. Les examens médicaux ont montré qu'elle n'était plus vierge, mais pas enceinte. Ça ne l'a pas empêché de continuer à accuser Grandin, qui a toujours nié. La police l'a entendu. Elle n'a rien eu à retenir contre lui et il a été libéré aussitôt. Mais les haines ici sont tenaces. Dès qu'elles tiennent un prétexte, elles ne connaissent plus de frein. Certains se sont assemblés pour faire justice. Est-ce une simple correction qui a dégénéré ? Les faits sont là. Un matin, on a retrouvé le corps de Grandin dans un champ, battu à mort, les membres brisés. Tous les hommes avaient des alibis. L'enquête n'a mené à rien. On a conclu à une querelle entre vagabonds, et l'affaire s'est arrêtée là.

— Et cinq ans plus tard, on lui en veut toujours ?

— C'est que… les raisons de lui en vouloir n'ont pas cessé avec sa mort.

— Comment ça ?

— La jeune fille qui avait accusé Grandin était l'aînée de six. Le lendemain de sa mort, tous ces enfants se mirent à avoir des crises épouvantables, des douleurs, des convulsions. Ils semblaient ne rien voir ni entendre de ce qui les entourait, tellement ils étaient envahis par la souffrance. Cela dura une demi-heure. Quand ils revinrent à eux, ils n'avaient aucun souvenir de leur crise. Mais le lendemain et les jours suivants, toujours à la même heure, les crises reprirent. J'ai moi-même assisté à l'une d'elles, sans rien pouvoir faire. C'était bouleversant de les voir crier et appeler à l'aide, souffrir comme ça sans raison. On aurait dit que quelqu'un s'amusait à les torturer à distance. Des médecins sont venus, ils ne comprenaient pas. Les analgésiques les plus puissants ne parvenaient pas à vaincre les douleurs que ces enfants éprouvaient. En dehors de ces crises, ils étaient normaux et en bonne santé. Cela se répéta pendant plus d'un mois, jusqu'au jour où la

jeune fille est morte justement au cours d'une crise. Dès le lendemain, ses frères et sœurs furent guéris comme par miracle. Vous imaginez les effets d'un pareil mystère dans le village. Chacun voulut y voir la vengeance posthume du sorcier. Ce sont les parents de ces enfants, ou d'autres de leur famille, qui saccagent de temps à autre la tombe de Grandin. L'un d'eux m'a même demandé que je le fasse exhumer pour l'enterrer ailleurs que dans la terre consacrée du cimetière de l'église, où repose aussi sa prétendue victime. Mais il a beau avoir été un triste personnage de son vivant, il a certainement aujourd'hui plus besoin qu'un autre de la protection de l'Église. C'est mon avis, qui me vaut ici quelques inimitiés. Déjà, à l'époque des crises des enfants, la famille m'avait demandé de pratiquer des exorcismes. J'en ai référé à Monseigneur qui s'y opposa. Certains y ont vu un refus personnel de ma part et disent que, si j'avais passé outre l'autorisation de Monseigneur, la malheureuse serait peut-être encore en vie. Mais que pouvais-je faire ? Peut-être que si l'affaire avait duré plus longtemps…

— Eh bien ?

— Eh bien, peut-être qu'en ce cas j'aurais pu convaincre Monseigneur et obtenir qu'un prêtre qualifié pour les exorcismes…

— Vous voulez dire que vous croyez à de la sorcellerie, à l'œuvre du démon !

— Ce qui s'est passé là…

— Mais enfin, des enfants persuadés par leurs parents d'être victimes de sorciers vont se comporter en envoûtés ! Vous savez combien ils sont influençables, surtout à la campagne !

— Peut-être… Quoique… On a tant ri de ces caricatures du diable qu'il pourrait n'avoir aujourd'hui de meilleur masque… Mais dites-moi, en quoi cela concerne-t-il votre amie ?

— Depuis sa visite à Vince, elle souffre d'impulsions meurtrières et d'hallucinations. Avec quelques symptômes physiques, comme son poignet qui se tord.

— Ah ? Lequel ?

— Je ne sais plus.

— L'homme dont je vous parle, ce Grandin, avait son poignet gauche tout tordu, je ne sais plus à la suite de quoi. Parfois, il lui devenait très douloureux, comme un rhumatisme.

— Droit ou gauche, je n'en sais rien. Vous voulez dire que vous admettez un lien entre les deux ?

— Je remarque, c'est tout.

— Bon, eh bien, je ne vais pas vous déranger plus longtemps, je vous remercie beaucoup de…

— Attendez.

— Oui ?

— Ne m'en veuillez pas mais, quand vous m'avez interrogé, j'ignorais à quel point cette femme dont vous vous préoccupez avait été perturbée par son passage à Vince. Et je

ne vous ai peut-être pas parlé aussi sincèrement que je l'aurais dû.

— Comment ça ?

— Je juge d'après vos propos que vous êtes un homme cultivé, de raison, et vous allez probablement me trouver stupide et arriéré, moi vieux prêtre de campagne. Ma conscience m'oblige pourtant à ne rien vous cacher. En vous parlant de Grandin, je l'ai fait comme si seuls les habitants superstitieux de ce village voyaient en lui un sorcier. Je ne pensais pas nécessaire d'en dire plus. Peut-être ai-je eu tort… Grandin était un homme voué au mal, un sorcier, c'est aussi mon avis.

Curieusement, l'abbé Delabre ne songe pas à protester.

— Je vous écoute, murmure-t-il.

— Ce Grandin, je l'ai toujours connu comme un être malsain. Il jouait au sorcier, s'en donnait à plaisir les apparences. Il aimait faire peur, être craint du village, compensant par là je ne sais quel sentiment d'infériorité. Mais je crois qu'un jour les choses sont allées plus loin… Une nuit, j'étais resté à veiller dans l'église Sainte-Croix, et je l'ai surpris dans le cimetière à vouloir ouvrir la tombe d'une jeune femme morte depuis peu. Peut-être pour un rite de sorcellerie. Je l'ai arrêté à temps. Un moment, j'ai cru qu'il allait se battre avec moi, voire me tuer. Finalement, il n'a pas osé. Mais je me souviens de ses paroles : « Toi, charogne, tu gagnes cette nuit parce que ce n'est pas ton moment. Mais ton tour viendra ! Je te le jure, je t'aurai, je te crèverai aussi facilement que ça ! » Et il a claqué des doigts. Jamais je n'oublierai sa voix, son regard à cet instant. Ils n'appartenaient pas à Grandin, mais à un homme en pleine folie, en pleine transe. C'était autre chose… Une haine, une voix comme ça, un regard comme ça, ça ne s'oublie pas. J'ai réussi à le lui cacher, mais je tremblais de tous mes membres… Il commençait à reculer vers la sortie du cimetière quand j'ai entendu… lui aussi, mais lui, ça l'a fait sourire… j'ai entendu un rire étouffé, comme un ricanement. « C'est lui qui s'occupera de toi », a ajouté Grandin en indiquant l'endroit d'où venait le rire. Quelque chose a bougé parmi les tombes, que j'ai vu glisser dans l'obscurité, que j'ai entendu courir sur les graviers. C'était loin, dans un autre coin du cimetière, et il faisait nuit, mais… ce que j'ai vu, ça ressemblait à un gros singe, un être difforme qui s'enfuyait… Ça m'a glacé le sang. Je ne sais où j'ai trouvé le courage de rester là à suivre Grandin du regard tandis qu'il redescendait la colline Sainte-Croix. Il faisait sombre, mais il m'a semblé qu'il n'était plus seul. Quelque chose sautillait à ses côtés, petit, gros. J'aurais voulu croire que c'était un chien, mais je n'ai jamais vu Grandin avec un chien… Voilà, seuls Monseigneur et vous savez ce que j'ai vu cette nuit-là. Je vous ai tout dit. Puis-je vous poser une question ?

— Bien sûr.

— Si vous pensez que votre amie souffre de troubles psychologiques, vous lui avez conseillé de consulter un spécialiste ?

— Je l'ai fait.

— Et qu'a-t-il conclu ?

— Je ne sais pas… Il est mort.

— Ah ?

En s'écoutant répondre, l'abbé Delabre ne doute plus de ce qu'a signifié son appel au prêtre de Vince. Par la brèche qu'il leur a entrouverte, certaines pensées se sont ruées en son esprit et, maintenant fortifiées, refusent de se laisser chasser. Il pourrait ajouter : « Mais peut-être ne l'a-t-elle pas consulté. C'est une coïncidence… » Quelque chose, il le sent, l'empêche de s'en convaincre lui-même. Après quelques remerciements, il raccroche. Ses grosses mains sur ses genoux, hésitant comme au seuil d'un monde hostile, il ne peut se résoudre à quitter son fauteuil. « Mon Dieu, se dit-il, si Catherine était en danger ? Si c'était ça ! » Pour la seconde fois, il compose son numéro.

Dans le salon où Catherine époussette la bibliothèque, le téléphone retentit. Comme lors du précédent appel du vieil abbé, elle n'entend rien. Seule la musique, un opéra maintenant, parvient à ses oreilles.

« Il faut que j'aille voir », décide l'abbé Delabre inquiété par ce silence.

À l'instant précis où il claque sa porte derrière lui, Catherine cesse son travail pour écouter. La voix de Maria Callas s'est levée, puissante et tragique :

« *Dei tuoi figli la madre tu vedi vinda et efflita, fatta trista…* »

***

L'abbé Delabre sonne avec insistance. Catherine ouvre. Elle sourit en reconnaissant le prêtre mais, devant l'air grave du vieil homme, son visage se fige et c'est elle qui demande :

— Que se passe-t-il ?

— Excusez-moi, Catherine, je voulais vous voir, fait-il en entrant. Je vous ai appelé deux fois, il y a une demi-heure, ça n'a pas répondu.

— J'étais là pourtant.

— Votre téléphone est en dérangement ?

— Pas à ce que je sache.

Elle va s'assurer que le combiné est bien en place sur l'appareil, écoute la tonalité.

— Non, il a l'air de fonctionner.

— De toute façon, ça ne sonnait pas occupé.

— Bon, je vérifierai. Mais vous ne venez pas de la part des Télécoms, je suppose ?

— Non, je voulais vous parler.

Catherine lui indique un fauteuil et éteint la chaîne.

— Nous ne nous sommes pas revus depuis la dernière fois, Catherine, et je vous prie de m'en excuser. Après ce que vous m'avez dit, j'aurais dû vous revoir plus tôt, mais je me suis laissé déborder par un tas de choses… Comment allez-vous depuis ?

— Il y a des hauts et des bas. J'ai consulté le D[r] Louvin et j'ai commencé une analyse avec lui. Ce n'est pas l'image que je me faisais d'un psychanalyste. Je ne sais que penser de lui. On ne sait jamais comment il va réagir. Mais je suppose que c'est ça, l'analyse.

J'ai déjà compris certains points et je lui fais confiance.

— Savez-vous ?…

— Quoi ?

— Concernant le Dr Louvin.

— Que devrais-je savoir ?

— Il est mort.

Le visage de Catherine se décompose.

— Il est mort, répète l'abbé. Hier en fin d'après-midi, vers cinq heures.

— Ma séance s'est terminée à quatre heures et demie !

— C'est un patient, peut-être celui après vous, qui l'a poussé dans le vide.

— Mais… mais…

Elle se cache le visage dans ses poings. Elle tremble, suffoque. L'abbé Delabre est décontenancé par la violence de sa réaction, il ne sait que dire. Pourquoi lui a-t-il annoncé la nouvelle aussi brutalement ? A-t-il voulu la mettre à l'épreuve pour savoir si… En tout cas, maintenant qu'il la voit aussi défaite, aussi désemparée, il se reproche ses soupçons idiots. Il s'approche d'elle et lui prend la main. Comme s'il lui appliquait un fer rouge, Catherine retire sa main et se dresse d'un bond en hurlant. Hébétée, elle regarde son poignet — son poignet gauche — qui se crispe, se tord… Elle paraît souffrir atrocement, et toute expression de désespoir a quitté son visage. Seule la douleur, une douleur intolérable, se lit sur ses traits. Puis cette douleur s'efface et, quand Catherine pose de nouveau son regard sur l'abbé, son visage n'est plus que haine. Une haine profonde, viscérale, jaillie du fond des âges. Le vieil homme frémit. Il lui semble ne plus comprendre ou, au contraire, ne comprendre que trop.

— C'est ta faute…, articule Catherine d'une voix méconnaissable.

— Catherine !… Que dites-vous, qu'est-ce qui vous arrive ? balbutie le prêtre.

— C'est ta faute, je te dis !… C'est ta faute s'il est mort, vieux sac pourri !…

— Catherine ! Reprenez-vous !

— Fous le camp ! Ordure ! hurle-t-elle.

L'abbé s'avance vers elle mais, avec une force colossale, inouïe, Catherine lui saisit un bras, lui tord dans le dos et sans ménagement le pousse vers la porte ! Le vieil homme se sent bousculé à travers la maison sans pouvoir se retenir à quoi que ce soit. Avant d'avoir pu dire un mot, avant d'avoir pu esquisser le moindre geste, lui, pourtant deux fois plus lourd que Catherine, se retrouve jeté à la rue. C'est de justesse s'il ne s'écroule pas au bas du seuil. Derrière lui, la porte se ferme avec fracas.

Abasourdi, il revient sonner, taper à la porte, appeler. En vain. Il comprend qu'elle ne lui ouvrira plus et s'éloigne. Maintenant ses derniers doutes sont enfuis. Si on lui avait raconté cette crise de fureur, il aurait peut-être encore cru à la névrose, à l'hystérie. Mais là, il a vu !… Une telle sauvagerie, une haine pareille, ce n'est plus Catherine… Ça ne peut être que… Lui ! Oui, c'est bien Sa présence, Sa force. Il a été face à face avec Lui. Lui, l'Ennemi ! Et Il l'a jeté dehors comme un fétu de paille !… Oh ! Que faire ? Que

faire ?… La peur, la consternation, lui brouillent l'esprit mais il faut réfléchir… Comment lutter ?… Avertir l'évêque ? Pas le temps, il faut parer au plus pressé : prévenir, oui, alerter Daniel, son mari…

Aussi vite que son poids et ses vieilles jambes le lui permettent, il court jusqu'à une station de taxi. À l'hôpital ! Vite ! Tandis que le taxi roule, il cherche à mettre de l'ordre dans ses pensées, à préparer ce qu'il dira au Dr Wilfart. Les feux rouges, les piétons qui prennent leur temps pour traverser, tout l'exacerbe. Un raz de marée a submergé son esprit et il essaye de refaire surface… Enfin l'hôpital !… Il règle le taxi et se précipite à l'accueil. « Pour parler au Dr Wilfart ? C'est urgent. Je suis un ami. » Il faut patienter. Le docteur est en salle d'opération, il en a encore pour une heure. Une heure ! Non, aucun moyen de faire autrement. Attendre. De mauvais gré, il va s'asseoir dans la salle qu'on lui indique. Il y a là toutes sortes de gens, jaunâtres, fatigués, tremblants, qui l'accueillent, lui apparemment si plein d'énergie, avec de l'étonnement et de la jalousie dans le regard. La perspective d'attendre lui est insupportable. Il envisage de retourner insister à l'accueil. Puis il se raisonne. Il ne va pas interrompre une opération. À supposer que cela soit possible, comment le Dr Wilfart la reprendrait-il avec la concentration nécessaire après avoir entendu ce qu'il a à lui dire ? Mieux vaut réfléchir à la façon dont il va lui présenter les choses. Peut-il espérer convaincre cet homme dont il sait qu'il n'est pas spécialement croyant alors que lui-même, tout abbé qu'il est, n'a pas voulu admettre la vérité ? Non, il doit surtout montrer combien Catherine est dans un état grave et, pour le reste, laisser entendre, ne rien forcer. Sinon, il passera pour un prêtre d'un autre âge et tout sera gâché. Il faut en priorité empêcher Catherine de nuire à Julien ou à elle-même. « Mon Dieu, se dit-il, quel sens peut avoir la souffrance quand il n'y a plus d'esprit pour la transformer en épreuve ? Quand elle souille et ne purifie rien ! Quel sens ?… » Puis, à bout de pensées, il se réfugie dans la prière.

Une heure plus tard, le Dr Wilfart entre dans la salle d'attente et se dirige droit vers lui.

— Bonjour, mon père, on m'a dit que vous étiez venu me parler.

— Oui, oui, mais pas ici, peut-être…

— Bien sûr, dit Daniel en le guidant vers son cabinet de consultation. C'est à propos de Catherine ?

— Oui, elle m'inquiète énormément…

— Je ne nie pas que son état soit sérieux mais…

— Connaissez-vous le Dr Louvin ?

— Pas personnellement. Je sais que Catherine l'a consulté sur votre conseil. D'après ce qu'elle m'en a dit, il me paraît compétent.

— Il ne l'aidera plus, il est mort.

Daniel accuse le coup.

— Elle l'a encore vu hier !

— Ça s'est passé juste après. Un de ses patients l'a poussé par la fenêtre.

— Je ne savais pas… Catherine l'a appris ?

— C'est moi qui lui ai annoncé.

— Comment a-t-elle réagi ?

— Écoutez, je ne sais comment vous dire les choses pour que vous me croyiez…

— Parlez-moi en confiance. Ma femme a une grande estime pour vous, cela suffit pour que je vous accorde la mienne.

— Vous savez, cette tombe profanée qu'elle a vue, qui est au départ de tout…

— Oui. Eh bien ?

— C'est la tombe d'un homme dont on pense qu'il était sorcier.

— Bon, « on pense ». Soit.

— Il a été tué par des gens de ce village de Vince. Un lynchage, je me suis renseigné. Une fillette de treize ans disait avoir été violée par lui. Après sa mort, des phénomènes inexplicables ont eu lieu, qui ont provoqué la mort de cette jeune fille.

— Où voulez-vous en venir ?

L'abbé se mord les lèvres. Il a décidé de soumettre les choses avec prudence à Daniel et voilà qu'il lui parle déjà de sorcellerie. C'est venu malgré lui mais il ne peut plus reculer. Il en a trop dit.

— Vous savez que Catherine, depuis votre visite à Vince, souffre de plusieurs troubles : des douleurs dans le poignet — à ce sujet, l'homme de Vince avait son poignet tordu, le gauche, comme celui qui fait souffrir Catherine — et des hallucinations et des pensées de faire le mal…

— A elle-même. De se tuer. Oui, elle me l'a dit.

— Je crains qu'elle ne puisse aussi faire du mal à votre fils, à vous-même peut-être.

— Qu'est-ce qui vous fait croire ça ?

— Elle me l'a dit. Et puis… Ne me prenez pas pour un homme naïf, mais il y a des choses concernant Catherine qui commencent à m'effrayer. Puis-je vous parler franchement ?

— Bien sûr.

— Pour vous livrer le fond de ma pensée, je n'écarte plus, dans tout ce qui arrive à votre femme, la possibilité de… de l'influence de la sorcellerie, de la possession.

— Allons !

— Je sais, vous êtes un homme de science et cela vous paraît incroyable. Je viens d'aller voir Catherine. Quand je lui ai appris la mort de Louvin, je… je l'ai vue se transformer… Quelque chose d'inimaginable… Pleine de haine, une vraie furie, comme une possédée. Excusez-moi, il n'y a pas d'autre mot. Ce n'était plus Catherine. Elle a réussi à me jeter dehors.

— Quoi ?

— Oui. Sans que j'aie le temps de comprendre ce qui m'arrivait ! Vous voyez comme je suis, vous voyez Catherine. Elle m'a jeté dehors comme si je n'étais qu'un gosse de quatre ans. Une force colossale ! Elle avait perdu tout contrôle d'elle-même, elle m'insultait …

— Effectivement, vous avez bien fait de venir me parler. Je ne pensais pas que Catherine était aussi perturbée. Mais ça ne prouve pas qu'elle soit possédée, mon père, vous le reconnaîtrez.

— Je sais. Quand on n'a pas vu soi-même… De toute façon, je ne cherche pas à vous convaincre de ceci ou de cela. Je suis seulement venu vous dire que l'état de Catherine est plus préoccupant que ce que vous et moi supposions. Ne la laissez pas seule. Ne laissez pas Julien seul avec elle. Rentrez chez vous le plus vite possible. Vous êtes son mari et vous êtes médecin, il y a peut-être des dispositions à prendre pour l'empêcher de nuire, que vous seul pouvez décider.

— Mais êtes-vous sûr de ne pas exagérer, de ne pas céder à l'affolement ? Eh ! Il arrive à Catherine de se mettre en colère, et dans ces moments-là elle n'est plus la douce petite femme que tout le monde connaît !

— Je vous le répète, ce que j'ai vu n'avait rien d'une « colère ». Et elle n'avait aucune raison de s'emporter contre moi.

— Bon, je règle ici quelques formalités et je file chez moi.

— De mon côté, je vous promets de faire tout mon possible pour aider Catherine.

Les deux hommes se serrent la main. Au moment où l'abbé va partir, Daniel le rappelle :

— Mon père ?

— Oui ?

— Quoi que vous pensiez de ce qui est en cause pour Catherine, ne lui en parlez pas. Si vous lui dites que vous la jugez possédée, je ne crois pas que ça l'aidera beaucoup. Attendez au moins que j'en aie parlé avec elle.

— C'est entendu, mais faites vite !

L'abbé Delabre disparaît dans les couloirs de l'hôpital. Seul dans son cabinet, Daniel réfléchit. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? La sorcellerie ! Le diable ! L'abbé a quelques siècles de retard, il l'a déçu. C'est vraiment par courtoisie et parce qu'il est un ami de Catherine qu'il ne s'est pas esclaffé devant pareils propos. Mais le problème n'est pas là. Catherine ne va pas bien, il lui faut rentrer chez lui. Il se rend au chevet d'un malade, une opération difficile qui lui a pris toute la matinée. Par chance, tout semble bien se passer, sa présence n'est plus nécessaire. Il donne quelques instructions à une infirmière et se dirige vers la sortie.

***

Tandis que l'abbé Delabre est en route pour l'hôpital, Catherine, le dos appuyé contre la porte, livide, échevelée, cherche à retrouver sa respiration. Mort, le docteur est mort ! La mort doit-elle donc la poursuivre ? À sa dernière séance, elle lui a justement parlé de cette envie soudaine de le tuer qui lui était venue. Et le patient suivant, lui, l'avait fait ! Si les souvenirs de sa fin de séance, du moment où elle l'avait payé, où ils s'étaient serré la main, où il avait refermé la porte sur elle, n'avaient été aussi précis en sa mémoire, elle

aurait douté, elle se serait dit : « C'est peut-être moi qui l'ai tué »… Le docteur ! Mort ! Elle se sent abandonnée par le destin, par la vie, par Dieu. Tout s'acharne contre elle. Et les chances que la vie ne lui refuse pas, elle se les gâche elle-même. Elle mesure seulement ce qu'elle vient de faire. Qu'est-ce qui l'a prise ? Jeter à la rue le vieux prêtre comme on éjecte un ivrogne d'un café ! Son ami ! Une par une, les images de sa violence défilent en son esprit. Elle se voit bousculer, insulter l'abbé comme si une autre avait agi à sa place… Une autre… Un autre… Parce que c'est bien ça… Quelque chose… Lui… entre dans son corps, dans son esprit sans plus de mal que dans une maison sans portes. Il reviendra. Il n'y a aucun doute. Elle glisse sur une pente qui la conduit au gouffre, dont personne ne pourra la sauver. Elle est trop faible, trop seule. Elle n'est rien contre Lui. Qui maintenant peut lutter contre Lui ? Il fera d'elle ce qu'Il voudra, au moment où Il voudra. Elle le sait. Elle a la certitude de sa défaite. Il n'y aura pas d'issue heureuse. Curieusement, elle n'éprouve aucune peur. Non, plus de peur, plus d'angoisse. Elle est allée au bout de sa peur. Alors seulement, sur les épaules, une immense lassitude, un immense chagrin sans larmes… Elle juge lucidement ce qu'elle est devenue, ce qui l'attend. Tant qu'elle vivra, Il sera là avec elle, son plus proche compagnon, jouant d'elle selon Son bon plaisir… Tant qu'elle vivra, oui, tant qu'elle vivra… C'est seulement par là qu'elle peut Lui échapper…

Les mains aux tempes, elle s'effondre dans un fauteuil. Elle regarde autour d'elle ces objets, ces meubles familiers parmi lesquels elle aurait pu continuer à être heureuse… Comment fera-t-elle ? Elle y a parfois déjà songé : les veines coupées, c'est la façon la plus douce d'en finir. On voit la vie partir peu à peu, comme une source étonnée du grand jour. Il reste à trouver le lieu et le moment. Peut-être quittera-t-elle la maison pour aller mourir au loin, n'importe où, sans rien dire. Pour faire souffrir le moins possible Daniel et Julien. Bien sûr, le choc sera terrible pour eux. Mais si elle vit ? Une mère folle, meurtrière, n'est-ce pas encore plus atroce ? Elle n'a pas le choix. Elle a tout essayé, Il est le plus fort.

Elle va se lever quand elle le voit.

Assis sur le buffet, il la regarde, le sourire aux lèvres, balançant ses jambes courtes dans le vide comme un gamin impatient. Catherine n'esquisse ni geste d'effroi ni de surprise. L'envie ne lui vient même pas de crier ou de s'enfuir. Pareille à une épuisante canicule, sa lassitude étouffe toute volonté de mouvement.

D'un bond, le monstre s'élance et atterrit avec une pirouette. Riant d'un rire niais, il salue comme un acrobate après un tour difficile, et se dirige vers la chaîne qu'il allume. C'est toujours le même opéra. Il augmente le volume de l'ampli et, la main sur la poitrine, avec une moue stupidement pathétique, il mime le ténor dont la voix fait vibrer la pièce. Qui est-il ? Diable ? Gnome ? Esprit mauvais ? Qu'importe ! Il est une image de Lui, une incarnation, cela seul compte. Son numéro fini, il salue encore, éteint la chaîne et se dandine vers Catherine. Elle le regarde s'approcher, résignée, s'étonnant à peine de son indifférence. Elle n'a plus à lutter, bientôt elle ne sera plus là. Elle a glissé trop loin sur les pentes du désespoir, déjà son esprit se rétracte, meurt. Il vient tout près d'elle, à côté du fauteuil. Elle sent son souffle dans ses cheveux, sur son visage, comme une haleine de chien. Il met son coude sur l'accoudoir et la regarde dans les yeux, un doigt sur les lèvres. Elle soutient son regard et observe de près sa tête hideuse. Elle se sent calme, aussi tranquille qu'un savant étudiant une anomalie sortie de son bocal. Il plisse les yeux

avec malice. Il semble s'amuser, du moins l'affecte-t-il, peut-être un peu surpris par la froideur de Catherine. « Tu m'aimes ? » demande-t-il tout à coup en posant sa main sur le bras de Catherine. Il a pris la voix du D[r] Louvin. Elle se dégage et lance la main vers lui, une gifle sans conviction, comme pour éloigner un insecte agaçant. Il l'esquive et, dans un éclat de rire, court se cacher derrière le canapé. Catherine croit qu'il est parti mais bientôt elle entend « Bonjour ! » et sa tête réapparaît derrière un fauteuil. Elle le voit courir sous une table, en ressortir. « Bonjour ! »… Il fait l'idiot. Et Catherine le regarde comme un naufragé sur une île déserte comprenant qu'il devra passer le reste de sa vie en compagnie d'un débile. Il court encore et, près de la porte, s'arrête devant le grand miroir en pied. Il adresse un salut à sa propre image puis se retourne vers Catherine, lui sourit et lui fait signe de le suivre. Alors il enjambe le bas du miroir, passe de l'autre côté et disparaît.

Il a réussi à intriguer Catherine. A-t-il vraiment traversé le miroir ? Elle se lève et s'en approche. Elle manque pousser un cri devant son propre reflet. À peine peut-elle se reconnaître. Échevelée, les yeux cernés, son maquillage défait sur son visage pâle, si pâle… Elle se penche pour s'observer de plus près, comme si elle voulait surveiller une folle dans sa cellule par un hublot. Chacun de ses traits exprime la désolation. Voilà ce qu'elle est devenue… Soudain sa peau lui paraît brunir par endroits. Ses joues, son front… Que se passe-t-il ?… Enfin elle comprend : ce n'est pas son visage qui s'assombrit, c'est quelque chose, derrière la surface du miroir, qui se devine par transparence. Elle s'approche pour mieux voir l'image qui, de l'autre côté, se précise. C'est le monstre, le gnome, qui arrive, qui marche vers elle, venant de loin, juste à la hauteur de ses yeux, et non plus bas, comme le ferait attendre sa petite taille. Catherine en distingue à présent la silhouette mêlée aux reflets de ses propres traits. Il approche. Il vient. Il est tout près, juste derrière… Elle voit, superposée à son visage, la grosse tête méchante qui la regarde et s'amuse à écraser son nez contre la surface transparente pour s'enlaidir encore. Il est là, à quelques centimètres… Pourquoi Catherine ne recule-t-elle pas ? Quand les deux bras jaillissent du miroir, ses bras grêles, ridiculement courts, il est trop tard. Deux mains la saisissent aux joues, aux lèvres, se forcent un passage dans sa bouche, y glissent leurs doigts rugueux qui se cramponnent à ses dents. Elle sent les ongles durs griffer son palais. Elle empoigne les bras immondes pour les arracher mais, malgré leur maigreur, leur force est supérieure à la sienne. Elle tente de refermer ses mâchoires, de mordre. En vain, ce sont comme deux bâtons de caoutchouc qui reprennent aussitôt consistance. Elle veut se débattre, s'éloigner. Impossible, les deux bras la soudent au miroir. Et malgré elle, malgré son épouvante, sa bouche vaincue s'ouvre, s'ouvre encore… Alors tout se déroule comme dans un cauchemar, un cauchemar défiant les lois de la physiologie. Elle comprend pourquoi le monstre la force à ouvrir la bouche. Au comble de l'horreur, du dégoût, elle voit que la grosse tête est sortie du miroir et cherche également à s'introduire entre ses mâchoires incroyablement distendues. Les oreilles s'écrasent aux commissures de ses lèvres comme du papier chiffonné, et passent. Elle sent la face du monstre frotter contre sa langue, le contact de ses rares cheveux contre son palais. Son estomac se vrille sous la nausée, mais pourrait-elle vomir ? La tête est bientôt tout entière dans sa bouche. Comment ses joues ne se déchirent-elles pas ? Elle cherche désespérément à saisir le corps visqueux. Mais ses doigts glissent, ses ongles ne parviennent même pas à entamer la peau épaisse. La tête s'engage dans la gorge tandis que les épaules franchissent les dents. Maintenant, les mains de la créature fouillent en son corps, forcent la gorge pour passer. Elle étouffe. Avant de s'évanouir, elle a en un éclair la

vision épouvantable, dans le miroir, de son visage, les yeux fous, la bouche démesurément ouverte sur deux jambes ignobles qui gigotent.

Elle s'effondre.

***

Le couloir est désert. Il avance. Même si quelqu'un se trouvait là, il ne pourrait Le voir. Tout juste peut-être Le ressentir. Un frisson, un malaise, aussitôt mis sur le compte d'autre chose. De toute façon, on ne se sent jamais bien dans un hôpital.

Il glisse jusqu'à la porte. Sur la porte, un numéro. Qu'importe lequel, c'est là qu'Il doit aller. Il avance encore et, sans que la porte se soit ouverte, Il est dans la chambre. La pièce est silencieuse. Seulement la respiration du malade, soutenue par un appareillage compliqué. La pénombre. Les stores tirés. À peine si on pourrait distinguer, à cause de Lui, de Sa présence, des endroits où l'obscurité est plus profonde.

Il S'approche du lit. Bien sûr, il ne peut L'entendre, lui. Il lui faudra plusieurs heures pour récupérer de son anesthésie. Il s'approche encore et considère les savants appareils auxquels tient la vie de l'homme. Encore. Encore. Tout près. Dedans.

Quelque chose se passe dans la poitrine du malade. Par une réaction réflexe, quoique inconscient, il bouge un bras, comme pour se protéger. Mais comment se protéger de ce qui est devenu intérieur ?

Çà et là, des courbes s'affolent sur des écrans, des bips-bips résonnent.

Dans une autre pièce, pas très loin, elle aussi emplie d'appareils, le même bip-bip se fait entendre. Des lumières clignotent. L'infirmière se précipite dans le couloir, entre dans la chambre, allume la lumière. Elle comprend que l'homme meurt. Il faut agir vite. Elle sort en courant.

Lui n'a plus rien à faire dans cette chambre. Tant de choses, par contre, à faire ailleurs. Il se retire.

Le D[r] Wilfart passe devant l'accueil lorsqu'une secrétaire l'interpelle. « Docteur ! Le malade du 434 ! Il y a un problème, l'infirmière vous cherche… »

Il serre les poings et revient sur ses pas. L'opération s'est pourtant bien déroulée. Lui qui a hâte de retrouver Catherine !… Mais comment faire autrement ? Il faudra peut-être réopérer d'urgence…

Le D[r] Wilfart ignore que cette opération va se compliquer de façon incompréhensible et qu'elle va lui prendre plus de cinq heures. Cinq heures ! Quand il rentrera chez lui…

Mais cinq heures, c'est exactement le temps qu'Il veut.

Chapitre X

Catherine ouvre les yeux. On vient de sonner à la porte. Étendue sur le sol, elle caresse du bout des doigts la laine du tapis. Sa respiration s'éveille, lente et paisible. Un sourire noir flotte sur ses lèvres, qui se replie en elle comme au fond d'une tanière. Elle regarde sa montre. Quatre heures. « Oui ! J'arrive ! » lance-t-elle en se levant. Face au miroir, elle met de l'ordre dans ses cheveux, essuie les coulées de son maquillage, se tapote les joues. « Eh bien ! pense-t-elle amusée, ne dirait-on pas que j'ai déjà meilleure mine ? » Elle ôte sa chaîne avec précaution pour éviter que la petite croix ne touche la peau et, ne trouvant pas où la poser, la jette dans le porte-parapluies. Alors seulement elle ouvre.

— Salûût ! fait Odile joyeuse comme à son habitude. Cette fois, elle porte une jupe-culotte et un chemisier plein de taureaux et de toréadors.

— Bonjour Odile, tu reviens d'Espagne ?

— C'est charmant, hein ? Une solde. Je te donnerai l'adresse. Je ne dérange pas ?

— Non, non, entre, fait Catherine en laissant passer son amie.

— Tu as l'air bizarre. Ça ne va pas ?

— Je dormais. Tu m'as réveillée.

— Je ne savais pas que tu faisais la sieste, je suis désolée, s'excuse Odile en s'installant dans un fauteuil.

— Ce n'est rien, mais laisse-moi un peu de temps pour refaire surface. Je dormais si bien…

— Même pour quelqu'un qui vient de se réveiller, ça n'a pas l'air d'aller fort. Et puis, dis-moi, tu n'aurais pas pris un peu de poids depuis la dernière fois ?

— Ah ! ah ! Ben oui, il faut bien lui faire de la place à celui-là.

— Quoi ? Tu es enceinte ?

— Mais non, bébête, c'est beaucoup mieux que ça.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Dis-moi, tu m'inquiètes. Tu as des problèmes ?

— Oh ! oui ! Ça, des problèmes, on peut dire que j'en ai ! Autant que de cerises dans un clafoutis, ah ! ah !

— Ma parole, on dirait que tu as bu !

— Mais non.

— Dis-moi ce qui ne va pas.

— Je ne crois pas que tu pourras y faire grand-chose, Odile, mais, après tout, tu as le droit de savoir. Tu te souviens, je t'ai parlé du week-end où j'ai visité une église et son

cimetière avec Julien ?

— Bien sûr, avec la tombe et le type qui t'a fait peur. Alors ?

— J'ai appris que c'est un vrai sorcier qui est enterré là. Ça ne m'a pas étonnée. Depuis ce jour-là, je ne suis plus la même.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

— J'ai des envies bizarres.

— Quelles envies ?

— Faire le mal. Tuer Julien, par exemple.

— Quoi ! Et tu me dis ça comme ça ! Mais c'est affreux !

— Faut savoir, c'est toi qui m'as demandé de parler.

— Bon, bon, d'accord… Tu as des idées de tuer ton fils, mais peut-être…

— Remarque, même si je le butais, je ne perdrais pas tout. Je me suis fait un petit copain récemment.

— Qu'est-ce que tu dis ? Qui ça ?

— Un petit diable. Très sympa. Si je peux, je te le présenterai. Tu verras, il n'est pas très grand mais il a une bonne tête. Peut-être que je referai ma vie avec lui.

Odile est sidérée autant de ce qu'elle entend que du ton banal, naturel, qu'emploie son amie.

— Mais Catherine, bredouille-t-elle, c'est du délire ! Dis-moi, est-ce que tu en as parlé autour de toi ? À Daniel ?

— Oui, à Daniel. J'en ai aussi parlé à l'abbé Delabre.

— Et alors ?

— Ils m'ont dit d'aller voir un psy.

— Tu l'as fait ?

— Bien sûr, tu sais comme je suis obéissante.

— Et ça a donné quoi ? Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il est mort.

— Quoi ?

— Oui, kaput, fichu, zigouillé. Le docteur, y'en a plus, il est foutu, n'en parlons plus…, chantonne Catherine, et elle rit de voir le visage d'Odile s'allonger d'effroi et de consternation.

— Mais…

— Allons, rassure-toi, ma cocotte, ce n'est pas moi. C'est un de ses malades qui l'a pris pour un cerf-volant.

— Alors… tu n'y vas plus ?

Odile est tellement bouleversée qu'elle ne se rend pas compte de l'énormité de sa réplique. Les larmes lui montent aux yeux.

— Tu as deviné, répond Catherine tranquillement.

— Tu ne peux pas rester comme ça, Catherine. Il faut appeler Daniel, lui dire de venir tout de suite.

— Je viens de le faire.

— Bon, c'est bien, je… je vais rester avec toi jusqu'à ce qu'il arrive, hein ? Et l'abbé Delabre, tu l'as revu ?

— Oui, il n'y a pas plus d'une heure. Et je l'ai fichu dehors.

— Pourquoi ?

— J'ai vu à son air qu'il avait de mauvaises pensées sur moi.

— Quelles pensées ?

— Que je suis possédée. C'est son avis.

— Il te l'a dit ?

— Non, mais j'ai bien vu qu'il le pensait. Je soupçonne qu'il veut m'exorciser, me séparer de mon copain. Tu supporterais ça, toi ?

— Oh ! Catherine, tu es f… Tu dis n'importe quoi !

Une larme roule sur sa joue, qu'elle essuie d'une main tremblante.

— C'est lui qui dit n'importe quoi. Possédée ! Tu y crois, toi ?

— N… non…

— Bon, alors on est d'accord.

— Mais… mets-toi à sa place ! C'est un prêtre, c'est quand même normal que l'idée lui vienne… C'est peut-être l'histoire de la tombe de ton sorcier qui l'y a fait penser…

Pendant qu'Odile parle, Catherine se lève et s'approche d'une fenêtre donnant sur la rue. Elle écarte le rideau comme pour regarder distraitement les passants et les voitures. Odile voit que son amie ne l'écoute plus mais elle craint par-dessus tout de laisser le silence s'installer. Parler, parler, meubler la conversation, tenir jusqu'à l'arrivée de Daniel…

— … parce qu'on dit que des entités demeurent près des corps des sorciers après leur mort, et là, elles peuvent…

— Ah ! la ! la ! Comme la vie est dure ! soupire Catherine tout à coup.

— Que dis-tu ?

— Je dis : que la vie est difficile, voui voui voui voui… Dis-moi, c'est bien à toi, la voiture garée en face ?

— La Ford bleue ? Oui, pourquoi ?

— Comme ça. Tu prendras bien une tasse de thé ?

— Oh ! oui ! s'exclame Odile heureuse de donner à Catherine l'occasion de s'occuper.

— Je vais préparer ça.

Catherine disparaît dans la cuisine. Odile en profite pour se moucher et mettre de l'ordre

dans ses pensées. Elle se retient de fondre en larmes. Qu'est-ce qui s'est passé ? En l'espace de quelques jours, Catherine a plongé dans le délire le plus total. Et personne ne semble le savoir ! « Mon Dieu, implore-t-elle, pourvu que Daniel fasse vite ! Qu'il se dépêche ! » Mais… l'a-t-elle vraiment appelé ?… À ce doute, son cœur bondit en sa poitrine.

— Dis, fait-elle en s'efforçant de ne pas laisser trembler sa voix, tu l'as bien appelé, Daniel ? Il t'a bien dit qu'il venait ?

— Oui, oui, répond Catherine de la cuisine, ne t'inquiète pas. Du moins, je crois…

— Comment ça, « tu crois » ?

— Oui, je crois.

Catherine revient dans le séjour, se dirige vers son amie d'un pas décidé. Livide dans son fauteuil, Odile est au bord de la crise de nerfs. Elle voit Catherine approcher, son bras gauche plié et serré contre sa poitrine.

— Je ne me souviens plus, fait Catherine, tu prends du sucre dans ton thé ?

Et elle sort de sa manche un couteau. Un couteau à viande, grand, neuf, brillant, effilé, cruel.

Odile n'a pas le temps de se lever.

Elle pousse un cri. Un seul.

Catherine entoure la plaie de serviettes-éponges pour éviter les traces de sang dans le séjour. Elle y a laissé la lame, enfoncée jusqu'au manche que la main d'Odile semble retenir prisonnier comme un oiseau peureux. Elle prend le corps par les pieds et le tire jusqu'à la salle de bains où elle l'enferme dans un placard. Puis elle retourne au séjour, fouille le sac à main de son amie, prend les clefs de voiture, les met dans sa poche et jette le sac au fond d'un tiroir. Alors elle s'installe tranquillement dans un fauteuil, un vague sourire aux lèvres. Le temps d'une caresse sur son ventre — son ventre juste un peu bombé, cela n'a pas échappé à cette chère Odile — et elle ferme les yeux comme sur un rêve.

Maintenant elle attend Julien.

Chapitre XI

Les yeux clos, la main posée ouverte sur son ventre, Catherine attend. Une sorte de sérénité malsaine se reflète sur son visage. Une voix se déploie en elle, comme un aigle planant sur un royaume déserté. « Tu es à moi maintenant. Je suis dans toi. Je suis dans ton ventre… un bébé bien au chaud… C'est gentil de m'avoir laissé entrer… Tu vois combien tu gagnes à être mon amie… Tu n'as rien à craindre avec moi. Tu as vu comment je traite mes ennemis, comment j'ai béni ton vieux gâteux de prêtre, comment j'ai soigné ton grand comique de docteur ? Connais-tu quelqu'un plus fort que moi ?… Tu as bien fait de m'accueillir. Tu ne le regretteras pas. Je resterai avec toi toute ta vie, et plus encore. Mon amour, tu verras comme tu m'aimeras, tu ne pourras plus te passer de moi… Je mérite tout de toi, tu dois tout me donner, n'aimer que moi, moi seul… Donne-moi Julien, je le veux. Nous nous aimons trop pour supporter un enfant entre nous. Je veux un sacrifice, comme dans l'ancien temps, le bon vieux temps… Va à Vince et, là-bas, tue-le pour moi. Sur la tombe. Qu'ils sachent qu'on ne se débarrasse pas de moi comme ça. Fais ça pour moi, pour me montrer que tu m'aimes… »

Plus rien en elle ne peut se révolter. Plus rien ne peut crier, appeler, lutter. Trop tard, trop faible, trop profond. Tout se passera comme Il dit… et elle assistera, impuissante et muselée, à ce cauchemar qui n'aura jamais de fin.

Elle entend une clef glisser dans la serrure. La porte s'ouvre, c'est Julien. Il rentre à l'heure, le gentil garçon. Il la rejoint dans le séjour, pose son cartable.

— Qu'est-ce que tu fais, tu rêves ? lance-t-il à sa mère, étonné de la voir ainsi affalée dans le fauteuil.

— Oui, je regardais le temps passer en attendant mon petit Julien.

Il s'est mis aux commandes de sa voix, de ses gestes. Les apparences sont parfaites, rien ne trahit que ce corps n'est plus Catherine. À la rigueur, peut-être, une lueur glacée dans les yeux. Mais il faudrait observer avec attention, et elle évite de croiser le regard de son fils.

Elle prépare son goûter en bavardant avec lui. Puis il monte dans sa chambre finir ses devoirs. Quand vient l'heure des dessins animés à la télévision, il redescend au séjour. Catherine fait le dîner, juste pour lui et elle. Elle sait que Daniel ne rentrera pas manger. Il rentrera après, bien plus tard… Avant le repas, Julien se lave les mains dans la salle de bains. Il n'aperçoit pas le mince filet de sang qui glisse par terre le long du mur. Avec un appétit d'ogre, il dévore tout ce que sa mère lui donne. Puis il l'aide à essuyer la vaisselle.

— Tu sais ce dont j'ai envie ? demande-t-elle soudain.

— Si tu ne me le dis pas…

— Tu n'aimerais pas faire une balade en voiture ?

— Maintenant ?

— Maintenant. Demain, c'est samedi, tu ne fais jamais rien d'important à l'école le samedi, hein ? Si on rentre tard, tu n'iras pas en classe demain. Je ferai un mot pour ta maîtresse lundi. Je dirai que tu étais malade. D'accord ?

Julien ouvre des yeux ronds. Jamais cela n'est arrivé : sa mère lui propose de sécher la classe ! Il ne va pas se le faire répéter.

— Ouais ! Bien sûr d'accord !

— Prépare-toi, on y va tout de suite.

— Super ! Papa n'a pas pris la voiture aujourd'hui ?

— Si, mais Odile est venue me prêter la sienne. Elle fait un petit voyage et elle a peur qu'on la lui vole si elle la laisse sur le parking.

— Génial. Où on va ?

— On se balade juste pour le plaisir, on n'a pas besoin d'aller quelque part précisément. On verra bien.

— Je vais m'habiller ! lance-t-il en galopant dans les escaliers jusqu'à sa chambre. Là, il met ses tennis, les belles, les rouges, et son « blouson de sortie » avec un Bart Simpson dans le dos. Avant de redescendre, il se contemple dans la glace. « Qu'est-ce que je ressemble à Bruce Willis ! », juge-t-il.

Pendant ce temps, sa mère s'est habillée également. Elle prend son sac à main et passe à la cuisine. Quand elle revient, une pointe se dessine au côté du sac sous le cuir souple. Julien l'attend dans le séjour, tout excité. Il court lui ouvrir la porte, avec une révérence de chevalier servant. Ils sortent en pouffant de rire. À les voir ainsi, qui pourrait dire ?

***

Il est plus de vingt heures quand Daniel Wilfart quitte l'hôpital. La nuit est tombée. Il se sent épuisé. Jamais au cours d'une même opération il n'a rencontré autant de difficultés. En excellent chirurgien, il les a surmontées une à une mais, maintenant, la fatigue lui pèse comme une masse sur les épaules.

Tandis qu'il se gare devant chez lui, les lumières éteintes lèvent en lui une onde d'inquiétude. La porte s'ouvre sur le noir. Tout de suite, peut-être à cause de la sonorité extrême de l'air, il comprend que quelque chose d'anormal s'est passé. Souvent il est rentré tard, quand tous étaient couchés, mais l'obscurité a ici un autre visage. Il appelle Catherine, Julien, monte aux chambres en allumant tous les interrupteurs sur son passage. Personne. Par quel pressentiment inspecte-t-il chaque pièce ? Quand il entre dans la salle de bains, les filets de sang s'étirent vers lui comme des serpents. « Non ! » crie-t-il en se ruant sur le placard où naît la source rouge. Il est fermé à clef et il manque s'arracher les ongles à vouloir le forcer. Il court dans la cuisine prendre un gros tournevis qu'il revient introduire entre les deux battants. L'un d'eux s'ouvre avec un craquement de cercueil. Le corps d'Odile lui tombe dans les bras comme une molle courtisane.

Il a tant craint de trouver là son fils ou Catherine qu'il soupire de soulagement en reconnaissant Odile. Mais aussitôt l'angoisse fortifiée au centuple revient lui vriller les entrailles. L'abbé Delabre a-t-il vu juste ? Est-ce Catherine qui a tué Odile ? Qui d'autre ? Un instant, il veut croire que les deux amies ont été surprises par des voyous et que… Mais ça ne tient pas debout, il n'y a aucune trace d'effraction, de lutte ni de vol. Non, c'est Catherine la meurtrière ! Où est-elle ? Avec Julien ? Pourquoi a-t-elle caché le corps d'Odile ? Pour le cacher à qui ? À lui Daniel ? À Julien ?… Où peuvent-ils être ? Appeler la police ? On ne lance pas la police sur les traces de quelqu'un d'un simple coup de fil. Ils viendront d'abord ici, ils le questionneront, cela prendra un temps infini alors qu'il faut faire vite ! Vite !… Où sont-ils ? Si Julien avait vu sa mère folle, il se serait sauvé, il aurait appelé son père à l'hôpital, il l'aurait attendu dehors, n'importe quoi mais il aurait fait quelque chose ! Comme ce n'est pas le cas, c'est qu'il ne s'est rendu compte de rien, et il doit être avec sa mère… Où ?… Où ?… S'il lui fallait s'arracher les cheveux pour trouver la réponse, il n'hésiterait pas. Où ?… Soudain l'idée lui traverse l'esprit comme un éclair : Vince ! Vince !… Tout a commencé là, c'est depuis ce jour que Catherine a changé. Ce qui s'est passé ici porte la marque de la folie et ne peut être en rapport qu'avec Vince. C'est là qu'ils doivent être. On ne peut s'y rendre qu'en voiture… Il court regarder dans la rue. Il connaît les voitures garées là, elles appartiennent toutes aux voisins. Celle d'Odile devrait s'y trouver. Il comprend… C'est peut-être pour ça que la malheureuse est morte. Vite ! À Vince ! Les rattraper avant qu'il ne soit trop tard !… Sans se préoccuper davantage du corps d'Odile, il claque la porte derrière lui et court à sa voiture. Il démarre en trombe et roule comme un fou dans les rues de Vichy. En conduisant, il vérifie son raisonnement. Il ne faut pas se tromper et perdre un temps fatal. Mais non, tout se tient… Tuer Odile pour aller à Vince. S'ils n'y sont pas, il sera temps d'appeler la police… Pour quelle raison retourner à Vince ? Pourquoi ? Les mots de l'abbé Delabre lui reviennent : un sorcier, une jeune fille violée, morte… Treize ans, une enfant… Mon Dieu, si encore un autre enfant… !

Il a rejoint la nationale. Maintenant de la vitesse, de la vitesse. Il se refuse à imaginer ce qui se passera s'il arrive trop tard, ou s'il s'est trompé, si le drame a lieu ailleurs. Curieusement, il a la certitude d'être dans le vrai. Il ignore d'où lui vient cette conviction, mais il en mettrait la main au feu. Il s'étonne d'avoir deviné aussi vite les événements, d'avoir pu réfléchir sans perdre son sang-froid. Alors, lui qui n'a jamais tellement pensé à Dieu, du fond de son angoisse, il y voit une sorte de miracle. Et il prie Dieu de ne pas l'abandonner, de protéger Catherine et Julien… Oui, les pensées, les intuitions qui l'ont conduit sur la route de Vince, c'est au ciel qu'il croit les devoir. Au ciel.

Le pied écrase l'accélérateur, il roule, roule. 130… 140… Dans chaque voiture qu'il croise, il espère reconnaître Catherine et Julien… Vite… Vite… Plus vite… Il ne songe pas au danger. Feux rouges brûlés, appels de phares pour doubler, klaxon, tout pour gagner du temps. Par bonheur, il y a peu de circulation, il est seul sur la route. Presque… À un moment, il voit venir de loin deux gros phares en sens inverse. Ils l'éblouissent… Un camion en pleins phares. Il fait des appels pour l'obliger à passer en feux de croisement. En vain… Il l'aveugle, cet imbécile… Il se guide sur le phare gauche du camion, au risque de le frôler… C'est bien un camion… Mais… Mais !… Il se déporte à gauche ! Il arrive en face ! Il est fou ! Il vient droit sur… Nôôônn !…

Le klaxon hurle. La route, le camion semblent s'engloutir à l'intérieur de l'habitacle, à

l'intérieur de son crâne. C'est un océan de lumière… de lumière… Puis le choc, le fracas, un bruit assourdissant… L'impression de voler… Ça éclate, ça explose, c'est déchiqueté… Ça brûle… C'est noir… c'est noir… noir…

Le lendemain matin, la carcasse disloquée de la voiture du D^r^ Wilfart fume encore, projetée dans un champ au bord de la nationale. Que s'est-il passé ? Comment a-t-il perdu le contrôle de sa voiture ? Les traces de pneu sur la chaussée indiquent qu'il a freiné désespérément. Pour éviter quel obstacle ? Il n'y a aucune trace sur la route, aucune trace d'un autre véhicule. Et si quelque chose, comme un camion venant en sens inverse, est la cause de l'accident, il n'a existé que dans l'esprit du D^r^ Wilfart. Mais cela, bien sûr, personne ne peut le savoir.

Chapitre XII

Catherine a quitté la nationale et traverse maintenant un village endormi. Ses phares effleurent les maisons qui semblent bomber le dos comme de gros chats dérangés dans leurs rêves. Depuis combien de temps roule-t-elle ? Elle n'en a aucun souci. Corps, gestes, paroles, usurpés. À ses côtés, Julien regarde la route, maussade, sans mot dire. D'abord amusé par cette sortie imprévue, il a à flot continu chanté, bavardé, commenté tout ce qu'il voyait comme si sa mère ne le voyait pas également. « T'as vu la ferme ?… Eh ! les vaches ! Pas encore couchées ?… Eh ! les moutons… » Puis l'obscurité s'est approfondie. Le spectacle, d'ennuyeux est devenu inexistant. Il s'est tu. La fatigue. L'envie de dormir. L'ennui. Au départ, il s'était étonné de l'envie soudaine de sa mère de faire une balade en voiture. Maintenant il est surpris de l'insistance qu'elle montre à la prolonger alors qu'elle ne paraît même pas y prendre plaisir. D'ailleurs, cela fait un moment qu'elle ne dit rien non plus.

— Tu dis rien, 'man.

— … Je fais attention à la route.

— Je commence à être fatigué. J'aimerais mieux rentrer.

— Entendu. Moi aussi, je voudrais rentrer, mais je crois que nous sommes perdus. On n'aurait pas dû partir comme ça, sans carte.

— On arrive à un croisement. Il y a des panneaux, on va pouvoir s'y retrouver.

À sa stupéfaction, sa mère ne ralentit pas. Au contraire, elle franchit le carrefour en accélérant, brûlant le stop sans le moindre état d'âme.

— Eh ! Y'avait un stop, 'man ! Qu'est-ce que tu fais ? J'ai vu le panneau Vichy, c'est dans l'autre sens !

— Mais non, tu as dû mal voir. Je suis sûre que Vichy, c'est tout droit. D'ailleurs, je reconnais…

— Et le stop !

— Allons, Julien, j'ai bien vu qu'il n'y avait pas de phares sur la route. Et puis, c'est parce que tu me distrais, tu m'empêches de faire attention. Tu le sais bien, papa le dit tout le temps, ce sont les gens qui parlent en conduisant qui font les accidents. Essaye de dormir. Ne t'inquiète pas, je sais où nous sommes.

De mauvais gré, Julien ferme les yeux.

***

Son dîner terminé, il se consacre à la rédaction du maigre bulletin paroissial.

Malgré les années, il a gardé toute sa chevelure aujourd'hui d'un blanc de neige. Et comme il n'a jamais pu renoncer au port de la soutane — plus par sentimentalité que par conviction profonde — sa petite taille lui a valu le sobriquet de Mont-Blanc chez les moins respectueux de ses paroissiens. Seuls quelques ivrognes de Vince, préférant comparer ses cheveux à une mousse de bière, lui ont donné le surnom de Guinness.

C'est un homme simple qu'on a toujours affecté à des cures sans importance, perdues au fin fond des campagnes, et jamais il n'a émis le souhait de se voir confier des paroisses où ses qualités, sa compréhension des âmes, seraient mieux employées. On le dit donc humble. Mais lui-même sait trop ce que cette humilité doit à sa timidité. Le monde lui pèse et il lui faut sans cesse lutter contre son envie de le fuir. Jadis adolescent, il ne rêvait que de recueillement, de silence et de la paix des monastères où il lui semblait si facile, là, de devenir un saint. La vie en a décidé autrement. La vie, Dieu. Il s'est soumis et porte sa modestie comme la bure de moine qui lui a été refusée. Elle ne lui coûte aucun effort. Quel mérite pourrait-il s'en reconnaître ? C'est de vivre en ville, avec ce que cela signifie de rencontres, de nouveautés, d'agitation, qui lui serait pénible. Alors, tout va bien. « Pour peu qu'on s'abandonne à Lui, Dieu met chacun à sa place », conclut-il chaque fois qu'il pense à lui-même.

Il pose son stylo et regarde par la fenêtre ouverte. La nuit est claire, fraîche, sans nuages. Comme à son habitude, il sort dans le petit jardin du presbytère pour la savourer. Il s'assied sur le banc de pierre grossièrement taillé, collé au mur qui lui fait un austère dossier. La tête contre le grès, il lève les yeux au ciel. C'est l'instant que le vieil abbé préfère, où le temps fait retour sur lui-même comme pour se refondre à sa source. La multitude des étoiles lui semble les yeux de Dieu, Dieu qui a appelé Abraham et lui a parlé… C'est devant cette multitude scintillante qu'il comprend, qu'il vit le plus profondément l'ampleur du mystère de l'homme, de l'humanité si minuscule dans l'univers, si grande dans le sacrifice du Christ. « Le ciel nous donne notre mesure, aime-t-il à se répéter, le ciel est une icône. » Ce n'est pas une pensée originale, mais quelle importance ? Avant le séminaire, avant même qu'il décidât de consacrer sa vie à Dieu, dès son enfance, il n'avait jamais regardé le ciel sans que cette idée s'imposât à lui. Et dès cette époque, il la berçait en son esprit comme un chaud secret, un secret que personne ne lui avait transmis, qu'il s'était fait tout seul. Ni l'âge, ni les lectures, ni les études de théologie, n'ont émoussé le réconfort, l'exaltation, le sentiment de vérité qu'il trouve en elle. Et lorsque le monde et ses maux parviennent à faire vibrer en lui les fibres du doute — non pas de l'existence de Dieu, mais des desseins de Dieu pour l'homme — c'est devant cette vaste beauté d'ombre et de lumière qu'il reprend force. Alors il se rappelle que le désespoir est une tentation, seule pensée issue de ce siècle dont il puisse être jaloux. « L'homme né pour dire cela, songe-t-il, s'est vu confier une formidable mission. »

Ce soir-là, sa réflexion est distraite par le bruit d'une voiture passant sur la route devant le jardin, qui fait taire quelques secondes les criquets. Il n'est pas rare qu'une voiture traverse le village à cette heure. Pourquoi ne peut-il retrouver cette fois la paix de sa méditation ? L'idée qui s'impose à lui est celle du mal, cette aune qui révèle le cœur des religions et la foi des hommes. La contemplation des étoiles lui dit la gloire de l'humanité. Oui, l'humanité en général. Mais le spectacle si quotidien d'individus broyés… Qu'advient-il de ceux perdus sans avoir su, sans avoir pu ? Plus encore,

qu'advient-il de ceux dont la perte, comme celle de Judas, était écrite dans les prophéties et entrait dans le plan divin lui-même ? S'il faut que le Mal existe, comment seront jugés les élus de l'Obscur ? Ceux qui auraient crié vers la lumière, mais qu'Il saisit avant même qu'ils veuillent, avant même qu'ils choisissent… Qu'est-ce alors de vouloir, de choisir ?

Il ne peut s'expliquer l'inquiétude qui flotte en lui. Qu'est-ce qui l'a provoquée ? Quelque chose d'anormal ? Enfin il trouve : la voiture ! Il l'a entendue passer juste devant le jardin et, dans le silence de la nuit, il aurait dû l'entendre de nouveau quelques minutes plus tard quand, après la colline Sainte-Croix, la route tourne dans les champs. Mais là, il n'a rien entendu. La voiture s'est donc arrêtée en chemin. Pas tout près, pas dans le village, puisqu'il aurait entendu les freins, les portières qu'on claque. Non, plus loin, peut-être au pied de la colline Sainte-Croix. C'est étonnant d'avoir remarqué ce détail. « Si la voiture s'est arrêtée à la colline Sainte-Croix, pense-t-il, ce ne peut être qu'en rapport avec Grandin. » Et l'idée lui vient qu'on va cette nuit encore profaner la tombe.

Il soupire. Cette histoire n'en finira donc jamais ? Pourquoi ces gens ravivent-ils sans fin leur douleur comme des enfants aiguisent leur dégoût en tournant et retournant le cadavre d'un chat ? Ce sont aussi ses souvenirs qu'ils réveillent : Grandin, la Haine, le Mal, Lui… Quand on a été ainsi face à face avec Lui, quand on L'a vu opérer une telle transfiguration — c'est le mot exact, portant tout le sens de l'effroyable inversion — transfiguration par le mal d'un être aussi insignifiant que ce berger… on ne peut plus douter. On ne peut plus. En cette révélation paradoxale qui pulvérise toutes les arguties, la foi s'enracine de façon indestructible… La conversation qu'il a eue avec l'abbé Delabre le jour même lui revient en mémoire. Grandin mort depuis déjà si longtemps, Il ne s'est peut-être toujours pas résolu à Se taire ! « Seigneur, prie-t-il tout haut, faites qu'Il ne recommence pas ! »

Dans l'immédiat, il doit se rendre là-haut. S'il ne s'est pas trompé, si ces gens sont venus souiller la tombe, peut-être que, pris sur le fait, ils l'écouteront. Peut-être que, une fois perdu le lâche refuge de l'anonymat, ils renonceront à leur piètre vengeance.

Il traverse le petit jardin, ouvre la grille rouillée qui grince dans la rue déserte. Des voix de télévision, du fond de salles à manger trop chaudes, accompagnent ses premiers pas vers la colline Sainte-Croix.

***

Le crissement du frein à main réveille Julien.

— On est arrivés ?

— Pas encore.

— Alors, pourquoi tu t'arrêtes ? Où on est ?

— Tu ne reconnais pas ?

De ses yeux embués de sommeil, il cherche à percer l'obscurité. Il ne discerne que des champs, quelques buissons, rien qui mérite un arrêt.

— Il fait noir… C'est la cambrousse ici !

— Regarde là-haut.

Il colle son front au pare-brise pour voir en son entier la colline que lui désigne sa mère. Dans la lumière blafarde de la lune, elle lui paraît comme une gigantesque tête de mort. Il reconnaît l'église à son sommet.

— Mais qu'est-ce qu'on fait ici ?

— Tu te souviens ?

— Bien sûr que je me souviens. Et justement, qu'est-ce qu'on fait ici ?

— Tu dormais déjà quand j'ai vu sur un panneau qu'on était près de cette église. J'ai voulu vérifier quelque chose.

— Qu'est-ce que t'as vérifié ?

— Hé ! Je ne l'ai pas encore fait, il faut que j'aille voir là-haut.

— En pleine nuit ? T'es malade ! Qu'est-ce que t'as besoin d'aller là-haut ?

— Tu verras. Tu viens avec moi ?

Elle ouvre sa portière et descend de voiture.

— Non. Il fait tout noir, j'ai peur.

— Comme tu voudras. Tu m'attends dans la voiture alors ?

Il espérait que, devant son refus, sa mère renoncerait à sa lubie. La voyant aussi résolue, il est dérouté. L'idée de rester seul dans cette campagne perdue, même à l'intérieur d'une voiture, ne l'enchante pas. Peur pour peur, se dit-il, mieux vaut la suivre et aller au bout de l'aventure. De méchante humeur, il sort de la voiture, claque la portière et commence à gravir la colline sur les pas de Catherine. Il doit même courir un peu pour la rattraper.

— Alors, l'interpelle-t-il, tu vas me dire pourquoi tu grimpes là-haut ?

— Ne sois pas impatient comme ça, Julien. Tu verras bien.

Il est stupéfait de l'allure à laquelle elle marche. Il arrive à peine à la suivre. Plus étrange encore, elle ne semble éprouver aucune crainte.

— T'as pas les boules d'être ici ? Toi qui étais toujours si trouillarde.

— On change.

Et elle ajoute entre ses dents : « Sans doute un heureux effet de ma psychanalyse. »

— Qu'est-ce que t'as dit ?

— Rien. Avance si tu ne veux pas y passer la nuit.

— Mais, tu te souviens la dernière fois comme on a eu peur. Si on se retrouve nez à nez avec le même type, on aura l'air fin. Qu'est-ce qu'on fera ?

— Réfléchis un peu, Julien. Ce type est un farceur qui attend les touristes le dimanche pour faire ses blagues. Il a beau ne pas être malin, il sait que les touristes ne visitent pas les églises la nuit. Il n'y aura que nous là-haut, sois tranquille.

À mi-chemin, Julien ne parvient plus à soutenir l'allure de sa mère. La fatigue autant que la peur ôtent toute force à ses jambes. Il s'assied sur un rocher au bord du sentier.

— Ouf ! J'en peux plus, je m'assieds là une minute… Comment tu fais, toi ? T'es même pas essoufflée.

— Allons, Julien, cesse de te plaindre…, fait-elle d'un ton attendri en revenant sur ses pas.

Il croit qu'elle va le réconforter, s'asseoir pour attendre à ses côtés, peut-être le prendre dans ses bras. Il lui esquisse un sourire. La gifle retentit dans ses oreilles comme une déchirure de la nuit. « Maintenant tu la fermes, hurle-t-elle, et tu te magnes le cul ! » Stupéfié, il n'a même pas le réflexe de pleurer. D'une main de fer, Catherine l'empoigne par le col, le soulève à bout de bras et reprend son ascension vers l'église. Les pieds de Julien touchent à peine le sol, comme lorsqu'il joue à se suspendre au-dessus de l'escalier roulant d'un grand magasin de Vichy. Jamais il n'a vu sa mère dans un état pareil. Qu'est-ce qu'il lui prend de se mettre ainsi en colère ? Jamais de sa vie elle ne l'a giflé. Et quelle force ! Abasourdi, il n'ose même pas protester ou tenter de se dégager, et c'est ainsi soulevé, traîné, poussé par elle qu'il franchit l'enceinte du cimetière. Ses pieds glissent sur les graviers, les croix défilent devant ses yeux. Dans le clair de lune, les tombes semblent irréelles, fausses, comme dans les vieux films de vampires. Enfin Catherine s'arrête. Et il voit où elle s'est arrêtée. Auprès de quelle tombe. Justement celle-là : celle du sorcier. Il est atterré. Depuis le début, il a cru que, si sa mère voulait « vérifier quelque chose », il s'agissait d'une sculpture ou d'un détail quelconque de l'église. Jamais il n'a pensé que cela concernait le cimetière, et encore moins cette tombe !

— Allonge-toi là, ordonne-t-elle en lui indiquant la dalle nue.

— Quoi !

— Allonge-toi là, je te dis ! Obéis !

Julien n'en croit pas ses oreilles. S'allonger sur une tombe, au-dessus d'un mort ! Ce n'est pas possible, sa mère devient folle ! Sa voix est méconnaissable, son visage est crispé par une méchanceté sans nom, mais il a beau avoir peur, elle peut toujours courir pour qu'il s'allonge sur… Soudain Catherine le saisit d'une main à la gorge, le soulève de terre et le jette brutalement sur la dalle où il tombe à la renverse. Aussitôt elle bondit sur lui et s'empare de nouveau de sa gorge. Il étouffe mais c'est en vain qu'il tente d'arracher le bras qui, animé d'une force prodigieuse, le cloue à la pierre glacée. Sans comprendre d'où elle est sortie, il voit au-dessus de lui l'éclair d'une lame. Avec l'énergie du désespoir, il plie les jambes et les détend dans le ventre de sa mère. Elle roule sur la tombe voisine avec un rugissement de fauve. Il se remet sur ses pieds et s'élance dans l'allée en une fuite éperdue. Déjà elle est sur ses talons. Chose incroyable, lui qui la bat toujours quand ils jouent à la course, elle le dépasse sans effort et lui coupe la retraite ! Il n'a pas le temps de fuir ni de se débattre, elle le saisit par son blouson et l'emporte comme un chat par la peau du dos.

— Lâche-moi ! Lâche-moi !

— Ta gueule, petit con, fait une voix qui n'a rien de commun avec celle de sa mère, et il se retrouve jeté contre la tombe. De nouveau, le couteau s'élève mais, cette fois, Catherine pèse de tout son poids sur ses jambes emprisonnées.

La lame s'abat. S'il crie, personne ne l'entend, car le hurlement de sa mère en furie couvre tout.

Il a fermé les yeux. C'est fini, le couteau va lui fouiller le cœur. Il attend la douleur fulgurante mais curieusement rien ne se passe, le choc ne se produit pas.

Quand il rouvre les yeux, il voit, derrière le visage grimaçant de sa mère, une forme noire qui découpe le ciel, des cheveux d'argent sous la lune. Une main enserre le poignet de sa mère. Elle n'a pas renoncé et cherche à abaisser de force le couteau mais l'homme tient bon. Avec un grognement de rage, elle lâche Julien et se retourne vers l'intrus. Julien file comme un lézard parmi les tombes. Là, le visage entre deux stèles, tremblant, sanglotant sans larmes, il assiste à la lutte de l'homme avec celle qui a été sa mère. Il a de la force, mais l'âge lui a ôté l'agilité. Que peut-il contre ce démon déchaîné ? À plusieurs reprises, la lame fait siffler l'air devant ses yeux, il ne l'évite que de justesse. Une fois, elle lui tranche la joue et le sang jaillit. De la salive mousse au coin des lèvres de Catherine. « Charogne ! hurle-t-elle d'une voix de gorgone, tu vas y passer !… Je vais te crever ! Tu te souviens, je te l'avais dit… C'est ton tour maintenant ! Tu vas crever, gros sac puant !… »

L'homme est livide. Un instant, il paraît vouloir répondre à la voix issue de l'abîme. Il crie seulement :

— Sauve-toi ! Cours, petit ! Sauve-toi !…

La lame pique vers son œil. D'un coup de rein, il se jette en arrière et perd l'équilibre. Il tombe sur le dos. C'est assez. Sans lui laisser le temps de se redresser, elle bondit sur lui de tout son poids, abattant vers son visage son poing droit. Par un réflexe foudroyant, il parvient à l'arrêter juste avant qu'il n'atteigne sa tête. Mais le couteau est dans l'autre main, qui lui cisaille les entrailles. Son cri fuse vers le toit de l'église, s'évanouit parmi les étoiles.

Couchée sur lui, Catherine s'acharne encore longuement à tourner la lame dans son ventre, comme si elle assouvissait avec application une haine mûrie par une infinité de siècles. Puis elle s'éloigne à quatre pattes, soufflant de rage, humant l'air telle une lionne en chasse. Elle hurle : « Julien !… Julien !… »

Julien a vu l'homme vaincu, tué. Il a fui. Il a couru de toute la force de ses jambes tremblantes. Il va atteindre l'entrée du cimetière quand l'appel de sa mère le fige dans sa course. Il se retourne. Qu'est-ce qui en lui, malgré sa peur, sa terreur de celle qui n'est plus qu'un monstre, l'empêche de franchir le mur d'enceinte, de dévaler la colline, de frapper aux maisons pour avoir de l'aide ?… Quelle force le pousse à revenir sur ses pas ? L'allée s'étend devant lui, au bout de laquelle Catherine, échevelée, ensanglantée, le regarde, de la glace au fond des yeux. Il claque des dents, au bord de la crise de nerfs. Que ne donnerait-il pas pour s'abriter, se réfugier dans les bras de sa mère ? Mais ça, ce n'est plus sa mère. Oh non ! Ce n'est plus sa mère. Il faut fuir ! Fuir ! Pourquoi ne le fait-il pas ? Pourquoi ?

— Julien ! Viens ! ordonne la voix.

Il ne bouge pas.

— Julien, viens, mon petit…, répète la voix, encore plus ignoble de se vouloir douce.

Il ne peut faire un pas, ni en avant, ni en arrière.

— Petite charogne, tu veux pas obéir ? Tu veux pas consoler ta pauvre mère qui t'implore ? Salopard de mioche !

Il est paralysé par l'effroi mais, au premier geste, au premier pas de Catherine vers lui, il sortira de sa stupeur, il s'enfuira. Elle doit le sentir, car elle renonce à le poursuivre.

— Eh bien, crève tout seul, ordure ! Tu crois que j'ai besoin de toi, hein saloperie ?… Mais qu'est-ce que tu crois ? Je t'aurai bien sans ça ! Je t'aurai !… Tu crois que je ne suis pas tout-puissant ? Approche ! Je vais te montrer…

La voix grasse, caverneuse, tordue par la haine, s'éteint dans la bouche de Catherine. Julien n'entend plus que son souffle haletant. Espère-t-elle qu'il approchera de lui-même ? Toujours à quatre pattes, prête à bondir, elle le fixe de son regard de bête folle. Comme il n'avance pas, elle hoquette d'un rire sinistre :

— Ah ! ah ! ah ! Je vois ce que c'est, petit con. Petit merdeux. Petite charogne adorable, attendrissante… Tu crois que je tiens à ta mère, hein ? À ta salope, ta pouffiasse de mère !… Mais pour qui tu me prends ? Regarde comme j'y tiens… Regarde !…

Le visage halluciné, Catherine se met à genoux. Tenant en ses deux mains le couteau sanglant, elle le lève à la hauteur de son front, retourne la lame vers elle et, lentement, comme dans un rituel, la ramène devant son ventre. Alors, d'un coup sec, elle l'y enfonce jusqu'au manche. Un large sourire cruel déforme sa bouche qu'aucun cri de douleur ne franchit. Puis, les deux mains toujours crispées sur le manche, elle entreprend un lent mouvement d'oscillation, poussant la lame d'une hanche à l'autre, d'une hanche à l'autre, déchirant les chairs… Le sang gicle.

— Tu vois ça, hein ? rugit la voix qui n'a rien perdu de sa force ni de sa haine. Tu vois ce que j'en fais, de ta mère ? Tu vois ? Ah ! ah ! ah !…

Enfin elle s'immobilise. Julien, dont la conscience noyée d'épouvante ne tient plus qu'à un fil, la regarde, les yeux exorbités, la bouche ouverte sur un cri muet. Elle s'affaisse sur le côté. Pendant un temps, il ne se passe plus rien puis, comme une plainte, s'élève un faible appel :

— Julien… Julien…

Et là, dans cette voix, aube après les ténèbres, tout l'amour de sa mère lui revient. C'est sa voix à elle, sa voix… Il l'a retrouvée, elle est là, sa mère qui l'aime, qui souffre, qui l'appelle, lui, son fils… En entendant son nom dans cette voix douce, implorante, l'effroi, pareil au reflux d'une marée démente, relâche son emprise… malgré ce qu'il a vu… malgré ce qui est toujours sous ses yeux…

— Julien… Julien…, appelle-t-elle de plus en plus faiblement.

Elle se tait. Une bouffée de larmes monte aux yeux de Julien. Ce corps étendu dans cette allée, c'est sa mère… Est-ce qu'elle va mourir ? Est-ce qu'il va la laisser mourir ? « Maman… maman », gémit-il. Animé par le fol espoir qu'elle est redevenue comme avant, qu'elle ne va pas mourir et que le cauchemar est fini, il fait un pas vers elle, puis un autre, des pas comme une douleur, qui luttent contre l'angoisse et la terreur. Il avance dans l'allée où plus rien ne bouge, où règne un silence de fin du monde. Il pleure.

« Maman !… Maman !… » Il avance… avance… Enfin il est près d'elle… Là… Le corps de sa mère… Plus loin, celui de l'homme… Le sang… Son regard fuit la masse ouverte du ventre. Il ne veut voir que le visage blond de sa mère, les yeux clos sur un chagrin pareil au sien… Il tend la main pour une caresse, effleure sa joue… une fois, deux fois… Ses larmes coulent comme si elles ne devaient jamais finir de couler… Une caresse sur cette peau si douce… Une caresse hors du temps, hors de la mort, hors de la folie… Une caresse…

Soudain il pousse un hurlement suraigu qui rebondit de tombe en tombe. Une main a saisi son bras ! Une main petite, velue sous le sang ! Elle sort… Elle sort du ventre de sa mère ! Il hurle à s'en déchirer les poumons, tirant comme un fou pour se dégager de cette abomination. Mais il ne réussit qu'à aider la chose à sortir, bientôt tout un bras est visible, puis une tête apparaît entre les plaies sous les lambeaux de vêtements. Une tête de monstre, épaisse, comme une hyène au museau écrasé, qui darde sur lui ses yeux cruels… La bouche répugnante s'ouvre, sourit… Entre les dents pointues, en un gargouillement écœurant, elle articule : « Bonjoûûrr… »

Par un sursaut de tout le corps, il parvient à dégager son bras. Emporté par son élan, il perd l'équilibre et tombe. Il hurle, hurle, en pleine crise de nerfs. Ses bras, ses jambes, ne lui obéissent plus, se jettent en tous sens comme ceux d'un épileptique. Pendant ce temps, sous ses yeux, la créature émerge des viscères, abominable fœtus procédant à son propre accouchement…

Il ne sait comment il parvient à se mettre debout et à courir, courir, vers la sortie du cimetière. Au moment où il va l'atteindre, la franchir, le monstre surgit devant lui et lui barre la route, riant aux éclats, les bras ouverts comme pour accueillir un ami… Il s'enfuit vers le fond du cimetière, hurlant, hurlant toujours, de tout l'air dont ses poumons, malgré sa terreur, veulent bien se remplir. Mais aussi vite qu'il coure, il l'entend, ça court à côté de lui, devant, derrière. Même s'il ne le voit pas, ça ne le lâche pas un instant. Parfois il le voit passer à toute vitesse entre deux tombes, tel un gros chien difforme. Chaque fois qu'il va atteindre la sortie, comme dans un cauchemar la créature surgit et l'oblige à rebrousser chemin…

Fuite dérisoire. Course inégale… Le gnome ne le laisse s'échapper là que pour mieux le surprendre ici. Son rire macabre répond aux hurlements du garçon… Enfin il parvient à ce qu'il veut. Acculé le dos au mur tout au fond du cimetière, les yeux fous, hors de souffle, le cœur déchiré par l'épouvante, avec seulement la force de gémir, Julien le voit venir sur lui. Se dandinant de son pas grotesque, il s'approche, s'approche, puis s'arrête pour le regarder à son aise, son faciès hideux fendu d'un sourire gourmand… Paralysé, l'enfant s'attend à être étranglé, dévoré…

Mais quand la créature bondit, c'est pour se saisir de ses lèvres, de ses dents, pour enfoncer ses doigts dans sa bouche… Sous cette force impitoyable, il sent ses mâchoires s'ouvrir, s'ouvrir, comme pour engloutir la nuit.

Et déjà le monstre approche sa tête.

***

Au petit matin, un cultivateur le retrouva, errant dans un champ, hagard, couvert de

sang et de boue, transi. Incapable de parler, il poussait des gémissements apeurés et, à toutes les questions, montrait du doigt comme un halluciné l'église de la colline Sainte-Croix.

On alla voir. Et là, on comprit tout.

Du moins, on crut comprendre.

Épilogue

Julien fut recueilli chez Philippe Wilfart, son oncle paternel, sa femme Michèle et leur fils Sylvain, âgé de onze ans. Jamais on ne put lui faire dire un mot de la nuit tragique où sa mère, dans une crise de démence, a assassiné le curé de Vince.

Certaines familles semblent devoir être marquées par le malheur. Six mois après l'arrivée de Julien chez son oncle, Sylvain mourut accidentellement dans des circonstances restées obscures. Malgré une certaine jalousie de Sylvain à l'égard du petit orphelin, les deux garçons paraissaient bien s'entendre. Lors de vacances, ils étaient partis pêcher en barque sur un étang. Dans la soirée, Julien rentra seul en larmes. Sylvain, disait-il, avait voulu traverser l'étang à la nage et s'était noyé. On ne sut jamais ce qui s'était passé exactement.

Les parents éplorés reportèrent leur affection sur Julien. Et ce dernier leur témoigne tant de gentillesse qu'il parvient à effacer une part de leur chagrin.

Julien est pour ces gens une consolation inespérée. Ils sont fiers de son intelligence et de sa réussite à l'école. Même si pendant un temps ils le trouvèrent bizarre. Souvent ils le surprenaient bavardant seul dans sa chambre comme avec un interlocuteur invisible. Mais un psychologue consulté à ce sujet les rassura. « Tous les enfants, avait-il dit, se livrent à ce genre de dialogue solitaire. Cela leur est même nécessaire pour s'entraîner aux différents rôles qu'ils joueront plus tard en société. » Et il avait à ce propos demandé à Julien ce qu'il comptait faire quand il serait grand. Celui-ci avait curieusement refusé de répondre, se contentant d'afficher un sourire que le psychologue, assis en face, fut seul à apercevoir et qu'il jugea un peu malsain. Mais ce fut l'unique élément étrange qu'il put relever en Julien et il n'estima pas utile d'en parler à ses parents adoptifs. Il leur montra seulement le dessin où, comme bien des garçons de son âge fascinés par les super-héros, Julien s'était représenté en « Maître de l'Univers » à la tête de ses armées. « C'est un beau dessin, avait expliqué le psychologue, qui montre une grande imagination. » Tout le monde avait bien ri, Julien le premier, de ce dessin si naïvement ambitieux.

Cet épisode est aujourd'hui oublié. Julien n'a plus besoin de dialoguer avec lui-même pour avoir une idée du rôle qu'il jouera plus tard dans la société. Il donne toute satisfaction à sa nouvelle famille. Il travaille bien et surprend ses professeurs par sa vivacité d'esprit. Son caractère est gai, enjoué. Ses camarades l'adorent au point de souvent lui demander d'être leur chef dans les petites bagarres d'école. C'est un bon garçon, qui ne donne de souci à personne et qui grandit sagement en rêvant à l'avenir.

Car l'heure est proche, mais elle n'est pas encore venue, où le Prince de ce Monde sera jeté dans l'abîme.

QUATRE NOUVELLES FANTASTIQUES

La messe de minuit

Comme ils m'invitent depuis longtemps, aujourd'hui je me suis dit : « Pourquoi ne pas leur faire plaisir ? » et je suis venu. C'est en fait depuis leurs premières réunions qu'ils insistent pour me voir. Mais je pensais alors qu'ils n'avaient pas beaucoup d'expérience et j'ai préféré attendre que la cérémonie soit vraiment au point. Surtout je craignais de m'engager trop vite. C'est vrai, il ne se passe pas de jour sans que vous soyez contactés pour vous joindre à toutes sortes de groupes ou associations et, après avoir mis le pied dedans, il est parfois difficile de s'en sortir. Je trouve cela fatigant, et c'est ce qui m'a souvent découragé de répondre à ce genre d'invitation.

Si je me suis décidé ce soir à venir tout de même, c'est qu'ils ont eu la bonne idée de garantir l'anonymat de leurs membres en aménageant, dans le couloir qui mène à la salle de cérémonie, un petit vestiaire où chacun peut se revêtir d'une aube et d'une cagoule pointue ouverte simplement aux yeux et à la bouche. Ils ne m'ont pas prévenu directement de cette formalité mais je les ai entendus en parler entre eux — j'ai toujours une oreille qui traîne partout, c'est bien commode pour rester au courant des choses intéressantes. Ainsi déguisé, si je souhaite quitter leur réunion, je pourrai me défiler sans compte à rendre à qui que ce soit. J'ai aussi conservé mes gants — en ces périodes de grand froid, cela ne paraîtra pas curieux — car c'est fou ce qu'on se fait reconnaître rien qu'à ses mains. Pour ne croiser personne avant d'avoir revêtu l'aube et la cagoule, je suis arrivé en avance et je suis entré dans la salle où, ce soir, doit se tenir la cérémonie.

Il s'agit d'une grande cave plongée dans une obscurité totale et dont le plafond bas et écaillé repose sur une dizaine de piliers de briques. Il ne faut pas être regardant sur la propreté : les toiles d'araignées sont ici plus nombreuses que les bonnes intentions dont l'enfer est pavé. C'est la cave d'un vieil immeuble abandonné ; pour l'instant, ces braves gens n'ont pas les moyens de se payer un autre local. Enfin ! Ils sont sympathiques et j'espère que leurs finances s'arrangeront vite au mieux. En tout cas, les piliers me sont bien utiles pour me cacher. Je vais attendre là que les premiers fidèles arrivent et que je puisse les rejoindre sans me faire remarquer.

La salle est complètement obscure, disais-je, mais — je ne sais d'où me vient ce don — j'ai un peu, comme les chats, la faculté de voir dans le noir. C'est ainsi que je peux discerner la trentaine de chaises assemblées de part et d'autre d'une allée menant à une espèce d'autel — en fait, une grosse dalle de deux mètres de long sur un de large, posée sur deux blocs d'une cimenterie manquant de finition. Mais je l'ai déjà dit, il ne faut pas être exigeant. Deux immenses chandeliers aux multiples branches sont couchés au pied de l'autel. Çà et là sont accrochés des tissus recouverts de signes mystérieux dont je me demande si ces gens connaissent véritablement le sens — au moins cachent-ils le délabrement des murs.

Ah ! Quelqu'un entre ! Vite, derrière mon pilier ! C'est un homme de stature

imposante. À la différence de mon aube et de celles, toutes noires, à la disposition des fidèles au vestiaire, la sienne est mauve et brodée de signes ésotériques. Il doit s'agir du grand officiant ou grand prêtre qui va présider la cérémonie. Il semble connaître les lieux et se dirige vers les chandeliers qu'il place chacun à une extrémité de l'autel. Là, patiemment, il donne naissance à deux douzaines de petites flammes qui frissonnent d'avance à l'idée des mystères auxquels elles vont assister. Heureusement, l'endroit où je suis, à l'opposé de l'autel, reste dans une pénombre qui ne risque pas de me trahir. Une fois sa tâche accomplie, l'homme ressort par l'allée centrale, lentement, comme méditant avec gravité.

Je reste donc seul et puis observer à loisir la décoration. Les symboles brodés sur les tissus ont été — j'en reconnais plusieurs — pris à différentes sources dont certaines ne devaient pas être très sérieuses. Quelques-uns cependant reproduisent de terribles et réelles invocations. Mais ils ont été faits d'une manière si maladroite qu'ils m'émeuvent, je l'avoue, autant que le dessin malhabile d'un petit enfant pour l'anniversaire de son papa.

Voilà que j'entends derrière la porte des murmures et des froissements d'habits : les fidèles qui arrivent et revêtent leurs costumes de cérémonie. En effet, la porte ne tarde pas à s'ouvrir, grinçant de tout son poids, et une dizaine de personnes en aubes et cagoules, à la queue leu leu et précédées du grand prêtre, entrent dans la salle. Le grand prêtre va s'agenouiller devant l'autel tandis que les fidèles se répartissent et s'asseyent sur les chaises les plus proches du chœur. Peu après, deux personnages s'avancent dans l'allée, côte à côte, et s'agenouillent de part et d'autre de l'autel. L'un tient une sorte de boîte recouverte d'un voile noir. L'autre balance un encensoir où ne doit pas brûler que de l'encens car je reconnais l'odeur du soufre. Arrive un nouveau groupe de cinq fidèles qui prennent place derrière ceux déjà assis. Je jette un coup d'œil de derrière mon pilier et, comme personne ne regarde dans ma direction, je me joins à l'assemblée… Voilà… doucement, l'air de rien, je vais m'asseoir derrière les derniers arrivés, à l'extrémité du rang, près du mur. Comme ça, si je m'ennuie, je pourrai m'éclipser discrètement.

D'autres fidèles ne tardent pas à nous rejoindre et à occuper les chaises restées libres. Un coup d'œil à ma montre : minuit moins cinq. Eh bien ! tout ce petit monde est ponctuel, c'est de bon augure quant à la cérémonie. Toutes les chaises sont prises. C'est parfait. Ah ! l'horloge de la ville sonne les douze coups de minuit. Les deux personnes qui ont apporté la boîte et l'encensoir, et qui doivent tenir les rôles d'enfants de chœur, se lèvent et vont refermer la porte. Celle-ci, une fois encore, grince de toute son âme. Les « enfants de chœur » regagnent leurs places… Ça va commencer.

Le grand prêtre, qui est resté agenouillé dans un pieux recueillement tandis que les fidèles prenaient place, se lève et fait le tour de l'autel de manière à être maintenant face à l'assemblée. Silencieux, il promène son regard de l'un à l'autre, comme s'il voulait deviner les visages malgré les cagoules. Je baisse les yeux afin de ne pas attirer son attention. Enfin, solennellement, à deux mains, il ôte sa propre cagoule, la plie et la pose sur un coin de l'autel. Encadré d'une barbe et de longs cheveux gris, apparaît son visage grave et noble auquel la lueur des bougies donne un aspect surnaturel.

Je crains un moment que les fidèles doivent aussi retirer leurs cagoules mais ce n'est pas le cas. Seul le grand maître dévoile son visage. Ce n'est d'ailleurs une révélation pour personne car chacun ici le connaît bien, et, moi-même, je reconnais en lui la personne qui

m'a plusieurs fois invité à participer à ces cérémonies.

« Mes chers frères et sœurs, commence-t-il d'une voix chaude, nous voici ce soir encore plus nombreux pour rendre hommage à Celui que nous adorons. Un jour viendra où tous les peuples de la terre se joindront à nous pour L'honorer et, ce jour-là, qui sera le jour de Sa gloire, nous pourrons enfin nous rassembler sans avoir à nous réunir dans des caves, ni cacher nos visages derrière des cagoules. Mais nous nous souviendrons alors avec émotion de ce lieu où nous sommes ce soir, et nous serons fiers d'avoir été parmi les premiers à proclamer la venue de Son règne. Que Son règne soit proche, qui peut encore en douter ? Comment, lorsque nous considérons le chaos grandissant dans lequel notre monde est plongé, comment, devant ces guerres mille fois plus cruelles que jadis, devant les catastrophes qu'on nous dit "naturelles", devant l'injustice partout et partout florissante, pourrions-nous ne pas nous rendre compte que le Mal est le véritable maître de ce monde, que partout se révèlent Sa puissance et Son pouvoir, et que c'est vers Lui que nous devons nous tourner pour Lui rendre hommage… »

Je ne vais pas lasser votre patience avec l'intégralité de ce sermon. Vous me permettrez donc de le résumer en disant qu'il développe ensuite l'idée que seul le Mal est beau, qu'Il est éternel, et que tous les moyens inventés pour s'y opposer n'ont été que chimères allant se décomposant. Ces thèmes, à défaut d'être originaux, sont présentés avec une fougue et une sincérité qui ne sont pas sans m'émouvoir.

Le sermon terminé, les fidèles se lèvent — avec un petit temps de retard, je fais de même — et se mettent à chanter des cantiques. Comme le sermon, ce sont des hymnes à la gloire du Mal. Avec un vocabulaire plutôt grossier, on y loue tout ce qu'habituellement une saine morale réprouve. Pour ne choquer personne, je dirai seulement que beaucoup de ces termes riment avec pédoncule, cénobite et cornichon. Ne connaissant pas ces chants, je me contente de remuer les lèvres afin de ne pas donner l'impression de faire bande à part.

Alors que les cantiques continuent de plus belle, les deux « enfants de chœur » se dirigent par l'allée centrale jusqu'à la porte d'entrée. Ils sortent et reviennent aussitôt, devançant une belle femme brune, plantureuse, entièrement nue, qu'ils conduisent jusqu'à l'autel. Là, elle s'agenouille pieusement. Chacun profite de l'occasion pour admirer sa croupe chaleureuse formant un cercle parfait. Le grand prêtre l'invite à se relever et à s'allonger sur l'autel, comme dans les mises en scène classiques de sacrifices humains. Je ne suis pas inquiet pour elle car je sais que c'est toujours cette même jeune personne qui, entièrement consentante, est à chaque fois responsable de la touche érotique des cérémonies. Ne vous en faites donc pas pour elle, ce n'est que du semblant.

Tandis que les cantiques abordent des registres de plus en plus vulgaires, « l'enfant de chœur » qui a apporté la boîte couverte d'un voile noir ôte ce dernier et sort de la boîte tout un attirail : un crucifix ; un splendide calice que je soupçonne volé à une église concurrente ; un long poignard à lame courbe, sûrement un souvenir de vacances du grand prêtre ; et deux petites colombes ligotées qui gigotent autant qu'elles peuvent.

« L'enfant de chœur » pose alors le crucifix sur le sol devant l'autel et remet le calice, le poignard et les colombes dans les mains du grand prêtre. Celui-ci s'en empare solennellement et place le calice sur le ventre nu de la dame bien charmante à laquelle le contact du froid arrache un petit frisson. Puis il égorge consciencieusement le premier volatile. Le sang vermeil s'écoule dans le calice, par jets d'abord, puis goutte à goutte.

Vient ensuite le tour du second. Une fois le calice plein, le grand prêtre étend les bras. Les chants s'arrêtent et, dans le silence, il entonne de sa voix forte :

« Voici le sang pur de deux êtres qui annoncèrent à Noé la venue d'un monde nouveau. Aujourd'hui tous ensemble, nous allons le boire afin de célébrer la gloire de notre Maître. Mes frères et sœurs, approchez et communiez. »

Il s'avance face à l'assemblée, et les fidèles, qui ont repris leurs chants où s'expriment leur dévotion au Mal et leurs préoccupations sexuelles, commencent à gagner l'allée centrale pour participer à la communion. Je ne sais comment me comporter mais, bien que surprenant, ce rituel n'est pas compliqué. Devant l'autel, les fidèles crachent sur le crucifix à terre, boivent une gorgée de sang au calice que leur tend le grand prêtre, puis regagnent leurs places respectives. Je les suis. Quand vient mon tour, je ne peux m'empêcher de jubiler devant le crucifix et j'envoie un copieux crachat à ce garnement qui m'aura donné tant de soucis dans la vie. Un murmure d'approbation des fidèles me fait craindre d'avoir fait trop de zèle. Le plus naturellement possible, afin de ne plus me faire remarquer, je prends la coupe des mains du grand prêtre et bois un peu du sang des colombes. Je me félicite d'avoir gardé mes gants : ainsi en évidence sur le calice, mes mains auraient pu me trahir. Enfin je retourne à ma place et attends la fin de la communion.

Le grand prêtre refait le tour de l'autel et, de nouveau face aux fidèles, étend les bras :

« Accepte, ô notre Maître, accepte de Tes serviteurs cet humble sacrifice. C'est pour Toi que nous avons bu le sang de la pureté, et pour Toi que je le répands maintenant sur cette créature dont la nudité T'est offerte. »

Et, disant ces mots, il vide le restant du calice sur le corps de la jeune femme. Le contact du sang tiède, dont les filets rouges courant sur la peau bronzée sont du meilleur effet, doit être apprécié par l'intéressée qui commence à se tortiller, un sourire aux lèvres, en se barbouillant lascivement la poitrine et le ventre. Je me demande dans quel classique de la démonologie ils ont pêché un tel rituel, mais je trouve le spectacle très agréable.

« Viens, notre Seigneur et Maître, continue le grand prêtre, viens Satan, accepte ce sacrifice et que Ton esprit soit avec nous ! »

« Viens, viens, ô Satan, accepte ce sacrifice… », reprend l'assemblée en chœur.

Vraiment, la sensuelle créature qui se trémousse sur l'autel me paraît de plus en plus appétissante. Voilà que maintenant elle s'est mise à quatre pattes et que, exhibant son postérieur, elle le badigeonne du sang des colombes.

« Viens, viens, viens… », chantent le prêtre et les fidèles.

« Bon, puisqu'ils insistent, me dis-je. Ils le demandent si gentiment. Allons-y, ça leur fera plaisir. »

Tandis que les fidèles continuent leurs chants, je me glisse jusqu'à l'allée centrale et m'approche de l'autel, face au prêtre. Il est évident que cela ne devait pas être prévu dans le rituel car les chants s'arrêtent net. Le prêtre, qui a baissé les bras, me regarde sans un mot, interloqué. La jeune femme sur l'autel a également cessé son numéro et m'observe d'un regard mauvais, comme pour me dire : « ben, qu'est-ce que tu veux, espèce d'andouille ? »

Un silence gêné s'installe et je me mords les lèvres en me demandant quelle gaffe je

viens de commettre. « Ben quoi, les gars ? » dis-je, prêt à m'excuser. « Oui… c'est moi… c'est vous qui m'avez dit de venir et j'ai cru… »

« Mon Dieu, suis-je bête ! pensé-je tout à coup. Ils ne peuvent pas me reconnaître si je garde ma cagoule sur la tête ! » Alors j'enlève ma cagoule. « Voilà ! Regardez, c'est moi ! Si, si… Regardez mon crâne chauve avec ses cornes pointues ! Mon nez comme un bec de rapace, et ma bouche qui vous sourit de toutes ses canines ! » Et puis j'enlève mes gants : « Regardez mes mains couleur de cuivre avec leurs griffes acérées… si, si, c'est moi, je vous assure… »

Ils restent tous immobiles, l'air ahuri. « Ben quoi, continué-je, faut quand même pas que j'enlève mes grolles pour vous montrer mes sabots fourchus ? C'est moi, sans blague… c'est vous-mêmes qui m'avez dit : "viens, viens, ô Satan…" Alors voilà, je suis là… »

Soudain c'est un hurlement strident, unique, sorti au même moment de toutes les poitrines, et suivi d'une panique générale. Les fidèles, le grand prêtre en premier, se précipitent vers la porte, bousculant les chaises et s'empêtrant dans leurs aubes. J'essaye encore de leur expliquer : « Mais c'est vous qui m'avez invité… » quand je vois la jeune femme descendre de l'autel et prendre la poudre d'escampette. Alors là, je réagis : « Ah non ! dis-je. Pas vous ! Vous êtes mon cadeau ! » Et je retiens la jeune créature bicolore qui se débat en poussant des hurlements. Mais, même en gigotant comme ça, elle me paraît très comme il faut et je lui témoigne mon admiration en lui faisant subir ce qu'on appelle ici-haut, je crois, les derniers outrages. Puis, me sentant un petit creux dans l'estomac, j'en goûte un morceau que je trouve délicieux. Et comme l'appétit vient en mangeant, je fais un vrai festin de roi.

En suçotant le dernier petit os, je regarde les chaises renversées, la porte grande ouverte, et je me dis que, quand même, ces humains ne savent pas ce qu'ils veulent : ils vous invitent et, quand vous arrivez, ils se sauvent ! Pas la moindre logique !

Enfin ! Je ne suis pas mécontent de ma soirée et j'ai eu un joli cadeau. Je vais pouvoir rentrer à la maison… Oh ! ma vieille oreille-qui-traîne-partout m'apprend qu'on m'invite à une autre messe noire qui aura lieu demain, rue… D'accord, l'adresse est notée. Voilà ce que c'est que d'être célèbre : on est très demandé. Je ne sais pas si je me rendrai demain à cette nouvelle invitation. Si j'y vais, j'espère que ce sera aussi bien que ce soir. Peut-être, d'ailleurs, que je vous y rencontrerai ? En ce cas, soyez gentils, ne le dites pas tout de suite si vous me reconnaissez…

Propriété privée

Il était enchanté de sa promenade. Depuis deux heures qu'il était parti, le ciel s'était dégagé et le soleil s'étirait maintenant sur une mer qui en bleuissait de plaisir.

Quelle bonne chose que la retraite ! Pour la première fois de sa vie, il avait pu prendre ses vacances en juin et éviter les désagréments que provoque l'afflux de touristes dans les petites villes côtières. Lui qui aimait la solitude, il était comblé : c'est à peine s'il avait croisé trois personnes durant toute sa promenade. Il avait choisi pour cela le bon moment : en début d'après-midi, les rares touristes présents préfèrent les plaisirs de la table ou de la sieste à ceux de la marche.

Il s'arrêta, respira profondément et contempla le paysage. Devant lui, l'infini de la mer. Derrière lui, l'infini de la lande. Et le ciel par-dessus tout cela. « Que l'homme se sent petit au sein de cette vaste nature ! » songea-t-il saisi d'un élan de lyrisme.

Il n'avait fait aucune pause depuis son départ et la fatigue commençait à engourdir ses jambes. C'était la première promenade de ses vacances, il ne devait pas surestimer ses forces. Mieux valait penser au retour. L'eau lui vint à la bouche à l'idée des pâtisseries et du thé brûlant qu'il s'offrirait une fois en ville. De plus, s'il ne traînait pas trop, il pourrait se ménager une petite halte en chemin pour se reposer et lire quelques pages. Justement, il avait trouvé le matin même dans une librairie un recueil d'histoires coquines intitulé *Éloge de la nymphomanie*, et il avait hâte de s'y plonger.

Il hésita sur le chemin du retour à emprunter. Plus loin vers l'intérieur des terres, il pouvait rejoindre une départementale qui regagnait la ville. Finalement, il choisit de suivre le même chemin qu'à l'aller. Ce petit sentier qui longeait le littoral, un sentier de douaniers, était bien agréable. La vue qu'on y découvrait du haut des falaises, sur la mer et la côte, était une merveille.

Il se mit en route. Le soleil lui faisait maintenant face et l'éblouissait. Il regretta d'avoir oublié ses lunettes de soleil. La chaleur se faisait d'autant plus sentir que le petit vent frais qui l'avait accompagné jusque-là était soudain tombé. Il ôta sa veste mais se retrouva quand même en nage au bout de quelques minutes. La fatigue pesait sur lui comme une masse, accablante. « Je dois trouver un coin d'ombre, se dit-il. Je n'ai pas l'habitude de telles chaleurs. » La lande s'étendait nue devant lui. Aussi loin que portât son regard, il n'y avait que l'ombre trop étroite de rochers ou de menus buissons. L'idée de marcher deux heures dans ces conditions n'avait rien d'amusant et il pressa le pas sans plus se soucier du paysage.

Par chance, une demi-heure plus tard, alors que le sentier grimpait un promontoire, il aperçut, à une centaine de mètres à l'intérieur des terres, un petit bois de pins qu'il n'avait pas remarqué à l'aller. Il se dirigea vers les arbres salutaires. Nul sentier n'y menait, mais les bruyères et les chardons n'étaient pas bien hauts, et quelques enjambées suffirent à l'y conduire.

Sitôt dans le bois, il soupira de soulagement sous la fraîche caresse de l'ombre et l'odeur des pins lui parut plus douce qu'un parfum. À la lisière du bosquet se dressait un gros rocher plat d'un mètre de hauteur. Voilà qui lui ferait un siège idéal et lui éviterait les piqûres des chardons. Des cageots et un tas de vieux chiffons traînaient dans l'herbe qui éveillèrent en lui d'amères pensées écologiques. Tant pis, il était trop fatigué pour faire le difficile et il s'installa sur le rocher. À peine s'y était-il assis qu'une voix enfantine s'éleva derrière lui : « Ah non ! Juste où on allait faire notre cabane ! »

Il se retourna et vit s'approcher une fillette d'environ dix ans, vêtue d'une jolie robe à fleurs. Elle portait un grand carton vide qui, visiblement, avec les cageots et les chiffons déjà au pied du rocher, devait constituer la future « cabane ».

— Hé ! Monsieur ! c'est chez nous ici ! Allez ! Partez !

Elle s'était arrêtée et l'observait, assis en tailleur sur son rocher, d'un œil amusé. Bien qu'elle lui eût demandé de partir, elle avait joint le sourire à ses paroles et il crut qu'il pouvait engager la conversation :

— C'est chez toi ici ?

— Oui. Tout ça : la maison — et elle indiqua du doigt l'intérieur du bosquet où, effectivement, se trouvait une coquette villa à un étage, avec terrasse et piscine — et tout ce qu'il y a autour. C'est à nous, jusqu'aux arbres qui font le tour. Tu es chez nous.

À ce moment, une autre fillette, toute semblable à la première et habillée pareillement, sortit de derrière un fourré. Elle lui adressa un grand sourire de curiosité et vint rejoindre l'autre qui devait être sa sœur jumelle. Celle-ci la prit à témoin :

— Hein oui, Lunette, c'est chez nous ici ?

Toujours souriante, elle confirma d'un signe de tête. Elle semblait plus gentille, et il voulut la mettre dans son camp :

— Tu t'appelles Lunette ? C'est un très joli nom. Pourtant tu n'en portes pas.

Elle baissa les yeux timidement et c'est sa sœur qui répondit :

— Elle s'appelle Lutine. Mes parents l'appellent Lulu. Moi, je l'appelle Lunette.

— C'est une bonne idée.

La première fillette ramassa une brindille et se redressa.

— Moi, je m'appelle Fleurétine.

— C'est très joli aussi.

Il regardait les fillettes avec attendrissement et croyait s'être gagné leur sympathie. Au moins espérait-il qu'elles le laisseraient se reposer un instant. Le ciel était toujours d'un bleu impeccable, il n'était pas question de se remettre en marche sous un tel soleil.

— On est venues au monde en même temps, continua Fleurétine. Mes parents croyaient qu'ils auraient un garçon et une fille. Ils auraient voulu m'appeler Fleuréty mais, comme j'étais une fille, ils m'ont appelé Fleurétine. Ici, on est en vacances chez papy et mamie.

Puis, comme se rappelant ce pour quoi elle parlait au monsieur, elle fronça les sourcils et se mit à fouetter une touffe d'herbe de sa brindille. Tandis que les herbes voltigeaient

telles de petites plumes vertes, elle reprit :

— Allez, maintenant tu t'en vas, on doit construire notre cabane là où tu es.

Il soupira. Rien n'était donc gagné. Il prit une voix mi-autoritaire, mi-amicale, et s'adressa à Fleurétine :

— Écoute, je suis fatigué parce que j'ai beaucoup marché et qu'il fait très chaud. Je n'en ai pas pour longtemps à me reposer. Alors, tu attends seulement une demi-heure et après tu feras ta cabane.

— Non ! T'es chez nous ! protesta la fillette. Ah ! ça ne va plus si tout le monde commence comme ça à venir chez tout le monde !

— Mais tu sais, quand on ne veut pas que n'importe qui rentre chez soi, on met un panneau « Propriété privée ». Alors les gens ne rentrent plus. Ici, il n'y a aucun panneau et, de loin, on ne voit même pas qu'il y a une maison !

— Eh bien, demain je mettrai un panneau et tu t'en vas.

— Non ! Aujourd'hui je reste ! rectifia-t-il, vexé d'être ainsi houspillé par des gamines. Demain tu mettras ton panneau et je ne pourrai plus venir, mais aujourd'hui je reste ! Où voudrais-tu que j'aille ? Il n'y a de l'ombre nulle part ailleurs.

— Ça fait rien, t'as qu'à aller dans la lande.

— Non ! rétorqua-t-il de mauvaise humeur. Et il laissa retomber le silence.

« Quel dommage ! pensait-il. De si adorables fillettes ! Avoir déjà le caractère aussi pourri ! De vraies gosses de riches ! »

Les deux sœurs se regardèrent, un peu surprises par le ton sec de sa réponse. Puis Fleurétine s'adressa à sa sœur en désignant la maison :

— Mamie a fini sa sieste. Va lui dire qu'il y a un monsieur qui nous empêche de construire notre cabane.

Lunette fit demi-tour et courut vers la maison. Il la suivit des yeux et distingua une vieille femme toute voûtée qui se tenait sur la terrasse. Elle était habillée de longs vêtements noirs dont on voyait, même de loin, qu'ils étaient usés et d'une propreté douteuse. Plus surprenant encore, de longs cheveux blancs mal peignés, voire pas peignés du tout, lui couvraient les épaules. « Même pour une vielle dame, ce n'est pas le look qu'on s'attendrait à trouver dans une maison aussi bourgeoise », songea-t-il avec étonnement.

Tout en courant, la petite fille s'était mise à crier : « Mamie ! Y'a un monsieur qui nous embête pour faire notre cabane ! »

« Moins franche que l'autre, mais pas plus aimable, se dit-il. Dire qu'à leur âge, je n'osais même pas adresser la parole aux étrangers. »

Lunette rejoignit sa mamie et sautilla autour, le doigt pointé en sa direction. La vieille dame leva son visage vers lui. Il hésita à aller la trouver pour s'expliquer : il lui faudrait pénétrer carrément dans la propriété et cela pouvait déplaire. Il se contenta de lui adresser un signe de politesse avec son sourire le plus aimable, pour montrer qu'il n'y avait rien à craindre de lui. Une trentaine de mètres le séparait de la mamie, mais ce qu'il perçut de

son visage malgré la distance lui fit une impression bizarre. Elle lui parut ridée d'une façon extraordinaire, avec deux grosses verrues sur un nez aquilin très prononcé. Un visage si caricatural que l'idée lui vint qu'elle avait revêtu, pour amuser ses petites filles, un de ces masques souples de sorcière que l'on voit dans les magasins de farces et attrapes. Elle ne lui rendit ni son salut ni son sourire. Elle s'inclina seulement de nouveau vers Lunette qui continuait à lui parler, tout excitée. Que pouvait-elle lui dire ? Elle sautait maintenant sur place en faisant aller ses bras comme des ailes. Enfin la grand-mère, sans avoir dit un mot, rentra d'un pas lent, toute courbée, dans la maison.

Lorsque Lunette revint auprès de sa sœur, ses yeux brillaient et elle souriait encore plus, comme si, en dépit de la tournure désagréable que prenaient les événements, elle cherchait à toujours paraître gentille. Elle chuchota quelques mots à l'oreille de Fleurétine, et c'est celle-ci qui transmit le message à voix haute :

— Mamie, elle a dit que tu devais partir. Que sinon elle irait chercher papy.

Il sentit la moutarde lui monter au nez. À son avis, la mamie n'avait rien dit du tout, et c'était les jumelles qui, déçues qu'elle refusât d'intervenir, inventaient cette histoire. Par ailleurs, si le papy se présentait, il pouvait espérer que, en lui expliquant courtoisement la situation, cet homme se montrerait plus compréhensif que ses petites filles. Et si, au mépris de toute civilité, on l'obligeait à partir, il continuerait à profiter de l'ombre le temps que prendraient les discussions. Ce serait toujours ça de gagné.

— Bon, ça suffit, maugréa-t-il sans chercher à cacher son irritation. Je ne vous crois pas. Si votre mamie avait voulu que je parte, elle aurait très bien pu me le faire savoir de l'endroit où elle était. Alors maintenant, vous m'embêtez. Moi, je prends mon livre, je lis et je ne m'occupe plus de vous.

Sur ces mots, il ouvrit son livre, leur tourna le dos, et se mit à lire ostensiblement.

— Qu'est-ce que tu lis ?

— Ça ne vous regarde pas, lâcha-t-il décidé à se montrer lui aussi impoli. Et il se replongea dans sa lecture.

Mais les mots sautillaient devant ses yeux, il était trop énervé pour se concentrer. D'autant que, derrière lui, Fleurétine s'était mise à chantonner comme une ritournelle : « Papy va venir… papy va venir… » « Si je ne réponds pas, elles finiront bien par se lasser », pensa-t-il. Effectivement, la fillette se tut bientôt, mais il sentait qu'elles restaient là à le surveiller.

Soudain il entendit, venant d'assez loin derrière lui, de la maison probablement, un bruit curieux qui se répéta de façon toujours plus rapprochée. Ça venait vers lui. Un bruit étrange, comme lorsqu'on secoue une bâche de caoutchouc, et de plus en plus fort. Fleurétine avait repris sa ritournelle : « Papy y'arrive… papy y'arrive… »

Brusquement, une ombre s'étendit sur lui, comme si le ciel s'était d'un coup obscurci. Il allait se retourner mais il n'en eut pas le temps. Deux immenses ailes noires, comme d'une gigantesque chauve-souris, surgirent de derrière son dos. Il se vit enveloppé par elles, tandis que deux serres énormes lui agrippaient les épaules et les broyaient en un étau. Il se sentit soulevé tel un fétu de paille, et sa dernière vision fut celle de Lunette et Fleurétine, qui criaient et sautillaient tout excitées en lui adressant de grands signes d'au revoir.

Pas un cri ne troubla la lande paisible. Aucun frisson ne parcourut les bruyères aux fleurs violettes ou les buissons parfumés de genêts. Au loin, indifférent, le bruissement des vagues répétait, inlassable, son murmure. Et dans le bois, deux fillettes, blotties au sommet d'un rocher dans une cabane de chiffons et de carton, riaient aux éclats en découvrant quel genre de livre amuse les vieux messieurs fraîchement à la retraite.

Le beffroi

Dans ce pays, où percent les couleurs fanées du temps usé, on a aussi, et de longtemps, baptisé sans sel les pierres anciennes qui veillent çà et là, certaines s'étant laissé sucer par vents et pluies au point d'avoir pris des formes qui font trop penser l'esprit.
Claude SEIGNOLLE.

La ville de Douai, dans le nord de la France, est une des plus jolies que je connaisse. Cette opinion surprendra ceux pour qui cette région n'évoque qu'une campagne infiniment triste où des villes s'étirent, épuisées par le fardeau d'un ciel toujours gris. Il serait facile de dresser une liste d'endroits échappant à cette caricature. Et bien des villes, notamment, y figureraient, autant pour leur visage présent que pour la richesse de leur passé.

Leur passé ? Il est commun, surtout d'un point de vue artistique, de mettre en parallèle les cités flamandes et celles de la Renaissance italienne. Mais la comparaison ne me semble justifiée que dans le sens d'une irréductible inversion, comme entre une photographie et son négatif. À Florence ou à Venise, l'histoire, la sculpture, la peinture, la musique même, tout est à nu, au grand jour. Là se joue quotidiennement la victoire du présent sur le passé, un passé exhumé, classé et répertorié, sommé de s'exposer comme un butin de guerre glorifiant un vainqueur. Le passé des cités du Nord n'est pas moins riche que celui de leurs sœurs italiennes, et non seulement il a résisté à l'empire du présent, mais il a, comme un fauve sous les couleurs de la jungle, établi avec lui une étrange alliance.

Cherchez l'histoire en ces villes. Vous la trouverez, mais il vous faudra du temps. S'il suffit de quelques jours pour saisir l'essentiel de Sienne ou de Pérouse, des mois vous seront nécessaires pour en faire autant avec une ville du Nord. Et jamais vous ne serez certains d'y être parvenus. Car ici, nulle évidence : cette pierre banale au coin d'une rue, marquée de cicatrices mystérieuses, a vu défiler près de dix siècles et s'est entourée des légendes les plus fabuleuses. Seulement, sans… savoir, qui la remarquerait ? Oui, notre ciel n'est pas qu'un voile d'ardoise sur nos paysages, il est, plus que tout, le gardien farouche de notre histoire.

L'histoire ? Quelle histoire ? Je n'entends pas par là les événements sautillant de date en date dans la bouche des écoliers. Non, cela est un discours du présent sur le passé. L'histoire dont je veux parler n'a rien à voir avec les guerres ou les caprices des rois. Mieux qu'un discours, elle est un silence. Pourtant elle existe et, du fond des siècles, elle respire au long d'une ruelle, rampe sous de vieux pavés ou épie par une fenêtre gothique. C'est là qu'elle vit. C'est là que, comme une femme cherchant à attirer le regard — mais rien de plus ! — elle guette et attend ses possibles amoureux. Et si un imprudent se montre trop entreprenant, s'il persiste à souhaiter de plus profondes noces, alors, à travers

le temps, elle glisse jusqu'à lui, elle répond à son appel et, pour le meilleur et pour le pire…

***

Michel Pouvier avait une trentaine d'années. Il était employé dans un bureau d'assurances et rien, au premier abord, ne le distinguait de ses collègues. Pourtant, il n'était pas un homme ordinaire, loin de là. Deux choses le différenciaient du commun des mortels : d'une part, un amour passionné pour Douai, sa ville natale, et, d'autre part, un irrésistible penchant à la rêverie qu'il satisfaisait d'une manière très curieuse.

Il aimait sa ville plus que tout, pourrait-on dire, ce qui ne posait aucun problème de conscience au célibataire endurci qu'il était. Il ne se lassait jamais de s'y promener, même s'il en connaissait par cœur les moindres endroits. Il lui semblait que sa ville l'aimait aussi, que pour lui elle se faisait belle et paisible, et il se plaisait à imaginer que les maisons, les rues ou les quais attendaient ses visites et se réjouissaient de sa venue. Jamais il n'avait éprouvé dans d'autres villes la joie que lui donnait la sienne. Quand il partait en voyage, la nostalgie l'envahissait et ne le lâchait qu'une fois en vue la silhouette de son cher beffroi qui, de loin, lui paraissait lancer à son adresse des carillons de bienvenue.

On le voit, Michel Pouvier avait une forte tendance à la rêverie. C'était même chez lui plus qu'une tendance, et j'aborde ici la dimension la plus originale de sa personnalité. Car loin de se contenter des rêvasseries de ses promenades ou des rêves quelconques de son sommeil, cet homme avait trouvé une manière bien à lui de provoquer ses expériences oniriques : il s'agissait de la pendaison. Voici comment il avait découvert les effets de cette pratique étonnante.

Un jour que, âgé d'une douzaine d'années, il jouait avec des camarades aux shérifs et aux bandits, c'est lui que la bande de galopins choisit pour tenir le rôle de l'infâme voleur de chevaux et violeur de femmes blanches, au lynchage duquel il fallait procéder. On prit une cordelette, et le petit Michel se retrouva au pied d'un arbre, les mains liées derrière le dos et le nœud coulant autour du cou. Le bourreau n'avait heureusement pas assez de force pour soulever sa victime de terre. Il tirait toutefois suffisamment la corde pour que le condamné en devienne violet et que ses hurlements s'éteignent peu à peu. On mit alors un terme au supplice mais, au grand effroi de tous, le pauvre Michel s'écroula, le visage congestionné et le souffle rauque. C'est une chance que le costaud de la bande, à force de gifles, parvînt à le ranimer.

Malgré sa peur, le petit Michel ne garda pas un trop mauvais souvenir de l'aventure. En effet, celle-ci n'avait pas été le « grand trou noir » fréquent dans les pertes de connaissance, mais avait au contraire donné lieu à un rêve merveilleux où il s'était vu couvert de jouets, la bouche pleine de friandises, et comblé de toutes les choses qui font les plaisirs de cet âge.

Curieusement, au fil des années, le souvenir de ce rêve était resté d'une parfaite netteté. Les images qui le composaient avaient gardé une telle consistance que, dans sa mémoire, rien ne les distinguait des souvenirs d'événements réellement advenus. Pour le jeune

Michel, c'était donc *comme si* s'était vraiment produit ce moment magique où ses désirs d'enfant avaient été satisfaits. Ce rêve ne ressemblait pas aux rêves nocturnes. Ceux-ci montrent toujours des scènes bizarres qui s'enchaînent de manière extravagante ; les lois du réel y sont perverties, des personnages s'envolent, se transforment, ressuscitent, etc. Au réveil, on sait que cela ne pourrait se passer en vrai. Le rêve de la pendaison, lui, s'était déroulé d'une manière cohérente, logique, vraisemblable, et, contrairement aux rêves ordinaires si vite oubliés, il avait conservé malgré le temps sa vivacité. Pendant toute sa jeunesse, Michel Pouvier avait pu s'en rappeler, avec un infini plaisir, les moindres détails et, si l'envie ne lui avait jamais manqué de recommencer, son caractère timoré l'en avait toujours empêché. Parvenu à l'âge adulte, il y pensait encore souvent sans oser se livrer à un nouvel essai. Un problème l'arrêtait : comment réaliser la pendaison sans danger ? Il fallait provoquer une perte de connaissance au cours de laquelle, si tout se passait bien, le rêve se déroulerait. Mais comment être sûr de sortir de l'évanouissement et de ne pas se pendre pour de bon ? Finalement, il ne se décida à renouveler l'expérience que le jour où, suite à une déception sentimentale, même l'issue la plus fatale ne lui semblait plus aussi effrayante : ou bien il se réveillerait tout seul, ou bien c'en serait terminé de son chagrin d'amour.

Quelques essais suffirent pour trouver la solution. La strangulation ne devait en aucun cas couper la respiration. Sinon, la mort serait certaine et rapide. Il fallait que seules les veines et artères du cou soient comprimées, ce qui bloquait simplement l'arrivée du sang au cerveau. L'évanouissement serait ainsi progressif et sans douleurs. Michel Pouvier utilisa d'abord un cordon de rideau auquel il renonça au profit d'une écharpe. Et pour arrêter la strangulation une fois la perte de connaissance obtenue, il recourut au procédé suivant : aucun nœud n'était nécessaire, il suffisait, étant debout, le bras levé, de tenir d'une main les extrémités libres de l'écharpe en même temps qu'une prise quelconque en hauteur, un portemanteau perroquet en l'occurrence. Une fois la tête passée dans la boucle de l'écharpe, il fallait la laisser peser de son seul poids sur la poitrine. Cela exerçait sur la gorge une pression légère mais suffisante pour gêner l'afflux sanguin sans couper la respiration. Si tout se passait comme prévu, quand l'évanouissement surviendrait, la main lâcherait en même temps le portemanteau et l'écharpe. Le corps tomberait mais le cou, libéré de l'écharpe, laisserait le sang irriguer de nouveau le cerveau.

Avant l'essai décisif, pour se donner du courage, il se rappela le beau visage de l'ingrate qui dédaignait son amour. Son désespoir lui semblait s'étirer à perte de vue comme une route qu'il n'aurait jamais la force de parcourir. Alors, d'une main, il serra les extrémités de son écharpe et s'agrippa au portemanteau. Il passa la tête dans l'ellipse de tissu et la laissa tomber. D'un dernier regard, il considéra, sur le buffet, la photo encadrée de la cruelle bien-aimée. Il la vit s'entourer peu à peu d'un halo rouge. Des points lumineux dansaient devant ses yeux. Sa tête devenait de plus en plus lourde. Son bras également lui paraissait de plomb, il lui était difficile de le garder levé. Soudain ses oreilles bourdonnèrent, un épais brouillard l'entoura, le vertige le saisit et ce furent les ténèbres. Sa main lâcha prise, il s'écroula mais, de cette chute pourtant brutale — il ne songea que plus tard à l'amortir par des couvertures — il ne ressentit aucune douleur. Alors se déroula le rêve, *son* rêve !… Tout y était douceur, délice et jouissance. Les sensations y étaient aussi vives que dans la vie. Faut-il préciser que la jeune fille cause de ses tourments en fut le personnage principal ? Et qu'elle s'y montra plus amoureuse qu'au meilleur jour de leur histoire. Cela lui parut durer des heures — il vérifia par la

suite que ses évanouissements se prolongeaient rarement au-delà de trois minutes — pendant lesquelles tout ce qu'un amoureux peut désirer se présenta à lui avec un luxe que la vie réelle ne lui avait jamais offert.

Enfin, tout doucement, il recouvra ses esprits. Il perçut le contact du sol contre son corps. Il avait soif et un peu mal à la tête. Ces sensations, d'abord lointaines, se précisaient peu à peu pour lui rendre la possession de son corps. Longtemps il demeura ainsi, allongé de tout son long, les yeux fermés. Puis il se releva, savourant chaque geste, chaque étirement de ses muscles. Il prit une profonde inspiration et ne put retenir un cri de triomphe. C'était comme s'il avait découvert la clef d'un autre monde. Il avait réussi !…

Encouragé par le succès de l'expérience, il s'enhardit à la répéter de plus en plus souvent. Ces rêves lui devinrent ainsi, avec sa passion pour sa ville, un second moyen de s'évader, de se distraire de ces longues journées où la solitude et son travail pesaient de tout leur ennui. Et comme, parmi ses connaissances, il ne trouva personne digne d'en mériter la confidence, ses escapades oniriques demeurèrent son secret.

Ce qui l'excitait par-dessus tout, c'était de vivre en rêve les aventures amoureuses les plus extraordinaires sans avoir à passer par les attentes, les contraintes, les déceptions, qu'entraîne la fréquentation des jeunes femmes réelles. À force de concentration, il parvint même à ce que ses rêves ne mettent en scène que les femmes qu'il souhaitait, et selon le scénario qu'il décidait : ce pouvait être une collègue de bureau, un mannequin dans un magazine, une actrice de cinéma, ou une simple passante remarquée dans la rue. Non seulement pareille maîtrise est impossible avec les rêves habituels, mais les images qu'il en gardait restaient si nettes qu'il n'aurait pu en conserver de meilleures s'il avait vécu ces amours dans la réalité. Bien qu'il n'eût connu que trois ou quatre femmes de chair et d'os, sa mémoire recelait autant de souvenirs, avec tous leurs détails, que celle des plus fameux don Juan. Au bout du compte, son destin ne leur était-il pas préférable ?

Partagé entre ses promenades et ses pendaisons oniriques, il avait organisé sa petite existence d'une manière bien tranquille. Une annonce dans un journal local allait bouleverser tout cela. Car il apprit ainsi, un beau matin, que la mairie de Douai cherchait un guide pour faire visiter le beffroi et les bâtiments de l'hôtel de ville qui l'entourent.

***

Le beffroi ! Ce monument du XIV^e^ siècle était pour lui le visage même de Douai. Quand il parlait à sa ville, c'est vers lui qu'il se tournait, comme on accroche le regard des personnes auxquelles on s'adresse. Et si le beffroi était un visage, le carillon qui s'en égrenait tous les quarts d'heure n'en était-il pas la voix ? Michel Pouvier avait déjà souvent grimpé les deux cents marches de l'escalier en colimaçon qui mènent, sous la charpente de l'orgueilleuse flèche, à une plate-forme flanquée de tourelles. De là se découvre toute la ville, pelotonnée au pied des hautes murailles. Il connaissait aussi déjà les vastes salles de l'hôtel de ville où, malgré les restaurations, s'étaient conservés les charmes moyenâgeux de l'une, les blanches préciosités « dix-huitième » d'une autre, ou

les outrances « belle époque » d'une troisième.

Il s'empressa d'accomplir les démarches nécessaires et — chance ou destinée ? — il parvint à obtenir cet emploi. En attendant sa prise de fonctions effective, il parcourut plusieurs ouvrages sur l'histoire de Douai. Il se rendit alors compte que, bien qu'ayant mille fois imaginé le passé de sa ville, ses connaissances proprement historiques étaient assez limitées. En fait, à partir de vagues éléments, il s'était constitué tout un imaginaire où les chevaliers et leurs amours avaient plus d'importance que les chartes communales ou les conseils d'échevins. Cet univers, plus proche du roman courtois que de l'histoire, s'accordait peu avec ce qu'il découvrit dans les livres, mais il constituait un domaine secret qu'il se savait seul à partager avec sa ville. Peut-être même était-ce elle qui le lui avait inspiré ? De toute manière, il sentait bien qu'elle préférait ses délires de cape et d'épée à la froide érudition de ses historiens. Aussi eut-il beaucoup de peine à apprendre la liste des comtes de Flandre et les dates des différentes fortifications.

Enfin, ce fut sans l'ombre d'un remords qu'il quitta un soir la société d'assurances qui l'employait et qu'il s'installa, le lendemain matin, dans la petite salle aménagée pour l'accueil des touristes au rez-de-chaussée du beffroi. Là, fier et ému, il attendit les premiers visiteurs.

Michel Pouvier avait accueilli ce changement d'emploi comme un don du ciel. Hélas, c'était sans compter qu'il plaît à la vie d'équilibrer heurs et malheurs, et il se demanda bientôt s'il n'allait pas payer sa chance d'un prix inattendu. En effet, un désagrément de taille allait se révéler le soir même de sa première journée au beffroi. Il venait, comme chaque jour, de se livrer à sa pendaison onirique quand il se réveilla cette fois sans en avoir tiré aucun plaisir. Le rêve avait pourtant bien commencé : la vendeuse du rayon crémerie de la supérette venait, comme prévu, d'entrer chez lui sous le prétexte de lui faire goûter un gruyère en promotion et elle commençait à se déshabiller lorsque les images furent atteintes de distorsions bizarres. Tantôt elles se troublaient jusqu'à tout transformer en un brouillard de couleurs, tantôt elles restaient claires mais prenaient en gros plan un meuble ou un objet sans intérêt. On aurait dit un film tourné par un cameraman ivre mort. Le plus étrange était l'enchaînement des images, qui plusieurs fois se déroulait à l'envers.

Non seulement ces perturbations persistèrent les jours suivants, mais elles empirèrent au point que les images nouvelles finirent par disparaître. Le rêve se répétait alors d'une manière toujours identique, n'utilisant que des bribes des rêves précédents. Les images, plus ou moins floues, s'enchaînaient de façon incohérente, partant des rêves les plus récents pour remonter aux plus lointains jusqu'à retrouver le tout premier : celui du jeu du lynchage. Cela ressemblait aux séquences résumant les feuilletons télévisés avant un nouvel épisode, sauf qu'elles se déroulaient à rebours. Avec effroi, Michel Pouvier se voyait forcé d'admettre que ses rêves refusaient maintenant de suivre le fil normal du temps, comme s'ils se trouvaient irrésistiblement *attirés par le passé*. Et il se demandait avec angoisse s'il n'avait pas perdu à jamais sa faculté de déterminer ses aventures oniriques.

Il ne se résigna pourtant pas et continua à se livrer à ses pendaisons quotidiennes. Un jour se produisit quand même quelque chose de nouveau : le rêve s'était répété comme à

son habitude, mais ne s'était pas terminé sur les images du lynchage. Juste après elles était apparue l'image très floue d'un groupe de personnages. Leurs habits étaient d'une autre époque : des longues robes, des capes, des chapeaux dont certains avec des plumes, des épées même, portées à la ceinture. Au centre du groupe se tenait un homme plus grand que les autres, au visage couvert d'une étoffe. Puis tout devint d'un rouge intense, il y eut des flammes de plus en plus hautes, et les personnages disparurent comme dans un incendie.

Cette vision ne l'aurait pas étonné dans un rêve nocturne, aux bizarreries desquels chacun est habitué. Mais en ses rêves provoqués qui n'avaient toujours mis en scène que des désirs clairement définis, elle était anormale. Autre chose était curieux. Jusque-là, tous ses rêves laissaient entendre les bruits, les voix, de façon naturelle. Ici, tout le temps que les images s'étaient déroulées, il avait entendu — et c'était le seul son audible — le battement sourd, oppressé, d'un cœur.

Malgré ces désagréments, il espérait que tout redeviendrait comme avant. Hélas, le même rêve se répétait jour après jour, remontant chaque fois aux images du lynchage pour aboutir, dans un silence rythmé par les battements d'un cœur, au groupe mystérieux et à l'immense feu. Tout se passait comme si le rêve refusait de traverser ce rideau de flammes ; c'était toujours à ce moment qu'il reprenait connaissance, en proie à une vive angoisse.

Michel Pouvier se consolait tant bien que mal de la perte de ses facultés oniriques par la joie que lui donnait son travail. Il n'y avait que parmi ses vieilles pierres qu'il se sentait bien. Les visites terminées, il faisait encore, seul et pour son unique plaisir, un tour dans le beffroi ou les salles de l'hôtel de ville. La complicité qu'il croyait ressentir entre les vieux murs et lui-même le réconfortait. Un endroit n'avait pourtant jamais les honneurs de ses petites rondes : il s'agissait d'une « halle aux draps », sous la salle gothique, composée de deux salles où de belles ogives de grès se rejoignent sur un pilier central. Cette halle, construite peu après le beffroi, est la partie la plus ancienne de l'hôtel de ville. Rien ne justifiait les réticences de Michel Pouvier à s'y promener et, quand il s'en rendit compte, il prit aussi conscience que seule une partie de cette halle lui déplaisait : une petite pièce sombre, sans intérêt architectural, où s'entassaient des pierres sculptées issues de fouilles quelconques et déposées là sans ordre. Cet endroit avait un temps servi de cachot, et deux gros anneaux scellés au mur en témoignaient encore. On l'appelle d'ailleurs le « trou de Marie Fournet », du nom d'une femme accusée de sorcellerie qui, en 1679, y a été enfermée avant d'être brûlée.

Chez toute personne normalement constituée, la visite d'un cachot ne procure pas des effets euphorisants mais, sans pouvoir mieux définir ce sentiment, il semblait à Michel Pouvier que c'était à autre chose qu'il devait attribuer son malaise. Un jour qu'il racontait à des visiteurs l'histoire de la malheureuse Marie Fournet, il pensa que celle-ci avait eu finalement pour dernière vision l'image de flammes identiques à celles qui terminaient ses rêves. Mystérieusement, ce rapprochement suffit pour que les rêves ne finissent plus sur la seule image muette de l'incendie. Il s'y faisait entendre, comme venant de derrière le rideau de feu, une voix féminine qui, désespérément, hurlait un prénom : « Jehan ! Jehan ! »… Et cet appel, auquel il se réveillait épouvanté, lui laissait dans l'âme un goût

de froide amertume.

Depuis longtemps, ses pendaisons oniriques ne lui apportaient plus aucun plaisir, mais il ne parvenait pas à y renoncer. Qu'est-ce qui le poussait à en répéter l'expérience toujours décevante ? La curiosité ? Le refus d'abandonner ce qui, des années durant, avait été la composante la plus originale de sa personnalité ? L'espoir que ses rêves reprendraient leur forme agréable d'avant ? Sans doute ces raisons jouaient-elles leur part dans son obstination. Mais n'y avait-il que cela ?

Il advint pourtant un soir un événement qui faillit le faire renoncer à ses rêves devenus cauchemars, un événement qui lui fit même envisager de démissionner.

Cette fois encore, le rêve avait donné lieu aux flammes et aux cris pathétiques lorsque l'image s'était brouillée, demeurant longtemps indistincte. Puis une autre image, atroce, avait surgi dont il comprit, dès qu'il l'eut perçue, avec la conscience obscure qui accompagne le rêveur en ses rêves, que jamais il ne pourrait l'oublier. Car ce qu'il vit, le temps d'un éclair, c'était son propre visage défiguré : une grande balafre partant de l'œil gauche avait emporté le nez et la lèvre supérieure. L'angoisse l'avait aussitôt réveillé et la vision n'avait duré qu'un infime moment. Mais le souvenir qu'il en gardait restait d'une insoutenable précision : ce n'était pas un trou de chair qui marquait l'absence du nez et de la bouche, ce n'était pas une cicatrice, ni une tache de sang. Non, la peau recouvrait d'une manière unie cet emplacement, comme s'il ne s'agissait pas d'une blessure mais que le visage avait toujours été ainsi…

Le lendemain, il arriva à son travail avec une heure d'avance. Il voulait se livrer à une visite complète des bâtiments dont il était le guide. Car, s'il travaillait depuis plusieurs semaines au beffroi, il s'était contenté, conformément à son caractère, de s'imprégner de l'atmosphère des différents lieux, et seuls les éléments nécessaires aux commentaires des visites avaient retenu son attention. Il avait cette fois le pressentiment qu'une exploration approfondie lui révélerait un détail jusqu'alors inaperçu qui lui permettrait d'expliquer ses mésaventures oniriques.

Il se promena lentement dans le beffroi, examinant les grès irréguliers, s'attardant à la disposition des charpentes. Puis il redescendit dans l'hôtel de ville. La salle gothique étirait ses vastes fresques surmontées des blasons des ducs de Bourgogne. Il s'arrêta devant la cheminée monumentale. De cette cheminée, il savait qu'elle datait du XVI^{e} siècle et qu'après être passée en diverses mains, elle avait appartenu au couvent des dominicains de Douai. Enfin, au XIX^{e} siècle, elle avait été léguée à l'hôtel de ville qui l'avait installée dans cette salle. Le linteau massif exhibait en son centre le blason sculpté de Charles Quint. Les dominicains avaient fait graver en dessous une devise : *« Scientia inflammat, charitas vero aedificat. »* Sur le flanc droit de la cheminée était sculpté le blason d'une famille noble de Douai, les du Hem, et sur le flanc gauche… ! Il ne put retenir un cri : sur le côté gauche de la cheminée se dressait, tenant entre ses mains le blason d'une autre famille, les Carlier, un ange aux ailes déployées dont le visage portait les mêmes mutilations que le sien au cours du rêve !

Pourquoi ne l'avait-il pas remarqué avant ? Quel sens avait tout cela ? Les rêves, l'ange, les flammes du bûcher, la sorcière dont le cachot se trouvait justement sous la salle gothique… Ce fut le carillon de l'heure, lui rappelant qu'il devait prendre son poste, qui le sortit du tourbillon de ses pensées. Il traversa la salle pour rejoindre le beffroi. Ses

pas résonnaient sur les grandes lattes de parquet comme si, en ce moment, il avait été le seul être vivant au monde. Il lui semblait que tous les visages des fresques, toutes les figurines de bronze portant les lourds chandeliers, le suivaient de leurs regards et que mille voix derrière lui reprenaient les cris tant de fois sortis des flammes de ses rêves : « Jehan !… Jehan !… » Soudain, il porta la main à son front et se retourna vers la cheminée. Une pensée venait de jaillir en son esprit : Jehan… Jehan… en inversant les syllabes de ce prénom, cela faisait Ange ! Ange !…

Ce matin-là, il se réfugia dans son bureau au rez-de-chaussée du beffroi et pria pour qu'aucun visiteur ne se présentât. Il n'aurait pas eu la force de retourner dans la salle gothique, devant la cheminée. Par bonheur, le ciel parut écouter sa prière et personne ne demanda à visiter les lieux de la matinée. L'après-midi, il resta chez lui, invoquant une épouvantable migraine, ce qui, d'ailleurs, était la stricte vérité.

Au moins sut-il profiter de ce repos pour prendre une décision. Il lui fallait éclaircir les choses. Le lendemain matin, il se rendit au service des archives de la mairie. Il voulait en savoir plus sur Marie Fournet. Il exposa sa requête à l'archiviste, un vieil homme vêtu de sombre, au visage si fripé et jauni qu'il semblait, par mimétisme, avoir pris l'aspect des parchemins qui l'entouraient. Celui-ci lui remit, d'un geste blasé, une liasse de papiers craquelés, couverts d'une écriture de fourmi : les pièces du procès. Michel Pouvier s'installa à une table et commença à feuilleter les documents. Ils étaient rédigés en vieux français et d'une écriture pratiquement illisible pour un profane. Avec mille peines, il parvint à déchiffrer que Marie Fournet, dont l'âge n'était pas précisé, était originaire de Rouvroy, près d'Arras. Vingt minutes lui furent nécessaires pour lire les dix premières lignes. À ce rythme, une semaine ne lui suffirait pas pour venir à bout de l'ensemble. Il dut se résigner à prier l'archiviste de lui donner lecture des passages importants. Le vieil homme accepta en maugréant. Alors il put écouter, attentif à chaque mot comme un funambule à son fil, le compte-rendu du procès. Bien que de la deuxième moitié du XVII^{e} siècle, époque où les procès de sorcellerie se firent plus rares, celui-ci n'avait rien d'original. On y retrouvait tous les chefs d'accusation habituels et, comme en beaucoup de cas de ce genre, l'accusée semblait avoir été la victime de jalousies et de haines de voisinage.

De nombreuses rumeurs couraient depuis longtemps sur son compte : un mariage auquel elle assista sans être invitée demeura stérile, des animaux domestiques ou des objets disparaissaient le lendemain de disputes avec elle. Il n'en fallait pas plus pour créer une réputation. Pour son malheur se produisit en ce temps une épidémie. Plusieurs enfants moururent dans la même rue que Marie Fournet et les témoignages soulignaient à plaisir les circonstances « mystérieuses et diaboliques » des décès. Tel enfant serait « venu plain de cloches et ensuite est venu tout tortu et bossu, sec comme du bois et ensuite tout velu ». Pour un autre, on aurait entendu « pendant les derniers jours un grand bruit qui se faisoit à la porte justement à minuit et ouy une voix plaintissante dans sa maison sans rien veoir. » On précisa que la sorcière en fit « faillir plusieurs sans baptesme ». Les haines du quartier tenaient là l'occasion d'accabler Marie et ne s'en privèrent pas. Elle fut dénoncée, livrée à l'Inquisition, et l'affaire suivit son cours.

« Pressée de plus prez » — on sait ce que cette expression signifiait dans la bouche des

juges — la pauvre femme avoua tout ce qu'on voulut, et le dossier n'eut plus qu'à s'étoffer. Elle reconnut être allée « à la danse », au bois de Lannoy, six fois par an. Elle s'y rendait en volant, grâce à un « oignement » que le diable lui avait « baillé ». Là, elle avait marché et craché sur la sainte croix. « Pressée de plus prez », elle admit qu'elle y avait adoré le diable, qu'elle avait même été la « royne de la troupe ». Elle reconnut être accompagnée d'un diable familier, du nom de Grosjean, qui l'appelait elle-même Mirlifique. Ce Grosjean eut d'ailleurs « affaire à elle en prison »…

Marie Fournet fut « visitée » par le bourreau en présence de médecins et de chirurgiens. On trouva sur elle la fameuse « marque diabolique » : une aiguille enfoncée dans sa chair ne provoqua ni douleur ni écoulement de sang. C'était plus que suffisant pour justifier une condamnation pour sorcellerie. L'exécution eut lieu sur la place du marché. Ce que le bûcher épargna de son corps fut traîné jusqu'au Raquet, le lieu patibulaire, où on le pendit à une fourche.

Une question tourmentait Michel Pouvier. Il s'enhardit à la poser : « Ne parle-t-on pas d'un Jehan dans ce procès ? » L'archiviste leva sur lui un regard étonné. Il réfléchit : « Comme nom, non, mais comme prénom, oui… attendez… Ah ! Ici, il y a le compte rendu de l'interrogatoire d'un Jehan Liétard. Marie Fournet en était la "fianchée", comme on disait : la fiancée. On l'a accusé d'être son complice. Mais, à la torture, ou avant d'y passer, il a tout mis sur le dos de son amie pour se disculper, et ces nouvelles charges ont pesé lourd sur l'issue du procès. Il est noté aussi que ce Liétard a proposé de mettre ses talents — il était sculpteur — au service du couvent des dominicains. Pour prouver son innocence, bien sûr, car jamais un sorcier n'aurait voulu passer sa vie au milieu des moines. Ça leur a plu, ils ont accepté et il n'a pas été inquiété. Si mes souvenirs sont bons… c'est après qu'il a eu des ennuis parce que… je crois bien, oui je dois avoir le dossier d'un procès qui lui a été fait plus tard. Vous voulez le voir également ? » soupira-t-il.

Michel Pouvier était troublé. Comment, à travers ses rêves, avait-il pu avoir l'intuition d'un Jehan mêlé à cette affaire ? Malgré le ton peu encourageant avec lequel l'archiviste lui avait proposé de consulter le dossier Liétard, il s'empressa d'accepter. Mais, autant pour cacher son malaise que pour ne pas abuser de la patience du vieil homme, il ajouta : « Je vais essayer de le lire moi-même, je vous remercie… » L'archiviste se dirigea alors vers ses étagères obèses, prêtes à vomir sur le premier maladroit leur contenu poussiéreux, et, sans même paraître avoir cherché, il en retira un dossier qu'il lui tendit.

Par chance, il était moins épais que celui de Marie Fournet, et l'écriture en était plus lisible. Michel Pouvier retourna s'isoler à une table. Avec peine au début puis, au fur et à mesure qu'il s'habituait à l'écriture, avec plus d'aisance, il parcourut l'histoire de Jehan Liétard. Mais n'était-ce l'histoire que de cet homme ?

Son procès avait eu lieu en 1681, deux ans après celui de Marie Fournet. Les premières pages renvoyaient d'ailleurs à ce dernier et rappelaient comment, grâce à ses aveux concernant sa fiancée, Jehan Liétard avait lui-même été lavé d'accusations de sorcellerie. Cette référence n'était pas superflue : la nouvelle accusation dont il avait à répondre était justement celle du meurtre du père Roland de Cozie qui, au titre d'inquisiteur, avait dirigé les interrogatoires de Marie Fournet.

Le meurtre avait été accompli devant de nombreux témoins, et Jehan Liétard n'eut pas

à être « pressé de plus prez » pour reconnaître son crime. Aussi la ronde des questions et des réponses se déroula-t-elle sans heurts. Cet interrogatoire, trois siècles plus tard, allait permettre à Michel Pouvier de reconstituer ce qu'avaient été pour Jehan Liétard les deux années ayant suivi la mort de sa fiancée. C'est un homme rongé par la honte et le remords qui, un mois après le bûcher de Marie Fournet, entra comme sculpteur au couvent des dominicains de Douai, ainsi qu'il l'avait promis à ses juges. Si, à cette époque, sa décision avait pu paraître dictée par la peur, son attitude pieuse et dévouée — il passait en prières le temps que lui laissaient ses travaux — allait bientôt la faire considérer comme l'expression d'une sincère dévotion. Cherchait-il à obtenir de Dieu le pardon que lui-même se refusait ? Toujours est-il que les frères dominicains qui déposèrent à son procès témoignèrent de l'ardeur de sa foi. Quelques-uns avouèrent même en avoir été tellement émus qu'ils avaient espéré le voir revêtir l'habit monastique et se joindre à leur communauté. Ils ignoraient ce que cette dévotion s'efforçait de faire oublier.

À ce remords qui ne trouvait nul apaisement en la prière, quelle autre issue restait-il que la folie ? Un jour de mai 1681, Jehan Liétard sculptait, sur l'immense cheminée du réfectoire, le blason de la famille Carlier, donatrice du couvent, quand il vit l'ange qui surmontait le blason — un ange dont il venait de terminer le visage — s'animer soudain et lui ordonner : « Tue-le ! » Ce fut une vision dont Jehan Liétard comprit, en sa folie, qu'elle était un ordre du ciel. Pour lui, nul doute, c'était l'inquisiteur, le père de Cozie, qu'il devait tuer ! Seul cet acte vengerait les tortures de Marie et lui ôterait le fardeau de sa propre honte…

Le soir du 12 mai 1681, alors que le père de Cozie dînait en compagnie de ses frères dominicains, Jehan Liétard s'introduisit dans le réfectoire et se glissa derrière lui comme pour lui parler en particulier. Là, saisi d'une fureur soudaine, il assena un puissant coup de son marteau de sculpteur sur le crâne de l'inquisiteur. Le marteau glissa, arrachant une oreille au moine qui se leva en hurlant. Sans laisser à quiconque le temps d'intervenir, Jehan Liétard le jeta au sol, enserra entre ses genoux sa tête ensanglantée et, à coups de marteau, il lui enfonça son burin dans le front.

Lorsque les gardes de la ville, alertés, pénétrèrent dans le réfectoire déserté par les moines terrifiés, ils trouvèrent le sculpteur pataugeant, hébété, dans une mare de sang. Il avait assis sur un banc le cadavre du père de Cozie et, le soutenant d'une main, il lui désignait de l'autre la cheminée de la salle, comme s'il avait voulu montrer à la face crevée de l'inquisiteur l'autre visage, celui de l'ange, qu'il avait également martelé en sa folie. Il n'opposa aux gardes aucune résistance et, au procès, ils rapportèrent que, conduit à la prison, il y éclata d'un fou rire qui ne cessa qu'avec l'aube.

Au cours du procès, les juges cherchèrent si ce meurtre était la vengeance préméditée d'une secte de sorciers. Mais Jehan Liétard ne put que répéter la vérité, sa vérité, celle de cet instant de folie. Les témoignages des moines sur sa piété et sa conduite irréprochable des deux dernières années écartèrent l'hypothèse du complot. Il échappa ainsi à la question et à de nouvelles accusations de sorcellerie. C'est également pourquoi il ne périt pas sur le bûcher : on le mena directement au Raquet pour y subir la mort par… pendaison.

Michel Pouvier avait terminé sa lecture depuis une demi-heure, mais il demeurait

assis, abattu, le regard perdu sur les dernières lignes du procès de Jehan Liétard. Après plusieurs appels sans effet, il fallut que l'archiviste vienne lui crier dans l'oreille « C'est fini ! Je dois fermer ! », pour qu'il sorte de sa torpeur.

Il retourna chez lui comme un somnambule. Là, il s'effondra dans un fauteuil et y demeura longuement prostré, la tête entre les mains. Dans son regard fixe, s'affirmait la lueur d'une terrible détermination… Enfin, il saisit son écharpe et, ne cherchant plus qu'à se fuir, plongea dans le rêve… Des images brouillées l'assaillirent d'abord, fondant sur lui en un tourbillon vertigineux. Puis, au travers d'une brume, et sans autre bruit que le battement du cœur, il se vit marcher dans une ville inconnue. C'étaient des rues couvertes de gros pavés. Un homme le croisa en le dévisageant avec insistance, mais la plupart l'ignoraient et ne lui adressaient pas un regard. À un moment, il dut s'écarter pour laisser le passage à une troupe de cavaliers. Soudain, la silhouette familière d'un beffroi se dessina au-dessus des toits, et il comprit que cette ville était Douai, sa ville. Il se dirigea vers le beffroi, vers l'attroupement qui se tenait dans son ombre devant une petite fenêtre croisée de barreaux. Les gens étaient excités, certains riaient, d'autres crachaient ou ramassaient dans la rue des ordures qu'ils lançaient au travers des barreaux. Il s'approcha. Il entendit, en un murmure lointain, quelqu'un dire : « C'est lui ! C'est Liétard ! » Il regarda par la fenêtre. Il faisait sombre mais il parvint à distinguer une femme qui se tenait là. Malgré les lourdes chaînes qui lui serraient les poignets, elle essayait de se protéger le visage. Il sentit ses propres lèvres bouger, il lui parlait mais il n'entendait rien, rien d'autre que le cœur. La femme leva vers lui son visage marqué de coups. Il sut qu'elle l'avait reconnu. Il attendit d'elle des mots qui ne vinrent pas. Seul lui parvint son regard, un regard dont les yeux encore beaux n'étaient plus qu'une source de peur et de larmes. Un regard comme en ont ceux pour qui l'amour n'est qu'une douleur de plus. Alors il comprit que ce cœur, ce cœur qu'il entendait battre depuis tant de rêves, ce cœur qui battait si fort, c'était le sien, et c'était de honte qu'il battait…

***

Le lendemain matin, il tombait sur la ville une de ces pluies grises qui transforment en miroirs nos trottoirs et nos rues. C'est un employé de la mairie qui aperçut le cadavre, à une vingtaine de mètres du sol. Michel Pouvier s'était jeté du haut du beffroi, une gargouille avait arrêté sa chute. Personne ne trouva d'explication à ce suicide, mais qui sait que même la mort ne peut en une seule fois suffire à expier certaines fautes ? On dut recourir à la grande échelle des pompiers pour décrocher le corps. Le pompier qui en fut chargé déclara ne pas comprendre comment, par quel hasard de cette chute, la gorge du malheureux s'était ainsi mise en travers de la gueule de la gargouille, laissant le corps pendre dans le vide. Et il raconta ses difficultés à l'en dégager, comme si le monstre de pierre n'avait lâché sa proie qu'à regret.

Le végétarien

Nous avons eu aussi Jules Deshoulières, qui était vraiment un singulier génie, et qui devint fou de l'idée qu'il était une citrouille. Il persécutait sans cesse le cuisinier pour se faire mettre en pâtés, chose à laquelle le cuisinier se refusait avec indignation. Pour ma part, je n'affirmerai pas qu'une tourte à la Deshoulières ne fût un des mets des plus délicats, en vérité !
Edgar POE.

Si la mémoire ne me trahit pas, c'est le jeudi 12 juin que se formèrent pour la première fois dans l'esprit de mon ami Anatole Bienaimé d'étranges obsessions relatives à l'existence d'une secte vouée au cannibalisme. C'est à partir de cette date qu'il prit la ferme résolution de ne plus s'alimenter que de manière strictement végétarienne et de ne se déplacer que selon des itinéraires précis lui évitant les boucheries et charcuteries de la ville. Qu'importe si cela rallongeait son trajet, car même de loin, la vitrine ou une enseigne d'un de ces commerces lui causait une frayeur insurmontable. Rien ne put dès lors le faire renoncer à ses soudaines et curieuses décisions.

Que s'était-il passé ? En tant qu'ami et collègue d'Anatole, je pense être le seul à connaître les événements de cette journée et à pouvoir reconstituer ses raisonnements, aussi absurdes et tortueux fussent-ils. Anatole était professeur d'histoire dans le collège où moi-même j'enseigne les mathématiques — d'où sans doute le rôle « rationnel » qu'on me verra tenir au fil de ce récit. Ce que je viens de dire de mon amitié pour Anatole ne doit pas laisser croire qu'une grande intimité nous liait. D'un caractère très réservé, il parlait peu de lui-même, et seule l'inquiétude qui le tenailla dans les derniers temps l'amena à se confier.

Âgé d'une trentaine d'années, il était d'un physique agréable, quoiqu'avec un léger embonpoint. Il était doté… Pourquoi diable utilisé-je ainsi le passé pour parler de lui ? Il est toujours, grâce au ciel, bien vivant !… Anatole *est* doté, donc, d'une nature facilement soumise à des poussées de fièvre. Son imagination s'emporte alors et devient d'une excitabilité surprenante. Ce trait de caractère m'évoque toujours les personnages des contes de Poe, qui souffrent souvent de la même affection. C'est en un tel moment — après le 12 juin — qu'il chercha secours et réconfort auprès de moi. Je me suis efforcé de l'aider au mieux, bien qu'il ne soit pas facile de faire entendre la voix de la raison à quelqu'un en proie à d'aussi étranges convictions.

Venons sans tarder au récit de la journée du 12 juin. C'est en fait la veille que les choses avaient commencé, quand il avait trouvé un livre dans sa boîte aux lettres, déposé là par une main inconnue dans une enveloppe vierge. Sans mention d'éditeur ni d'imprimeur, son

titre s'affichait seul sur la couverture : *Voyages et rencontres du père Bocario aux Afriques*. Il s'agissait d'une traduction du récit du padre Bocario, moine espagnol parti convertir au XVII^e^ siècle des tribus d'Afrique, surtout célèbre par le fait qu'il s'était vu lui-même séduit par les pratiques sauvages — entre autres cannibaliques — de ces indigènes. Il avait raconté en un volume de ses *Voyages* ses expériences et les bienfaits qu'il en avait tirés. Cet ouvrage, qui aurait valu le bûcher à son auteur s'il n'avait eu la bonne idée de rester en Afrique, avait malgré les anathèmes connu plusieurs éditions clandestines. Une édition officielle avait vu le jour au XIX^e^ siècle à Barcelone, un petit tirage des plus cotés chez les amateurs de curiosités bibliophiliques. Même à cette époque, il avait soulevé une indignation unanime. On imagine l'étonnement d'Anatole. Qui, pour quelles raisons, et pourquoi de cette façon anonyme, avait voulu lui remettre un tel livre ?

Il s'y plongea aussitôt jusque tard le soir, captivé autant que révolté par son contenu, au point qu'il fit plusieurs cauchemars où il se voyait, petit garçon, mijotant dans une marmite sous les hurlements de cannibales. Il se leva du coup avec une demi-heure de retard, et se mordit la joue en avalant trop vite son petit déjeuner. Tout allait mal. Plutôt que de se rendre à pied au collège, il décida de prendre l'autobus et, comme il avait horreur de perdre son temps dans les transports en commun, il emporta avec lui les *Voyages* du padre.

Le temps du trajet, Anatole en lut encore quelques passages. Il ne l'avait pas fini quand il descendit du bus mais c'était assez pour se faire une opinion. Absolument choqué, il se débarrassa du livre en le jetant dans la première bouche d'égout. Il se sentit alors plus léger et entra dans la cour du collège, content de n'avoir que cinq minutes de retard.

Il redoutait son premier cours, consacré à la mythologie grecque. Les années précédentes, les péripéties des habitants de l'Olympe n'avaient provoqué qu'hilarité et grasses plaisanteries chez ses collégiens frais pubères, et il s'attendait cette fois encore à se faire chahuter. Pourtant rien de ce genre ne se produisit. Non seulement les amours de Zeus ne firent pas sourire, mais c'est un silence grave qui accueillit les légendes de Chronos et de Lycaon. Anatole s'inquiéta même de l'attitude inhabituelle de ses élèves. À quoi devait-il cette réaction ? Connaissant mon ami, je crois qu'il aurait finalement été rassuré s'il s'était fait malmener comme prévu. Ce respect inattendu eut finalement pour effet d'exacerber sa sensibilité et de le laisser dans l'appréhension du pire.

La fin de matinée se déroula comme à l'accoutumée, sans que rien de nouveau vînt le préoccuper. Il avait retrouvé une certaine gaieté et se sentait d'un bon appétit quand il gagna, avec d'autres collègues dont moi-même, le réfectoire des professeurs.

Il y avait des côtelettes au menu. D'habitude, ce plat lui convenait mais, cette fois, il éprouva un violent dégoût à la seule odeur de la viande. Avec la circonspection d'un médecin légiste, il tourna et retourna ses côtelettes dans son assiette. Les histoires de cannibalisme du padre Bocario lui revenaient à l'esprit. Jusqu'en quels délires l'homme peut-il se fourvoyer ! Il regretta d'avoir jeté le livre. Il l'aurait montré à ses collègues. Il se souvenait bien de certains passages. D'après le moine, il fallait distinguer deux cannibalismes : le plus commun, pratiqué souvent à l'issue de guerres intertribales, reposait sur la croyance en l'assimilation par le vainqueur de la force et du courage de sa victime. Le padre rejetait avec mépris cette coutume. Par contre, il s'étendait longuement sur un

cannibalisme plus raffiné, réservé à de rares chefs et sorciers. Celui-ci avait pour objet, pourvu qu'il fût associé à un certain rituel, de procurer à ceux qui s'y livraient rien de moins que… la prolongation de la vie ! Le padre se gardait bien de trahir le secret du rituel mais il expliquait en détail la mythologie à la base de cette pratique.

En ce temps-là, lui avait-on confié, les dieux étaient imparfaits et ne disposaient pas d'une nature immortelle. Ils devaient pour ne pas mourir absorber tous les cent ans un élixir qui prolongeait leur vie d'autant. Chaque dieu avait son outre personnelle qu'il gardait jalousement, trop conscient de l'envie qu'elle provoquait chez les créatures mortelles, en particulier chez l'homme. Il s'agissait d'une outre magique qui se remplissait d'elle-même, tous les siècles, du précieux élixir.

Le dieu Dogonouadé, au terme d'un cycle de cent années, s'apprêtait à boire le fameux élixir. Dogonouadé était un piètre dieu. Pourvu d'une grosse tête de crocodile, il affichait une paresse encore plus grande que sa bêtise. Ce qui advint ce jour-là ne devait pas démentir sa réputation.

Allongé sous un baobab au bord d'une rivière, il avait déjà vidé la moitié de son outre quand, gagné par le sommeil, il décida de la finir après un petit somme. Ce qui devait arriver arriva : Kamba, un homme, passa par là et vida d'un trait le reste de l'élixir. Dogonouadé se réveilla et le surprit. Autant par peur que par méchanceté, Kamba, avant de se sauver, jeta l'outre dans la rivière qui l'emporta.

Une vingtaine d'années passèrent qui furent tristes pour Dogonouadé rejeté par les autres dieux jaloux de leur éternité. Il ne parvenait pas à se faire à l'idée de disparaître. Un jour qu'il errait solitaire, il rencontra Kamba et se lamenta de tout le mal dont celui-ci était la cause. Kamba, qui se savait protégé par les pouvoirs de l'élixir, ne craignait plus Dogonouadé et se moqua du dieu. Hors de lui, Dogonouadé saisit l'homme entre ses mâchoires de crocodile et n'en fit qu'une bouchée. Mais, du fait de l'élixir, Kamba ne pouvait mourir : il continua de vivre dans le ventre de Dogonouadé. De cette façon, la quantité initiale d'élixir se trouva réunie dans l'estomac de Dogonouadé qui pouvait espérer retarder la fatale échéance. Mais après ? L'idée lui vint que, si le corps de Kamba avait recelé les pouvoirs de l'élixir pendant vingt ans, il était possible que sa descendance procréée pendant ce temps, par hérédité, ait gardé les mêmes propriétés. Il pouvait alors, en dévorant de temps en temps un descendant de Kamba, prolonger sa vie indéfiniment ! Mieux, s'il trouvait quelques hommes n'appartenant pas à la famille de Kamba, il leur confierait son secret et les gagnerait à sa cause. Pour prolonger leurs vies, ils accompliraient et partageraient avec lui le sacrifice de la personne qu'il leur désignerait. En procédant régulièrement à ce rituel, chacun s'assurerait de l'immortalité. Et, puisqu'il était un dieu, pourquoi ne se mettraient-ils pas à le vénérer ?

Les choses se passèrent bien ainsi. Au fil du temps, Dogonouadé trouva le moyen de ne plus dévorer ses victimes qu'au travers de ses adorateurs. Son culte, entretenu dans le plus grand secret par une poignée de fidèles immortels, perdura au long des siècles. C'est quelques-uns d'entre eux que le padre Bocario avait rencontrés en Afrique. Ce culte surprenant, où la survie de la divinité et des adeptes était liée en un même rituel, l'enthousiasma et il réussit à se faire initier. Devint-il immortel ? C'est ce que laisse entendre la préface de l'édition de Barcelone. On y lit que la personne venue apporter le manuscrit était un vieillard de petite taille, habillé de façon bizarre, parlant avec un accent

curieux un espagnol mêlé de tournures anciennes, et qui avait laissé une impression désagréable. Cette préface n'est-elle qu'une fiction pour appâter le lecteur ? Si personnage il y eut, était-ce l'authentique padre ou n'importe qui voulant intriguer l'éditeur ? Le mystère reste entier, d'autant qu'on ne revit jamais l'individu.

Anatole restait là perdu dans ses pensées sans toucher à son assiette. Nous lui demandâmes si tout allait bien. S'excusant de sa distraction, il argua de son peu d'appétit et mangea seulement ses légumes et son dessert. Je le sentais troublé et, après le repas, je m'arrangeai pour lui parler. Ma sollicitude paraissait l'embarrasser. Le silence s'était même installé entre nous quand toute expression morose quitta son visage. Avec autant d'enthousiasme que s'il avait enfin trouvé la solution d'un problème, il me déclara qu'il venait de prendre une décision importante : il serait désormais végétarien ! Oui ! C'était une manière beaucoup plus saine de s'alimenter, plutôt que d'avaler ces choses informes qui avaient fait partie d'un être tué dans on ne savait quelles conditions. J'étais trop content de le voir ainsi ragaillardi pour ironiser sur sa résolution et je l'encourageai dans son nouveau régime alimentaire.

Je sais qu'après son travail il se précipita dans une librairie pour y acheter des livres de cuisine végétarienne. Après un détour chez le marchand de légumes, il rentra chez lui se préparer un gratin d'aubergines qui lui parut un avant-goût de la cuisine du paradis. Le soir venu, il sortit jeter aux chiens de la rue la viande que contenait encore son réfrigérateur, puis il se coucha et s'abandonna à un sommeil qui, enfin, lui semblait celui d'un juste.

***

Le samedi soir, je sursautai en entendant quelqu'un s'acharner sur ma sonnette. J'ouvris et trouvai Anatole essoufflé, en proie à la plus vive excitation. Ses mains tremblaient, il était couvert de sueur. Je le fis entrer. Il me raconta ce qui s'était passé les trois derniers jours : le livre du moine, sa conversion au végétarisme, sa phobie des boucheries, etc. Il ajouta, et c'était plus inquiétant, que tout le monde lui en voulait de ce changement, non, il ne se trompait pas, il le sentait bien aux regards qu'on lui lançait dans la rue. C'est parce qu'il avait été saisi de panique en se promenant qu'il était venu se réfugier chez moi. On le haïssait, c'était certain. Pour couronner le tout, il m'avoua qu'il se sentait menacé, que la secte des adeptes de Dogonouadé l'avait sûrement choisi comme prochaine victime pour leur sacrifice, et qu'il était peut-être déjà trop tard pour les arrêter.

J'étais sidéré par ce délire. J'essayai de mon mieux de le raisonner. Que pouvait faire aux gens qu'il ne mange plus de viande ? Il n'était pas le seul à être devenu végétarien, et tout le monde s'en fichait. Surtout, je lui soulignai l'ineptie de la légende de Dogonouadé, ses contradictions et ses naïvetés. Quelle idiotie que cette histoire d'outre qui se remplit toute seule ! Comment dévorer Kamba a-t-il pu redonner à Dogonouadé la quantité initiale d'élixir ? Kamba avait bien dû en épuiser une partie ! Et ce dieu qui institue des sacrifices que finalement il ne partage plus en personne… Comment une religion pouvait-elle

reposer sur une mythologie aussi stupide.

Il me rétorqua qu'on ne pouvait trouver de mythologie sans incohérences, et que les naïvetés ou contradictions n'apparaissent souvent telles qu'au non initié qui en ignore le sens caché. Par ailleurs, même si l'histoire de Dogonouadé était stupide, le problème était que ses adorateurs y croyaient, eux ! Ce n'est pas la bêtise des idéologies ou des religions qui les empêchent encore aujourd'hui de faire des milliers de morts ! Lui laissant ce point, j'objectai que les victimes de la secte étaient les descendants du fameux Kamba, un Noir, et que je ne voyais pas en quoi, lui qui n'avait rien d'un Africain, pouvait être menacé. Il me répondit qu'on situait l'origine de l'humanité en Afrique et qu'à ce titre nous avions tous nos ancêtres sur ce continent. Évidemment, je ne pouvais rien répondre à cela.

Le moment venu de nous séparer, il me demanda si je voulais bien le raccompagner chez lui en voiture « pour les raisons que je savais ». J'acceptai. Sur le pas de sa porte, il me serra la main avec une chaleur que je ne lui avais jamais connue. Je promis de passer le voir le lendemain en fin de matinée.

***

Lorsque je me rendis chez lui, je le trouvai plutôt détendu et souriant. Son angoisse de la veille semblait un mauvais souvenir. Nous parlâmes de choses et d'autres et je me gardai d'aborder ses idées morbides de cannibalisme. Quand il me proposa de partager son déjeuner, je ne me fis pas prier et je reconnais avoir été surpris par ses talents culinaires : pâté de champignons fait maison, tourte aux épinards, tarte Tatin. Tout cela était excellent, je ne savais pas que la cuisine végétarienne pouvait être aussi délicieuse. Puis il m'invita à l'accompagner pour une petite promenade.

Nous étions un dimanche. J'ai toujours aimé me promener en ville le dimanche. Les gens vont lentement, s'attardent aux vitrines endormies, traînent derrière eux des enfants qui s'ennuient comme dans la chanson de Trenet. Le soleil brillait. Je laissai Anatole me conduire et je remarquai vite qu'il empruntait un itinéraire destiné à lui faire éviter les boucheries. Il s'enfonçait peu à peu dans le silence et paraissait anxieux. Je lui demandai, du ton le plus détaché possible, ce qui se passait, et je me sentis découragé en l'entendant répondre : « Tu vois, ils sont toujours là ! Ils me surveillent ! » Son angoisse montait et je m'inquiétai. Je lui proposai de chercher un endroit plus calme. Où ? Il y avait du monde dans les cafés, dans les rues. En passant devant une église, je lui demandai s'il s'y sentirait en sécurité. Cela lui convint. Nous y entrâmes. Il y avait malheureusement un office, nous arrivions au moment du sermon. Nous avançâmes le plus discrètement possible pour nous asseoir.

Anatole jetait autour de lui des regards soupçonneux et j'avoue qu'il commençait à m'exaspérer. Ne montrais-je pas trop de complaisance envers son délire ? Après le sermon, il y eut la présentation de l'hostie et les fidèles s'engagèrent sur deux files pour la communion. Je profitai du brouhaha pour glisser à l'oreille de mon ami : « Tu ne crois pas que tu en fais de trop avec tes idées tordues ? » Qu'avais-je dit là ! La colère s'empara de lui, il me prit par le revers de ma veste et me lança : « Tu t'en moques, ce n'est pas toi

qu'ils veulent ! » Plusieurs personnes se retournèrent. Soudain il resta bouche bée, le visage décomposé, le regard fixé sur le petit crocodile servant d'insigne à la marque de mon polo. Il bégaya quelques mots puis recula jusqu'à l'allée centrale avec l'intention évidente de prendre la fuite. Finalement, je ne sais pourquoi, il se mêla à la file des fidèles qui allaient communier, se retournant de temps en temps pour me surveiller. Je jugeai préférable de rester à ma place et me contentai d'afficher un air excédé et de hausser les épaules pour lui faire comprendre l'absurdité de ses craintes. C'est quand vint son tour de communier que se produisit l'incident.

« Le corps du Christ », dit le prêtre en lui présentant l'hostie. Anatole ne dut pas avoir à cet instant l'attitude appropriée, car le prêtre répéta « le corps du Christ ». De loin, je vis alors mon ami se ruer sur lui, bousculant les enfants de chœur, et se mettre à le frapper. Un tollé s'éleva de l'autel. Des fidèles accoururent les séparer qui reçurent leur part de coups. Des femmes s'enfuirent, entraînant leur marmaille pourtant enchantée que la messe prît ce cours inattendu. Quand je parvins sur les lieux, trois hommes maintenaient solidement Anatole qui cherchait encore à lancer des coups de pieds au pauvre prêtre à la bouche ensanglantée.

J'essayai d'arranger les choses en expliquant que mon ami était en pleine dépression nerveuse, mais il était allé trop loin. D'autant qu'il hurlait à mon adresse : « Arrêtez-le ! Arrêtez-le ! » On l'emmena à la sacristie d'où l'on appela le commissariat. Ma présence paraissait l'exciter et je préférai attendre dans l'église la fin de la messe que le prêtre avait courageusement reprise. Quatre policiers arrivèrent peu après. Trois d'entre eux repartirent en encadrant fermement Anatole. Je rejoignis la sacristie où le quatrième policier interrogeait les fidèles et le prêtre. Je fis de mon mieux pour dédramatiser la situation. Mais le prêtre, sous l'effet de la colère, persista à vouloir déposer une plainte. Nous fûmes donc conviés à nous rendre tous ensemble au commissariat.

Par chance, mon ami le commissaire Carné était de service et c'est lui qui nous reçut. Je m'employai devant tous à défendre Anatole. Je parlai de sa dépression, de sa santé mentale qui avait toujours été fragile. C'était de repos et de soins adaptés qu'il avait besoin, et non de sanctions juridiques ou policières. Les fidèles allèrent dans mon sens, qui témoignèrent l'avoir entendu parler de prétendus cannibales, dont un « avec un crocodile sur sa chemise », qui voulaient le dévorer. Le prêtre lui-même en convint et renonça à sa plainte.

Devant la bonne volonté de chacun, le commissaire Carné laissa tomber les suites de l'affaire. Anatole fut conduit dans le service de psychiatrie du D^{r} Lavallée, une de nos connaissances communes, et, le soir même, des soins attentionnés entouraient la personne de mon pauvre ami.

***

Voilà quelles furent les récentes mésaventures d'Anatole Bien-aimé, et comment peuvent s'expliquer les bizarreries de son comportement — si tant est que, en ce labyrinthe qu'est l'esprit humain, quelque chose soit explicable. Chacun en tirera les conclusions qui l'intéressent : sur les méfaits du surmenage intellectuel et ce fléau qu'est

la dépression nerveuse dans le corps enseignant, sur les dangers de l'édition clandestine pour les âmes influençables, sur la fragilité de la raison et les mystères de la folie, etc.

Ce sont là de graves sujets de réflexion qui, toutefois, ne suffirent jamais à nourrir leur homme. Aussi, vous laissant à votre méditation, chers lecteurs, je vais me préparer pour me rendre chez le Dr Lavallée à un repas savoureux et très original que mon ami le commissaire Carné et moi-même attendons depuis longtemps. Par Dogonouadé, je suis tout excité à l'idée de cette petite fête !

– Fin –

L’illustrateur

Né le 2 octobre 1966, Philippe Jozelon sort diplômé de la prestigieuse école Emile Cohl de Lyon en 1987. Cette même année, il démarre son parcours artistique comme peintre décorateur à Paris. À partir de 1995, il devient illustrateur free-lance et réalise de nombreuses couvertures de romans (J'ai Lu, Hachette, Denoël, Pocket, Bayard…) et de revues (*Galaxie*, *Ténèbres*…). En 1997, les éditions Fleuve Noire lui confient l’intégralité des illustrations de couverture de la collection *Bibliothèque du Fantastique* et surtout de la série de SF *La Compagnie des Glaces* de G. J. Arnaud.

En plus de son travail d'illustrateur et de photographe, il enseigne l’illustration à l'école Creapole (Paris), à MJM (Nantes) et l’EPAC (Suisse). Il est également co-fondateur des Résidences de l’Imaginaire à Murat (Cantal).

Ses créations personnelles, à la fois minutieuses, érotiques et sulfureuses, mêlent photos, illustrations et retouches numériques. Ses thèmes de prédilections sont les paysages organiques, les portes (closes ou béantes) et les textures/cicatrices. On peut les voir lors d'expositions (Utopiales à Nantes, musée de la Maison d'Ailleurs à Yverdon en Suisse, galerie Arche de Morphée à Paris…) ou sur son site internet : www.jozelonartfantastique.tumblr.com

En 1998, il reçoit le Prix Ozone de la meilleure illustration et en 1999, le Grand Prix de l’Imaginaire pour les illustrations de *La Compagnie des Glaces*, aux éditions Fleuve Noir.

- Son site internet :

  www.jozelonartfantastique.tumblr.com

- Sa page wikipédia :

  http://fr.wikipedia.org/wiki/Philippe_Jozelon

L’auteur

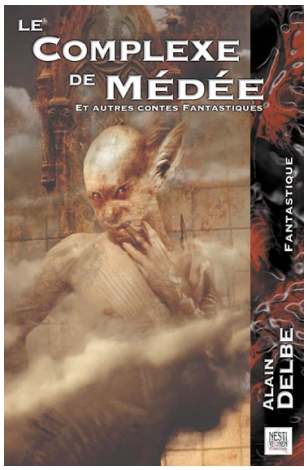
Né en 1954 à Douai, Alain Delbe a toujours résidé dans le Nord.

Dès les années 80, il publie des nouvelles fantastiques dans des revues aussi diverses que la Nouvelle Revue Française, Fluide Glacial, Proxima, Thriller ou Ère Comprimée. Les revues fantastiques importantes des décennies suivantes, telles Phénix et Ténèbres (qui retiendra « Les Guêpes » à l'issue d'un concours de nouvelles) accueillent ses nouvelles, ainsi que des revues de fantasy (Faeries) et de nombreux fanzines et anthologies.

En 1994, son roman *Les îles jumelles* (Phébus) reçoit le prix Alain-Fournier et il participe au Festival du Premier Roman de Chambéry. Viennent ensuite *François l'Ardent* (Climats, 1999), *Golems* (Phébus, 2004) qui sera traduit en portugais. En 2004, les éditions Nestiveqnen associent une vingtaine de nouvelles à un court roman : *Le Complexe de Médée*. Son dernier roman *Sigiriya, le Rocher du Lion* (Argemmios, 2012) s'inspire de l'histoire de Kassapa 1er, roi parricide du Ve siècle, sorte à la fois d'Akhénaton et de Louis II de Bavière de son temps, qui bâtit à Ceylan, au sommet d'un immense rocher, un palais fabuleux auquel on accédait à travers le corps gigantesque d'un lion (on en visite aujourd'hui encore les ruines). Tous ces romans appartiennent au genre fantastique.

Psychologue, il a aussi publié deux essais de psychanalyse, *Le Stade vocal* et *La voix contre le langage* (L'Harmattan, 1995 et 2014), et une douzaine d'articles dans des revues spécialisées.

Le Complexe de Médée

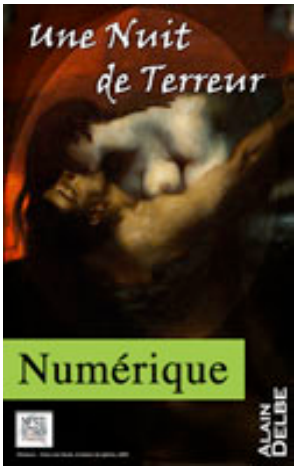


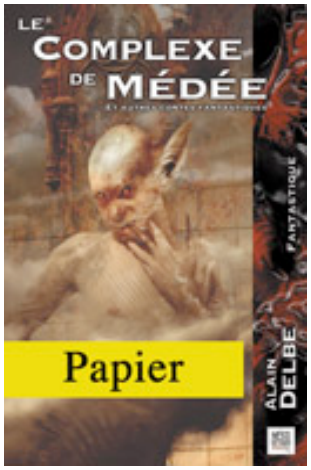
Le papier, c'est bien aussi…

Le Complexe de Médée et *Une nuit de terreur* sont réunis dans un même **livre papier** intitulé *Le Complexe de Médée*, paru en 2004 aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 318 pages – ISBN : 978-2-910899-89-9 – Moyen Format (13 x 20 cm).

Une nuit de terreur

d'**Alain Delbe**





***Une nuit de Terreur* : 15 nouvelles en numérique…**

Réunissant quinze des meilleurs textes d'Alain Delbe, ce recueil vous fera découvrir des nouvelles étranges, angoissantes et captivantes.

• *Une Nuit de Terreur* est disponible en **version numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

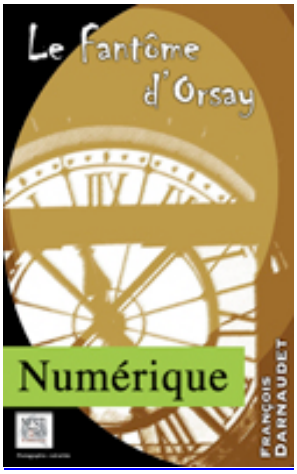
• Ces quinze nouvelles ont été publiées en 2004 dans le **livre papier** *Le Complexe de Médée*, aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 320 pages – ISBN : 978-2-910899-89-9 – Moyen Format (13 x 20 cm).

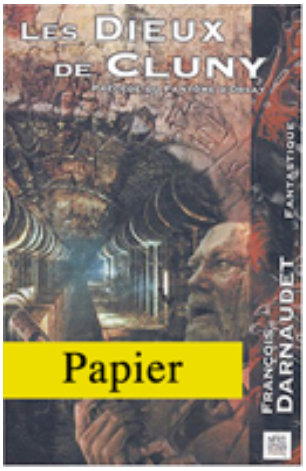
Vous aimez le fantastique ?

Vous aimerez aussi…

Le Fantôme d'Orsay

de **François Darnaudet**





Retrouvez une enquête d'Éric Bernadi dans *Le Fantôme d'Orsay* :

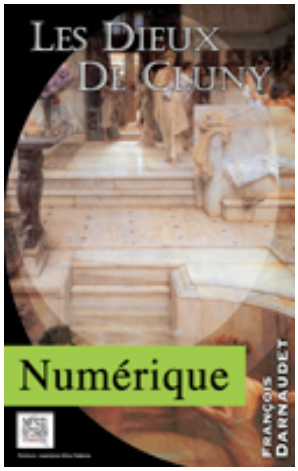
Dans *Le Fantôme d'Orsay*, une série de crimes à l'intérieur même du musée d'Orsay défraye la chronique. Éric Bernadi, étudiant en sémiotique, la jeune infirmière Aurélie Dantec et l'inspecteur Coupu mènent une enquête riche en révélations étourdissantes : le bronze de Carpeaux intitulé Ugolin cacherait la résurrection du fantôme rouge, un être légendaire et féroce qui aurait été malencontreusement libéré de sa malédiction. En outre, La Porte des Enfers, la célébrissime œuvre de Rodin, servirait bel et bien de passage vers le monde des ténèbres.

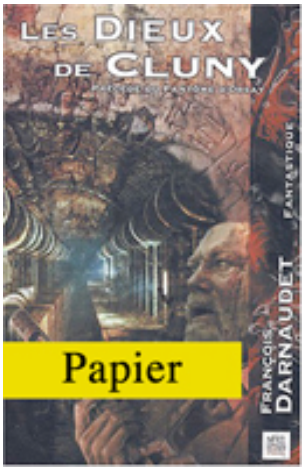
• La **version numérique** de *Le Fantôme d'Orsay* est disponible en PDF, ePub et Amazon Kindle.

• *Le Fantôme d'Orsay* et *Les Dieux de Cluny* sont réunis dans un même **livre papier** intitulé *Les Dieux de Cluny*, paru en 2003 aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 336 pages – ISBN : 978-2-910899-86-8 – Moyen Format (13 x 20 cm)

Les Dieux de Cluny

de **François Darnaudet**





Retrouvez une autre enquête d'Éric Bernadi dans *Les Dieux de Cluny* :

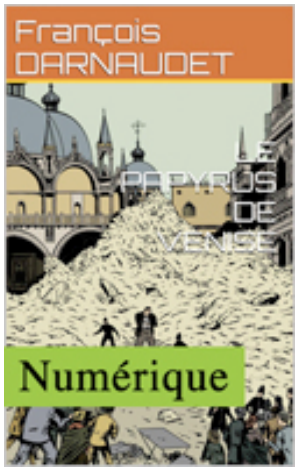
Dans *Les Dieux de Cluny*, Éric Bernadi part à la recherche désespérée de son amie Aurélie Dantec, happée par la Porte de Rodin. Dans sa quête, son chemin croise à nouveau celui de l'inspecteur Coupu, chargé d'enquêter sur un meurtre abominable commis dans les thermes de Cluny. En fait de meurtrier, les deux héros se retrouvent à la poursuite d'abominables dieux gaulois qu'un cataclysme a libéré des fissures de la Terre. Heureusement, les énigmatiques « gardiens des fissures » vont leur prêter secours, une confrérie d'hommes de bien formée depuis des générations pour surveiller et contrer ces redoutables créatures antédiluviennes.

• *Les Dieux de Cluny* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

• *Les Dieux de Cluny* et *Le Fantôme d'Orsay* sont réunis dans un même **livre papier** intitulé *Les Dieux de Cluny*, paru en 2003 aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 336 pages – ISBN : 978-2-910899-86-8 – Moyen Format (13 x 20 cm)

Le Papyrus de Venise

de **François Darnaudet**



Et parce que les « gardiens des fissures » ne sont jamais très loin...

Découvrez un autre roman de François Darnaudet, *Le Papyrus de Venise*.

Quel lien mystérieux unit les chasseurs de dinosaures du XIX^e^ siècle, la mort du poète Lautréamont en plein siège de Paris, le massacre du général Custer près de Little Big Horn, la Dame d'Elche, l'effondrement du Campanile devant Saint-Marc, le disque de Phaistos, le philosophe Platon et Venise, l'immortelle Venise ?

« L'Atlantide ! » répond un curieux personnage vivant sur l'île de Burano et qui dit s'être appelé Jacques Bergier dans une précédente vie.

Une lutte sans merci qui s'étale sur plusieurs siècles oppose de mystérieux «Hommes en noir» et des géants atlantes. L'enjeu est un mystérieux papyrus de Venise qui contiendrait une histoire oubliée de l'origine des civilisations.

• La **version numérique** de *Le Papyrus de Venise* est disponible en format PDF et Amazon Kindle.

• Le **livre papier** de *Le Papyrus de Venise* est également disponible. Paru en 2006 aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 240 pages – ISBN : 978-2-915653-33-5 – Moyen Format (13 x 20 cm)

La Légende de Billy Ray

de **Guillaume Roos**

Un recueil de nouvelles fantastiques, dont la novella *La légende de Billy Ray*.

États-Unis – 1952. C'est dans un wagon à bestiaux que Billy Ray se réveille, à plusieurs centaines de miles de chez lui. Heureusement, le jeune blouson noir de seize ans rencontre Clem, un vieux bluesman aveugle qui se prend d'amitié pour lui.

Clem lui raconte alors une bien étrange légende : celle d'un homme solitaire, qui serait le plus grand des guerriers et qui n'aurait de cesse de parcourir le pays.

Lorsque ses rêves sont hantés par la mystérieuse silhouette d'un homme en noir, Billy Ray sait qu'il a rendez-vous avec son destin.

La novella *La légende de Billy Ray* est suivie de sept contes démoniaques.

• La **version numérique** de *La légende de Billy Ray* est disponible en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

• Le **livre papier** de *La légende de Billy Ray* est également disponible. Paru en 2015 aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 324 pages – ISBN : 978-2-915653-63-2 – Moyen Format (13 x 20 cm)

Mort Virtuelle

de **Guillaume Roos**

Un recueil de nouvelles fantastiques

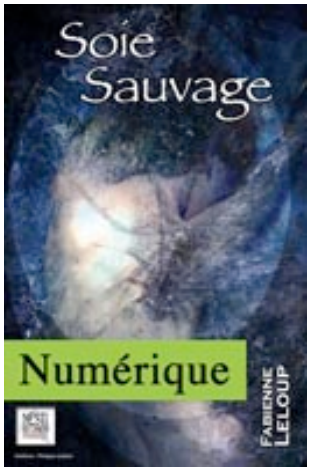
Ce recueil de Guillaume Roos réunit des contes fantastiques qui, de façon surprenante, fleurtent avec la fantasy et la science-fiction. Huit nouvelles angoissantes, émouvantes et captivantes.

• La **version numérique** de *Mort Virtuelle* est disponible en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

• Le **livre papier** de *La légende de Billy Ray* réunit l'intégralité des nouvelles de Guillaume Roos dans un seul volume, dont les huit nouvelles de *Mort Virtuelle*. Paru en 2015 aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 324 pages – ISBN : 978-2-915653-63-2 – Moyen Format (13 x 20 cm)

Soie Sauvage

de **Fabienne Leloup**



Se faire tatouer le buste d'une femme-araignée sur l'épaule quand on est une jeune fille, est-ce bien raisonnable ? Et donner à son tatouage un nom, comme à une vraie personne, n'est-ce pas un peu insensé ? Qui plus est quand ce nom est celui de l'adolescente du mythe grec que les dieux transformèrent en mygale…

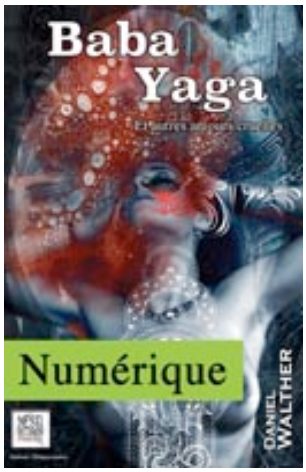
Pourtant, Barbara souhaitait seulement se rendre intéressante. Capturer des garçons dans sa toile, comme sa sœur, une vraie allumeuse celle-là. Alors, quand votre tatouage soudain prend vie, qu'il vous ensorcelle et vous entraîne à commettre l'irréparable, quelle est la solution ?

• *Soie Sauvage* est disponible en **version numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

• Le roman *Soie Sauvage* a été publié en 2004 en **livre papier**, aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 208 pages – ISBN : 978-2-910899-95-0 – Moyen Format (13 x 20 cm).

Baba Yaga et autres Amours Cruelles

de **Daniel Walther**



Vous pensiez que les ogresses de votre enfance ne sont que des êtres de fiction ? Vous croyiez que les fatales Gorgones sont seulement issues de l'imagination des anciens peuples païens ? Vous espériez que les créatures de vos cauchemars n'ont aucune existence réelle ?

Heureusement, voici un recueil de nouvelles qui va vous raconter la vie d'une tout autre manière.

• *Baba Yaga* est disponible en **version numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

• Ces nouvelles ont été publiées en 2005 dans le **livre papier** *Baba Yaga*, aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 240 pages – ISBN : 978-2-915653-15-1 – Moyen Format (13 x 20 cm)